TABLEAU
HISTORIQUE,
TOPOGRAPHIQUE ET MORAL,
DES PEUPLES
DES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de Pilardeau,
rue André-des-Arts, N°. 20.

TABLEAU HISTORIQUE, TOPOGRAPHIQUE ET MORAL, DES PEUPLES DES QUATRE PARTIES DU MONDE;

COMPRENANT les Lois, les Coutumes et les Usages de ces Peuples.

Tempora dispensant usus, et tempora cultus.
PEDON.

PAR A. M. SANÉ.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, Libraire, rue Pavée André-des-Arts.
AN IX. — 1801.

PRÉFACE.

L'APOLOGIE d'un livre qu'on va lire est toujours inutile ; ce qu'on en dit d'avance ne le rend pas meilleur : mon devoir est de rendre compte, non de la matière que j'ai traitée, mais de la méthode que j'ai cru devoir employer. Je dois donc avertir le Public que j'ai mis à contribution les voyages modernes les plus connus ; et que c'est à cette mine féconde d'où j'ai tiré les matériaux nécessaires à mon plan. En classant avec choix mes nombreuses compilations, pour en former un ensemble aussi neuf qu'instructif, je n'ai eu d'autre intention que de peindre, pour ainsi dire, l'Univers entier en miniature, et de tracer d'une manière fidelle les traits caractéristiques de chaque Nation.

Transportée au milieu de tant de Peuples si différens entr'eux, c'est alors que l'imagination pourra franchir rapidement les grandes distances qui les séparent, et faire l'énumération de leurs mœurs et de leurs usages. A moins qu'on ait beaucoup voyagé, ou qu'on y ait suppléé par la lecture d'une foule de voyages, on ne peut avoir sur les peuples de la terre que des notions vagues et superficielles. Cet inconvénient disparaîtra facilement ici ; et sans avoir recours à une foule d'ouvrages que souvent on n'a pas sous la main, on pourra, à l'aide de ce Tableau universel, qui en est un extrait, satisfaire sa curiosité, et par conséquent s'instruire plus amplement.

Pourquoi la lecture des voyages, sur-tout de ceux qui sont faits dans les contrées les plus reculées, nous offre-t-elle tant d'intérêt ? C'est parce

qu'elle prête beaucoup au merveilleux, et qu'elle semble inspirer à l'imagination romanesque une espèce de goût pour la vie aventurière qu'ont menée en général tous les Voyageurs. Mais combien y en a-t-il parmi nous, qui, aimant à se transporter idéalement chez les peuples les plus sauvages du globe, ignorent les mœurs, les lois et les usages, non-seulement des Nations les plus civilisées, mais encore ceux de leur propre patrie! Cette ignorance involontaire pouvait être autre fois excusable, parce qu'on était moins à portée de saisir les rapports politiques et moraux des différens peuples de la terre; mais aujourd'hui les circonstances sont bien changées, et comme la Révolution, par son influence, semble avoir rapproché plus directement les Nations les unes des autres, il est donc abso-

lument nécessaire d'examiner leurs mœurs respectives, avant d'approfondir cette masse d'intérêts qui fait mouvoir leur mystérieuse politique. Ajoutez à cette connaissance indispensable le plaisir de pouvoir observer avec impartialité tel ou tel peuple, et de comparer avec certitude la législation de l'un avec celle de l'autre. C'est en dire assez sur l'utilité de cet ouvrage. Je le présente avec confiance à l'opinion publique, et je me repose sur son indulgence. S'il est jugé favorablement, je pourrai dire avec Horace :

Vitavi denique culpam
Non laudem merui.

TABLEAU
DES
MŒURS ET USAGES
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DE L'EUROPE.

LES ISLANDAIS.

L'ÎLE qu'habitent ces peuples est située entre le 63e. et le 67e. degré de latitude nord, et entre le 13e. degré 20 minutes, et le 29e. degré 20 minutes de longitude ouest : elle a 66 myriamètres de longueur, et 28 de largeur. Elle contient environ 60,000 habitans, et ce nombre n'est point proportionné à l'étendue du pays. Cette

île tire son nom des deux mots anglais (ice, land) dont l'un signifie *glace* et l'autre *terre*, parce que ses parages sont couverts de glaces.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés, mais ils ne sont pas fort vigoureux. Ils sont probes, bienveillans, assez industrieux, mais fidèles et obligeans. On entend rarement parler chez eux d'un vol, et ils exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, et s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs et exercent les arts mécaniques; quelques-uns ouvragent l'or et l'argent: ils manufacturent aussi une sorte d'étoffe grossière, qu'ils nomment walmal. Ils sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux par-tout ailleurs. Un Islandais se fixe rarement à Copenhague, quelque avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose. Ils sont naturellement graves et très-religieux. Jamais ils ne traversent une rivière ou tout autre passage dangereux,

sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur reconnaissance ne disparaît pas avec le danger ; ils rendent grâces à Dieu de les avoir conservés.

Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-tems favori consiste à lire leur histoire ; le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour-à-tour. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux ; ils se plaisent aussi à réciter des vers. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent alternativement des couplets qui forment une espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de tems en tems chorus. L'habillement des Islandais n'est ni élégant, ni très-orné ; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière, dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance, sont vêtues d'étoffes plus amples, et portent des ornemens d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que l'eau y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons, posés sur

des solives, et quelquefois sur des côtes de baleine, qui sont plus durables et moins chères que le bois. Ils n'ont point de cheminées, même dans les cuisines. Ils forment une espèce d'âtre, au milieu de la chambre, entre trois pierres, et la fumée s'exhale par un trou carré, pratiqué dans le comble. Leur principale nourriture consiste en poisson sec, du beurre rance, qu'ils considèrent comme une friandise, du lait mélangé d'eau et de petit lait, et un peu de viande. Le pain est si rare chez eux, qu'il y a très-peu de leurs paysans qui puissent en manger pendant plus de trois ou quatre mois de l'année.

Le luthéranisme est la seule religion tolérée en Islande. Les églises de l'orient, l'occident et le sud de l'île, sont sous la jurisdiction de l'évêque de Skalholt, la capitale du pays. Celles du nord sont gouvernées par l'évêque d'Hoolum. L'île est divisée en cent quatre-vingt-neuf paroisses, dont cent vingt-sept dépendent du siége de Skalhott, et soixante-deux de celui d'Hoolum. Tous les ministres sont natifs d'Islande, et reçoivent actuellement du roi de Danemarck, un salaire de 4 à 500 rixdales, indépendamment du casuel. La rixdale vaut 4 fr. 80 cent.

La langue des Islandais est la même qu'on parlait anciennement en Suède, en Danemarck et dans la Norwège. Elle s'est conservée si pure chez ces Insulaires, qu'ils lisent et entendent avec facilité les plus anciennes traductions historiques.

On prétend que la poésie fleurissait autrefois dans l'Islande. Karmark Ormundson, Glum Genson et Thoclief Jarlaa, furent, dit-on, des poëtes célèbres ; mais antérieurement à l'année 1000, l'art d'écrire était encore peu cultivé, quoique les caractères runiques, fussent connus dans ce pays avant cette période ; et c'est probablement de la Norwège qu'on les y apporta. Immédiatement après l'établissement du christianisme, on adopta les caractères latins, parce que l'alphabet runique, composé seulement de seize lettres, parut insuffisant. Isléif, le premier évêque islandais, fonda une école à Skalholt, et peu de tems après, on en fonda quatre autres, dans lesquelles on enseignait à la jeunesse la langue latine, la théologie, et quelques parties de la philosophie spéculative. Depuis l'introduction du christianisme dans l'Islande, jusqu'en 1264, où cette île passa sous la domination de la Norwège, parmi le petit nombre de contrées où les

sciences étaient considérées et cultivées en Europe, elle fut la seule dans le nord. Mais il paraît que cette période produisit dans l'Islande plus de savans qu'aucune de celles qui la suivirent. Leurs anciennes chroniques annoncent de grandes connaissances dans la morale, la philosophie, l'histoire naturelle et l'astronomie. Presque tous leurs ouvrages furent composés dans les 11e., 12e., 13e. et 14e. siècles, et quelques-uns ont été imprimés.

Tout le commerce de l'Islande est entre les mains d'une compagnie danoise. Le sol des côtes est assez favorable aux prairies; et quoique dans toute l'île, il n'y ait pas une seule ville un peu considérable, les Islandais ont plusieurs ports fréquentés. Leurs exportations consistent en poisson sec, mouton, agneau et bœuf salés, beurre, suif, huiles de baleine, étoffes de grosse laine, bas, gants, laine écrue, peaux de brebis, peaux d'agneaux, fourrures de renards de diverses couleurs, dindon et plumes. Les importations consistent en bois, lignes et hameçons pour la pêche; tabac à fumer, pain, fers de chevaux, vins, eau-de-vie, linge et quelques soieries; indépendamment de quelques autres articles de nécessité et d'agrément pour les riches.

Le gouvernement des Islandais a été aristocratique pendant environ 387 ans. Ils se rendirent volontairement à Haquin, roi de Norwège, en 1261, et à ses successeurs jusqu'en 1387, qu'ils se soumirent avec les Norwégiens, au Danemarck, auquel ils appartiennent encore aujourd'hui. La réforme n'y eut lieu qu'en 1551, et qu'après bien des troubles. Le revenu annuel que le roi de Danemarck tire de l'Islande monte à environ 180,000 francs.

LES NORWÉGIENS.

La Norwège, pays dépendant du Danemarck, est situé entre le 3e. et 30e. degré de longitude septentrionale, et entre le 57e. degré 43 minutes et le 71e. degré 30 minutes de latitude. La signification naturelle de Norwège est le chemin du Nord. Elle est bornée au sud par l'entrée de la Baltique, qu'on nomme Scaggerac; à l'ouest et au nord par la mer du nord; et à l'est elle est séparée par une longue chaîne de montagnes, qui portent toutes différens noms. Quoique la Norwège comprenne un vaste

territoire, elle n'est pas populeuse à proportion de son étendue : il faut en attribuer la cause à son sol pierreux, et à sa situation septentrionale. Sa population peut néanmoins monter à 750,000 ames.

Les Norwégiens sont en général vigoureux et braves, mais emportés et prompts à se venger d'une injure réelle ou supposée. Les femmes sont jolies et affables. Leur manière de vivre et leurs droits de propriété se ressentent beaucoup de la douceur des Anglo-Saxons. Tous les habitans sont artisans ; chacun d'eux manufacture ou fabrique tous les objets nécessaires à sa famille ; de sorte que, dans ce pays, on voit rarement un homme s'occuper particulièrement d'un métier quelconque ; ils sont tous chapeliers, cordonniers, tanneurs, tisserands, charpentiers, serruriers et menuisiers. Le dernier paysan de la Norwège est en même tems artiste, citoyen et quelquefois poète.

Tous les paysans (excepté les habitans des côtes, lesquels sont classés comme marins) qui ne naissent pas dans une ville ou sur une terre noble, sont soldats : on les enrôle à l'âge de seize ans ; ils sont classés dans la milice des jeunes jusqu'à vingt-six ans. A

vingt-six ans, ils entrent dans la classe des vieux, et continuent de servir jusqu'à trente-six, époque à laquelle ils reçoivent leur congé. La milice se met en campagne chaque année au mois de juin, et demeure campée pendant près d'un mois. La Norwège possède un code particulier, que l'on appelle la loi de Norwège : Grieffelfeld la rédigea par ordre de Christian V, le grand législateur de son pays. En vertu de cette loi, le *Palladium* de la Norwège, les paysans sont libres, à l'exception d'un petit nombre seulement, encore dans la dépendance absolue de quelques nobles, dont les terres sont situées aux environs de Frédéricstadt. Mais l'effet de cette loi bienfaisante s'étend même sur les serfs ; car le propriétaire ne peut posséder deux de ces serfs privilégiés à-la-fois ; et à moins qu'il ne jouisse d'un titre honorifique, ou d'une marque distinctive, et qu'il ne réside sur les lieux, il perd cette prérogative, et ses vassaux recouvrent leurs droits à la liberté.

Les bienfaits qui découlent du code civil de la Norwège, sont si visibles, par l'influence générale qu'ils ont sur le bonheur réel des paysans, sur leurs habitudes physiques et morales qu'il faudrait être dépourvu de

bon sens, pour ne pas remarquer au premier coup d'œil, en voyageant, la différence énorme qui se trouve entre les paysans libres de la Norwège, et les vassaux esclaves de Danemarck, quoiqu'ils vivent les uns et les autres sous le même gouvernement.

Les Paysans de la Norwège ont beaucoup d'esprit et de vivacité; ils sont francs, ouverts, hardis, mais néanmoins sans insolence et sans effronterie; ils ne rampent point devant leurs supérieurs; mais ils savent respecter les personnes qui sont au-dessus d'eux. Toute leur politesse et leur forme de salut consistent principalement à présenter la main; et, quand on leur dit quelque chose d'agréable, au lieu de remercier par des paroles ou par une révérence, ils vous tiennent les mains avec beaucoup de franchise et de cordialité.

Les paysans de la Norwège, sont bien vêtus et bien logés. Leurs habits et leur toile ordinaire sont faits au métier. Ils fabriquent aussi un drap pareil à l'étoffe bigarrée que portent les écossais. Celle dont les hommes se servent pour leur juste-au-corps, est d'une couleur foncée, avec des boutonnières rouges, et des boutons blancs de métal.

Les femmes, lorsqu'elles sont occupées

dans leur ménage, n'ont, pour le plus souvent, comme en Suède, qu'une chemise, et qu'une simple jupe sur le corps; outre cela, elles portent un collier, qui tombe sur la gorge, et une ceinture noire, nouée tout autour du corps; leur linge est remarquable par sa beauté; et comme elles ont en général la taille bien faite, cette manière de s'habiller lui donne le plus grand avantage.

La nourriture ordinaire des paysans, consiste en lait, fromage, poisson sec ou salé, et quelquefois, mais rarement, en chair ou viande sans sauce, ni assaisonnement, en pain d'avoine appellé flad-brod, cuit en petits gâteaux à-peu-près de la grandeur et de la forme d'une omelette; on est dans l'usage d'en faire deux fois par an. Les paysans, en tems de disette, brisent l'écorce de sapin avec du gruau d'avoine, et font de ce mélange une sorte de farine. Voici leur procédé: ils font sécher leur écorce au feu, ils la réduisent en poudre, en forment un mélange avec la farine d'avoine délayée, la font cuir, et la mangent ensuite comme du pain; il a un goût amer, et produit une nourriture très-peu substantielle. Les paysans ont aussi un mets friand dont ils se régalent; ils le nomment sharke, dans leur langage. Ce

sont des tranches très-fines de viande imprégnée de sel et desséchée au grand air; une espèce de soupe faite de farine d'avoine ou d'orge, en forme de bouillie; et pour la rendre plus agréable au goût, ils y mettent dedans du hareng ou du maquereau salé. L'usage des patates a été nouvellement introduit, mais les racines ne réussissent point dans un pays où l'été est si court.

Pour faire sécher le bled exposé aux grandes pluies, les paysans fichent en terre des perches fourchues, d'environ dix pieds de haut; ils mettent d'autres perches en rang, les placent transversalement par étage, de manière que la plus basse n'est tout au plus qu'à deux pieds de terre; ils étendent ainsi le bled sur ces perches, qui forment une espèce de toît où il s'égoûte facilement; ils sont aussi obligés, avant de moudre le bled, de l'étaler sous des hangards de bois, échauffés par le moyen de poëles.

La pêche, principalement sur la côte occidentale, procure de l'occupation et la santé aux Norwégiens; elle sert à former les matelots les plus habiles et les plus expérimentés, pour conduire les flottes danoises, en tems de guerre. La pêche la plus considérable est celle de la morue et du merlan. Le

poisson sec et salé, forme un des objets d'exportation les plus importans. On en réserve aussi pour nourrir les bestiaux pendant l'hiver.

Les individus de toutes les classes suivent très-exactement le service divin. La danse est ici l'exercice favori, et la soirée des dimanches est employée, comme dans les pays catholiques, à des exercices qui animent la gaîté sans vicier le cœur. Ils professent le luthéranisme, et ont, à l'instar des Danois, des évêques sans jurisdiction. Le vice-roi est absolu comme le maître, dont il tient son pouvoir; mais la dernière classe est beaucoup moins vexée dans la Norwège que dans le Danemarck.

Les cérémonies funéraires des Norwégiens offrent encore quelques vestiges de leur ancien paganisme. Des violons précèdent le cercueil, et jouent tandis qu'on le porte à l'église; ceci s'exécute souvent en bateau. Dans quelques cantons, des pleureurs demandent au défunt, pourquoi il s'est laissé mourir, si sa femme et ses voisins ont eu des attentions pour lui, et d'autres questions de cette espèce. Ils se mettent fréquemment à genoux, et supplient le mort de leur pardonner, si jamais ils ont eu le malheur de l'offenser.

Les Norwégiens, issus des mêmes pères que les Danois, et liés depuis long-tems avec eux par des rapports religieux et politiques, parlent la même langue : la seule différence est dans quelques expressions provinciales. Wilse, natif de Norwège, nous apprend que dans les principales villes, on parle plus purement la langue danoise que dans les villes de Danemarck, sans excepter Copenhague : que les habitans voisins des frontières orientales de la Suède, ont naturellement quelques termes suédois; que dans tout le royaume l'accent et la cadence sont généralement plus analogues, à la prononciation suédoise qu'à la prononciation danoise, et que les habitans des côtes occidentales, ayant moins de rapport avec les danois, font moins apercevoir cette singularité.

L'armée Norwégienne consiste en vingt-quatre mille fantassins et six mille cavaliers; ces troupes sont braves, comme les montagnards suisses, et, comme eux, attachés à leur patrie. Suivant les meilleurs calculs, la Norwège peut fournir quatorze mille excellens matelots, et environ trente mille braves soldats. Sa majesté danoise tire actuellement de la Norwège, un revenu d'environ 4,800,000 francs.

La principale richesse des Norwégiens

consiste dans leurs forêts ; elles fournissent aux étrangers des mâts, des poutres et des planches : elles servent en outre pour tous les usages domestiques, et particulièrement pour la construction des maisons, des ponts et des navires. On en fait du charbon pour les fonderies. Les arbres qui croissent dans les forêts, sont le pin, le sapin, l'orme, le frêne, l'if, le beureed, espèce de bois fort curieux; le bouleau, le hêtre, le chêne, l'aune, le génévrier, le tremble, le prunier sauvage, le noisetier, le sureau, l'ébêne; et au bas des montagnes de Kolen, le tilleul et le saule. Les bois de la Norwège produisent une somme considérable. Les cours des rivières et la position des lacs sont très-favorables à l'industrie des habitans ; ils facilitent non-seulement le transport par flottage, mais l'établissement des moulins pour le sciage des poutres qu'ils réduisent en planches. La dîme de tous les bois sciés appartient au roi de Danemarck, et n'est pas la moins indifférente branche de ses revenus.

Le maire de chaque ville ou district, et les juges dans la campagne, exercent une autorité presque patriarcale. Ils peuvent faire beaucoup de bien et peu de mal; car chacun peut appeller de leur jugement ; et,

comme dans tous les tems, ils peuvent être forcés à rendre compte de leur conduite, elle est en général réglée par la prudence. Ils n'ont pas le tems d'apprendre à devenir tyrans.

Dans le voisinage de la plupart des villes, il y a des pâturages communs où toutes les vaches des habitans peuvent paître. Les pauvres vivent, en quelque sorte, sur cette ressource et sur celle du poisson ; car chacun a son bateau avec lequel il va pêcher.

Les anciens Norwégiens étaient incontestablement un peuple brave et puissant, et fournissaient les plus hardis marins de l'univers. Si on en croit leurs histoires, ils connaissaient l'Amérique, long-tems avant la découverte de Christophe Colomb. On distingue encore une partie des coutumes de leurs ancêtres en Irlande et dans l'Ecosse, où ils firent plusieurs descentes, et formèrent quelques établissemens, qu'on confond avec ceux des Danois. Après avoir été long-tems indociles et turbulens, ils sont devenus les plus fidèles sujets de l'Europe.

LES DANOIS.

Le royaume de Danemarck est situé entre les 54e. et 38e. degrés de latitude, et entre

le 5e. degré 40 minutes, et le 8e. degré de longitude est. Il est séparé au nord de la Norwège par la mer de Scaggerac, et la Suède; à l'est par le Sund; au sud par l'Allemagne et la mer Baltique. La mer d'Allemagne le sépare à l'ouest de la Grande-Bretagne. Le Danemarck est divisé en deux parties : la péninsule de Jutland, et les îles situées à l'entrée de la Baltique. La totalité de la population peut monter à un million six cent quatre-vingt-quatorze mille ames, indépendamment des habitans de l'Islande et du Groenland.

Les anciens habitans du Danemarck se distinguaient par un courage, qui ressemblait à la férocité; mais la persévérance d'une longue tyrannie a métamorphosé le caractère national, et fait, d'un peuple brave, belliqueux et entreprenant, un peuple mou, indolent et timide. Les Danois sont avides et jaloux des titres et des priviléges, qui émanent de la couronne. Ils tâchent d'imiter le costume, les manières, et jusqu'à la galanterie des Français, dont ils sont toutefois le parfait contraste. Les Danois se livrent, comme quelques autres nations, à l'excès de la boisson et de la table; mais leur noblesse commence à visiter les autres cours de l'Eu-

rope, et à se dégoûter de ces habitudes honteuses.

Les gens d'affaires sont des tyrans dans leurs maisons. Ils sont absorbés par leurs propres intérêts et si complettement ignorans de ce qui se passe dans les autres pays, qu'ils vous affirment dogmatiquement que le Danemarck est la plus heureuse contrée de la terre, le Prince-Royal, le meilleur des princes, et le comte de Bernsdtorff, le plus sage des ministres.

Quant aux femmes, ce sont de bonnes ménagères, mais les charmes, les talens qui contribuent ailleurs à l'ornement de la société, leur sont tout-à-fait étrangers. Elles réussissent à épargner quelques sous dans la dépense de leur cuisine, mais elles sont fort éloignées d'en être meilleures mères. Les enfans y sont en général gâtés comme ils le sont toujours par des femmes faibles, qui en deviennent esclaves, faute de savoir régler leurs propres sentimens.

Les Danois ne cherchent point à s'enrichir pour obtenir les plaisirs rafinés; car le défaut de goût se montre par-tout à Copenhague. Un peu d'élégance dans les mœurs est prise pour de la licence. Cependant leurs femmes n'en sont pas plus chastes

et leurs époux plus constans. Ici l'amour corrompt les mœurs sans adoucir les manières. Il bannit la confiance et la vérité, qui font le charme de la vie. On ne peut se faire une idée de la crapuleuse débauche à laquelle se livre le bas peuple; et cette dépravation de mœurs, portée au comble parmi les maîtres et les domestiques, en les dégradant tous, relâche les nœuds qui doivent unir les familles. On retrouve partout dans la conduite des deux sexes la même différence caractérisque. Les femmes, en général, sont séduites par leurs supérieurs, les hommes sont trompés par leurs inférieurs. Le rang et les manières en imposent à celles-là, ceux-ci se laissent gagner par la ruse. L'ambition se mêle à l'amour chez les femmes, mais dans l'homme, il reçoit une nouvelle force du plaisir de dominer : la plupart des hommes traitent leurs maîtresses comme les rois leurs favoris. Cette disposition à la débauche paraît dépendre plutôt de l'inertie de l'esprit que d'une surabondance de vie; car le caractère de celle-ci c'est de donner souvent plus d'énergie aux qualités morales, lorsque l'ardeur de la jeunesse commence à s'éteindre.

Sous les relations de père, de frère et

d'époux, l'empire des hommes est tyrannique en Danemarck; mais il y a une sorte d'interrègne entre l'autorité d'un amant et celle d'un époux. Les deux jeunes-gens qui s'aiment, et qui ont obtenu le consentement de leurs parens, échangent leurs anneaux, et de ce moment ils jouissent d'un degré de liberté, dont on ne voit pas d'exemple ailleurs. Cette relation se prolonge souvent assez long-tems, quelquefois elle devient fort tendre; et si l'amant obtient les privilèges d'un époux, on peut à peine l'accuser d'un abus de confiance, parce qu'on ferme les yeux comme à dessein. Il est fort rare qu'on manque à ces engagemens d'honneur; car la tache, que la légéreté imprime, en semblable occasion, est plus infamante que la violation du vœu conjugal.

La haute-cour de judicature tient ses séances dans le palais royal à Copenhague, et le roi en est le président honoraire. Quant aux affaires importantes, ce dernier les décide dans son conseil, dont il nomme et destitue les membres, quand bon lui semble. C'est dans ce conseil que les lois sont proposées, discutées et ratifiées par la sanction royale. C'est-là que le roi approuve ou rejette les grands changemens ou les établis-

semens qu'on lui propose ; c'est aussi dans ce conseil, ou quelquefois dans son cabinet, qu'il accorde les privilèges, et qu'il interprête, étend ou restreint la loi.

Dans ce royaume, le roi est censé présent dans toutes les cours suprêmes. En conséquence, il a dans chacune un trône, auquel les avocats semblent adresser, en plaidant, leurs discours ; et les juges, en donnant leur opinion, en font de même. Le roi assiste tous les ans à la première séance, et donne, dans cette occasion, les instructions qu'il juge convenables. Dans toutes les causes civiles, la décision de ces juges est sans appel ; mais une sentence de mort ne peut jamais être suivie de son exécution, si elle n'est pas signée du roi.

Il y a en Danemarck de très-sages réglemens pour l'administration de la justice, mais il s'en faut toutefois de beaucoup qu'elle ne soit équitablement ou impartialement rendue. Un homme de la basse classe parvient rarement à l'obtenir ici, lorsqu'il a pour adversaire un noble ou un individu protégé par la cour ou par le premier ministre. Si les lois sont assez évidemment en faveur du premier, pour que les juges aient honte de la violer ouvertement, en prononçant

contre lui, son puissant adversaire obtient du roi un ordre de suspendre les procédures, ou une dispense de suivre littéralement la loi, et l'affaire ne va pas plus loin. Le présent code établi dans le Danemarck, fut publié par Christian V, et formé sur le code de Valdémar et sur les autres, qui ont été publiés successivement. C'est à-peu-près le même que celui de la Norwège. Les lois sont justes et claires; elles seraient très-favorables au peuple si elles étaient impartialement exécutées. Mais comme le roi peut modifier ou changer la loi, et en dispenser à son gré; comme il souffre ses ministres et ses favoris dans toutes leurs injustices et leurs violences, le peuple, tyrannisé et vexé sans miséricorde, a tout lieu de regretter le servile aveuglement, qui l'a déterminé à se dépouiller de sa liberté, et à revêtir ses rois du pouvoir absolu.

En Danemarck, les criminels condamnés à mort, sont généralement décapités par la hache. Pour aggraver la peine, la sentence porte quelquefois qu'avant d'exécuter le criminel, on lui abattra la main droite; et pour des crimes plus odieux, tels que le meurtre de son père, sa mère, son épouse, &c., ou pour le vol commis sur

une grande route, le malfaiteur est condamné au supplice de la roue; mais les peines capitales ne sont pas fréquentes en Danemarck, et les autres châtimens consistent à être marqué d'un fer chaud à la figure, battu de verges, ou emprisonné ou condamné aux travaux publics. La rigueur et la durée de ces différentes punitions varient suivant la nature du crime, et ses circonstances.

Le luthéranisme est la religion du Danemarck. Le royaume est divisé en six diocèses. Ces diocèses sont gouvernés par des évêques, chargés de surveiller le reste du clergé. L'habit épiscopal est l'unique marque distinctive de leur prééminence; ils n'ont ni cathédrales, ni cours ecclésiastiques, et pas la moindre influence sur les affaires civiles. Ils sont aux gages de l'État; le Gouvernement s'étant approprié, lors de la réformation, toutes les terres de l'église.

La langue danoise est un dialecte du teutonique; mais à la cour on parle l'allemand et le français. La noblesse a fait récemment de grands progrès dans la langue anglaise, qu'on enseigne aujourd'hui publiquement à Copenhague, comme une partie essentielle de l'éducation. Une troupe de comédiens

anglais va de tems en tems faire un séjour passager dans cette capitale, et y est accueillie favorablement. Le Danemarck a deux universités, celle de Copenhague et celle de Kiel, deux colléges académiques à Soroé et Odensée, et trente-deux autres grandes écoles fondées dans les villes principales. A Copenhague, il y a une société royale des sciences, une société historique pour l'étude de l'histoire du Nord, une autre d'histoire et de littérature islandaise; une académie de peinture et d'architecture, un collège de médecine et de chirurgie, et une seconde société des sciences à Drontheim.

L'université de Copenhague, est fondée pour l'entretien de trois cent vingt-huit étudians, et ses fonds consistent, dit-on, en 300,000 rixdales. Mais les Danois, en général, cultivent très-peu la littérature, quoique Tycho-Braché, Borrichius et les Bartolius, aient rendu de grands services à la médecine et à l'astronomie. La tour ronde et le hâvre de Christian font le plus grand honneur au génie de leur Longomontanus pour la mécanique. Mais il n'est pas moins vrai, qu'en général, la littérature est peu considérée et encouragée; c'est sans doute

par ce motif que les Danois en négligent l'étude. Néanmoins, il paraît en Danemarck, plusieurs ouvrages périodiques sur les arts et les sciences, et on y compte plus de dix-huit sociétés littéraires qui se proposent des objets entièrement différens.

Le Danemarck est très - favorablement situé pour le commerce. Ses ports peuvent recevoir les plus gros navires, et ses matelots sont très-expérimentés dans la navigation de toutes les parties de l'Océan. Les Etats de sa majesté danoise produisent tous les bois et beaucoup d'autres matériaux nécessaires à la construction des vaisseaux. Quelques unes de ses provinces fournissent aussi des articles d'exportation, comme des bêtes à cornes, des chevaux, du beurre, des suifs, des huiles, du fer et du stock-fish, espèce de morue sèche ; on peut encore y ajouter des peaux et des fourrures : tous ces articles, étant le produit naturel des états de sa majesté, sont compris dans le nombre de ceux, dont l'exportation est permise; mais celle des avoines est défendue. Les articles d'importation sont les sels, les vins, les eaux-de-vie et les soieries que les Danois tirent de France, du Portugal et de l'Italie. Ils ont fait récemment un commerce assez

considérable avec l'Angleterre, qui leur fournit des draps de la grande largeur, des horloges, des serrures, des secrétaires, etc. Les Danois ont le droit exclusif d'importer en Norwège les grains, vins et marchandises de fabrique, afin que les bénéfices se trouvent également répartis sur toutes les parties du royaume. Les établissemens que les Danois ont fondés dans les Deux-Indes, donnent une idée très-favorable de leur génie pour le commerce.

Tout le commerce du Danemarck est particulièrement concentré entre les mains de trois compagnies privilégiées, connues sous les noms de Compagnie Royale Asiatique, Compagnie d'Islande et Compagnie générale du Commerce. La première existe depuis un siécle. Le commerce qu'elle fait dans l'Inde et dans la Chine est peu considérable, puisqu'elle n'y expédie que trois ou quatre vaisseaux. Celle d'Islande permet aussi aux habitans de faire le commerce, moyennant quelques rétributions. Elle expédie tous les ans, pour cette île, une flotte de vingt vaisseaux, dont la majeure partie est toujours armée à Copenhague, et l'autre à Gluckstadt. La compagnie générale du commerce n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle était lors de

son établissement ; elle s'occupe de faire des expéditions pour son propre compte, soit pour le Danemarck, soit pour les pays étrangers. Son principal commerce consiste dans celui qu'elle fait dans le Groënland ; elle approvisionne les colonies de tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance, et retire en échange de l'huile de baleine, des fanons et autres articles du produit de cette pêche.

Quoique les Danois aient fort dégénéré de leur ancienne valeur, leurs trois derniers rois eurent toujours, sur pied, des forces très-respectables, au moyen de la grande discipline qu'ils maintinrent soigneusement dans leurs armées. Les forces militaires du Danemarck sont aujourd'hui composées d'environ 70,000 hommes de cavalerie ou infanterie, dont la plus forte partie consiste dans une milice, qui ne reçoit point de paye. Mais elle est inscrite sur la liste des corps armés, et exercée tous les dimanches. Les troupes de ligne sont au nombre d'environ 20,000, et composées en plus grande partie d'étrangers, et particulièrement les officiers ; car Frédéric III était trop habile en politique, pour confier sa sûreté entre les mains de ceux dont il avait escamoté

la liberté. Cette armée est un pesant fardeau pour la nation, mais elle coûte peu de chose à la couronne. Une grande partie de l'infanterie reste constamment dans la Norwège, où elle vit chez les paysans à discrétion; et, dans le Danemarck, ils sont tenus de fournir à la cavalerie le logement, des vivres et même de l'argent.

La flotte du Danemarck consiste en trente-six vaisseaux de ligne et dix-huit frégates; mais comme plusieurs sont très-vieux et exigeraient de fortes réparations, il ne serait possible d'en équiper, dans un cas de nécessité, que vingt-cinq au plus. Cette flotte est habituellement stationnée à Copenhague, où sont les arsenaux, les magasins et tous les matériaux nécessaires à la marine. Vingt-six mille matelots sont enregistrés, et ne peuvent ni sortir du royaume sans permission, ni servir sur un navire marchand sans le consentement de l'amirauté. Quatre mille reçoivent régulièrement une paye, et travaillent dans les arsenaux de la marine. Leur paye monte toutefois à onze francs par mois; mais on leur donne une espèce d'uniforme, quelques subsistances et un logement pour eux et pour leurs familles.

Les revenus du roi de Danemarck ont

trois sources différentes, les impositions qu'il lève sur ses sujets, les droits qu'il tire des étrangers, et ses domaines, auxquels il faut ajouter les confiscations. Les vins, les tabacs, le sel et les denrées de toute espèce, sont taxés. Les mariages, le papier, les communautés, la terre, les maisons et la capitation, produisent des sommes très-considérables. Les dépenses des fortifications sont défrayées par le peuple; et quand la fille du roi se marie, la nation contribue d'environ 100,000 rixdales, qui font à-peu-près 480,000 francs de notre monnaie. Le revenu total du Danemarck monte aujourd'hui à plus de 5,000,000 de rixdales, ou environ 24,000,000 francs.

Il y a deux ordres de chevalerie; celui de l'Éléphant et celui de Dannebroge. Le premier, considéré comme le plus honorable, fut institué par Christian Ier. Son symbole est un éléphant, surmonté d'un casque, décoré de diamans, et suspendu à un ruban ondé de bleu céleste. On le porte, comme en Angleterre, sur l'épaule droite. Les chevaliers sont, sans compter le roi, au nombre de trente, et on leur donne le titre d'Excellence. Les signes ou marques de l'ordre de Dannebroge, qui sont, dit-on,

de très-ancienne date (car il fut établi en 1219, anéanti quelque tems après, et remis en vigueur par Christian V,) consistent dans un large ruban blanc, liseré de rouge, passé sur l'épaule droite en forme d'écharpe. Il suspend sur la poitrine une petite croix de diamans; et sur le devant de son habit, du côté gauche, le chevalier porte une étoile en broderie, au tour de laquelle sont inscrits les mots de *Pietate* et *Justitiâ*. Le symbole est une croix patée, émaillée de bleue; au centre, la lettre C et 5 sont surmontés d'une couronne royale; le mot *Restitutor* sert de légende. Le nombre des chevaliers est grand, sans être limité.

Voici la monnaie, qui est en usage en Danemarck et en Norwège:

Le ducat, pièce d'or, valant. . . .	11 f. . .	15 c.
Le ducat courant, pièce d'or valant .	7 . . .	8
La croone, pièce d'argent, valant. . .	6 . . .	8
Le rixdaler, pièce d'argent = 7 marcs danois, valant.	5 . . .	0
Le rixdaler, courant, pièce d'argent = 1 ½ daler, valant.	4 . . .	8
Le daler danois, pièce d'arg. = 2 marcs lubs, valant	3 . . .	2
Le marc lubs, pièce d'arg. = 2 marcs danois, valant	1 . . .	60
Le marc danois, p. d'arg. = 8 schell. lubs, valant.		80
Le schelling lubs, p. de cuivre = 2 scell. danois, valant.		10
Le schelling danois, pièce de cuivre, = 16 penings, valant.		5

LES LAPONS.

Tout le pays de la Laponie s'étend du Cap Nord à 71 degrés 30 minutes de latitude nord, à la mer Blanche, sous le cercle Arctique. Une partie de cette contrée appartient aux Danois, et est comprise dans le gouvernement de Wardhuis ; une autre partie est aux Suédois, et c'est la meilleure ; quelques autres à l'est appartiennent aux Russes. Ces pays, malgré la rigueur du climat, sont divisés en petits districts, qui, la plupart, tirent leurs noms des rivières. Mais, à l'exception de la partie suédoise, qui est administrée par un préfet, on peut dire que les Lapons ne vivent sous aucun gouvernement régulier. La Laponie suédoise est donc celle que les auteurs ont eu principalement en vue dans les descriptions de ce pays. On a pensé généralement que les Lapons étaient les descendans des Finlandais, chassés de leur pays, et qu'ils avaient tiré leur nom du mot *lappes*, qui signifie *exilés*.

La langue des Lapons dérive du Finlandais, et comprend tant de dialectes, que ce

n'est qu'avec peine que les naturels s'entendent entr'eux. Ils n'ont parmi eux, ni écritures, ni lettres, mais grand nombre d'hiéroglyphes dont ils font usage dans leurs runes, espèces de bâtons, qu'ils appellent pistaves, et qui leur servent d'almanachs. Ces hiéroglyphes sont aussi les marques dont ils usent au lieu de signatures, même en justice. Des missionnaires passant chez eux des parties de la Scandinavie, qui s'y étaient converties, y introduisirent la religion chrétienne. Mais on ne peut les dire chrétiens, quoiqu'ils aient quelques établissemens religieux institués par le roi de Danemarck. Malgré tout cela, la majorité des Lapons pratique des superstitions aussi grossières que celles des peuples païens les plus bornés, et dignes à peine d'être mentionnés, si ce n'est que par leur nombre et leur bizarreries, ils ont induit les trafiquans à les croire. Dans leurs pratiques absurdes, leurs magiciens; qui sont une race particulière, font usage de ce qu'ils appellent un tambour, fait du tronc creusé d'un sapin, d'un pin ou d'un bouleau couvert d'une peau par le bout; ils y dessinent avec une couleur rouge, les figures de leurs dieux, aussi bien que celles de Jesus-Christ et des apôtres; le soleil, la

lune, les étoiles, des oiseaux, des rivières. Ils placent sur ces figures un ou deux anneaux de cuivre jaune qui, lorsque le tambour est battu avec un petit marteau, dansent sur les figures, et suivant qu'ils avancent, le sorcier règle ses pronostics. Ils font communément, pour de l'argent, ces opérations ridicules, et les maîtres de bâtimens dans le nord, sont tellement dupes des artifices de ces imposteurs, que souvent ils leur achètent une corde magique, qui contient un certain nombre de nœuds, qu'ils défont suivant les indications des magiciens pour se procurer les différens vents dont ils ont besoin. Ce trafic est aussi très-commun sur les rivages de la mer Rouge; il se fait avec une grande adresse de la part du sorcier, qui tient à haut prix ses talismans à nœuds. Les Lapons conservent encore le culte de plusieurs des dieux teutoniques; mais on trouve aussi parmi eux des restes d'institutions des Druïdes. Ils croyent à la transmigration des ames, et ont des fêtes destinées au culte de certains génies, nommés Jeubles, qu'ils croyent habiter dans l'air, et avoir une grande influence sur les actions des hommes, mais comme ces êtres n'ont ni forme ni

substance, on n'en fait ni images, ni statues.

L'agriculture n'est pas un objet important parmi les Lapons. Ce peuple est divisé principalement en Lapons pêcheurs et montagnards. Les premiers habitent toujours le bord ou dans le voisinage de quelque lac d'où ils tirent leur subsistance. Les autres la cherchent sur les montagnes et dans les environs, et possèdent des troupeaux de rennes plus ou moins nombreux, dont ils se servent à divers u ages, suivant la saison ; mais communément ils vont à pied. Ces montagnards sont très-industrieux et habiles à conduire les troupeaux, et ils sont riches en comparaison des pêcheurs. Il y en a quelques-uns qui possèdent jusqu'a mille rennes, et souvent en outre de l'argent et de la vaisselle. Ils marquent leurs rennes aux oreilles, et les divisent par classes, de manière qu'ils s'aperçoivent de ceux qui s'égarent, quoiqu'ils ne puissent pas compter des troupeaux aussi nombreux. Ceux qui ne possèdent que peu de rennes, leur donnent à chacun un nom propre. Les Lapons pêcheurs, que l'on nomme aussi Lapons des bois, parce qu'ils habitent en été les bords des lacs, et en

hiver les forêts, vivent de pêche et de chasse, et choisissent en conséquence le lieu de leur établissement. La plus grande partie d'entr'eux, néanmoins, possède quelques rennes. Ils sont actifs et experts à la chasse, et l'introduction chez eux des armes à feu y a presque aboli l'usage de l'arc et de la flêche. Indépendamment des soins du troupeau, de la chasse et de la pêche, les hommes s'occupent de la construction de leurs canots, qui sont petits, légers et imperméables. Ils font aussi des traîneaux, auxquels ils donnent la forme de canots, les harnois de leurs rennes, des coupes, vases et divers ustensiles, qui sont assez bien travaillés, et même ornés d'os, de cuivre ou de corne. Le travail des femmes consiste à faire des filets pour la pêche, à sécher le poisson, traire les rennes, faire du fromage, et tanner les cuirs ; mais on doit savoir que la cuisine regarde les hommes, et les femmes, dit-on, ne s'en mêlent jamais.

Les Lapons vivent dans des cabanes en forme de tentes. Elles ont vingt-cinq à trente pieds de diamètre, et pas plus de six de haut, et sont couvertes, suivant la saison et les moyens du propriétaire, en épines,

écorces de bouleau ou tuiles ; d'autres en gazon, en mauvais drap ou feutre, ou en vieilles peaux de rennes. La porte est de feutre, et s'ouvre, comme deux rideaux, par le milieu. Au centre de la cabane, est une petite place, entourée de pierres pour le foyer, et au-dessus est suspendue une chaîne qui porte le chaudron. Les Lapons peuvent à peine se tenir de bout dans leurs cabanes, mais ils restent constamment accroupis autour du feu. La nuit, ils couchent nus, et, pour séparer les chambres, ils plantent des bâtons à peu de distance les uns des autres. Ils se couvrent de leurs habits ou couchent dessus; dans l'hiver, ils mettent leurs pieds nus dans un sac fourré. Leurs ustensiles de ménage consistent en chaudron de fer ou de cuivre, jattes, coupes, cuillers de bois, quelquefois des bassins de fer blanc et même d'argent ; à cela, on peut ajouter les instrumens de la chasse et de la pêche. Pour n'être pas obligé de transporter avec eux tant d'objets dans leurs excursions, ils bâtissent dans les forêts à de certaines distances, de petites huttes, faites en colombier, et élevées sur un poteau, qui n'est autre chose que le tronc d'un arbre, coupé à la hauteur de six pieds environ. Ils serrent, dans ces huttes, leurs

effets et leurs provisions, qui ne sont jamais pillés, quoi qu'en plein air. Le renne fournit aux Lapons la plus grande partie de leurs provisions; la chasse et la pêche suppléent pour le reste. Leur principale nourriture est la chair de cet animal et des boudins, qu'ils font avec son sang; ils les font cuire, tantôt farcis avec des cerises sauvages, tantôt seuls, dans la poitrine de l'animal d'où ils sont sortis; mais ils regardent la chair de l'ours, comme la plus délicate. Ils mangent de toute sorte de poissons, même du chien de mer, ainsi que de toute espèce d'animaux sauvages, sans en excepter les oiseaux de proie ni les animaux carnivores. Leurs provisions d'hiver consistent principalement en viande et poisson séchés en plein air, qu'ils mangent cruds sans aucun apprêt. Leur boisson ordinaire est l'eau, quelquefois mêlée avec du lait. Ils font aussi du bouillon et de la soupe de poisson. L'eau-de-vie est fort rare parmi eux, mais ils l'aiment singulièrement. Toutes les fois qu'il leur prend fantaisie de manger, le chef de la famille étend un tapis par terre, et tous, hommes et femmes, s'accroupissent autour de cette natte, qui est couverte de plats. Chaque Lapon porte avec lui un couteau, une cuiller et un petit gobelet.

Chacun a sa portion servie séparément, et de manière que personne ne puisse se plaindre; car ils sont grands mangeurs. Ils font une courte prière avant et après le repas; et, dès qu'il est fini, ils se donnent la main l'un à l'autre.

Dans leurs vêtemens, les Lapons n'usent point de linge. Les hommes portent des culottes justes, tombant jusques sur les souliers, qui sont faits de peau non tannée, pointus et relevés du devant; dans l'hiver, ils y mettent un peu de foin. Leur veste est faite à leur taille, et ouverte sur la poitrine; ils portent par-dessus un habit serré avec des manches étroites, dont les basques descendent jusqu'aux genoux, et qui tient autour de leur corps par une ceinture de cuir, ornée de plaques de fer blanc ou de cuivre jaune, à laquelle ils attachent leurs couteaux, briquets, et autres ustensiles à fumer. Leurs habits sont de fourrures, de cuir ou de drap. Le juste-au-corps est fait de drap de différentes couleurs. Leurs bonnets sont également garnis de fourrure, et s'élèvent en pointe. Les quatre coutures en sont ornées de lisières de couleur différente de celle du bonnet. Les femmes portent des culottes, souliers, vestes et justes-au-corps, de même que les hommes; mais leurs cein-

tures auxquelles elles attachent aussi leurs instrumens à fumer le tabac, sont communément brodées en fil de laiton. Leur habit a un collet qui monte un peu plus haut que ceux des hommes. Outre cela, elles portent des mouchoirs et de petits tabliers, faits de drap peint; des anneaux aux doigts, des boucles d'oreilles auxquelles elles suspendent quelquefois des chaînes d'argent, qui passent deux ou trois fois autour du cou. Elles sont coëffées de bonnets plissés en façon de turbans, et en portent aussi d'accommodés à la forme de la tête; comme ils servent principalement à satisfaire leur coquetterie, ils sont tous ornés de broderies de fil de laiton, ou au moins de lisières de diverses couleurs.

La Laponie, par l'effet de la stérilité de son sol, n'est que très-peu peuplée. Le nombre de ses habitans peut aller en tout à soixante mille. Les deux sexes y sont généralement d'une taille beaucoup plus petite que dans les parties plus méridionales de l'Europe. Maupertuis a mesuré une femme qui allaitait son enfant; elle n'avait pas plus de quatre pieds. Elles ont néanmoins meilleur mine que les hommes, qui sont communément laids, difformes, et ont la tête trop grosse pour le corps. Leurs femmes

sont complaisantes, chastes; la plupart bien faites et nerveuses, ce qu'on remarque aussi parmi les hommes, quoique plus rarement. Il arrive souvent aux femmes de se trouver mal, et même de tomber dans des accès de frénésie, à la vue d'une étincelle, d'un bruit soudain ou d'un objet inattendu, quoique peu alarmant de lui-même, en un mot, pour la moindre bagatelle. Pendant ces accès de fureur, elles frappent tout ce qu'elles rencontrent; et, revenues à elles-mêmes, ne se souviennent nullement de ce qui s'est passé.

Lorsqu'un Lapon est dans l'intention de se marier, lui ou ses amis font la cour, avec de l'eau-de-vie, au père de celle qu'il a en vue; lorsqu'après bien des difficultés, il a obtenu d'être admis au près de sa belle, il lui offre une langue de castor, ou quelqu'autre friandise qu'elle refuse devant la compagnie, mais qu'elle accepte en particulier. Souvent la cohabitation précède le mariage; mais chaque visite à la belle est achetée de son père au prix d'une bouteille d'eau-de-vie, et celui-ci prolonge quelquefois la cour pendant trois ans. A la fin, le prêtre de la paroisse célèbre les noces: mais le marié est obligé de servir, pendant quatre ans, son beau-père, et ensuite, il emmène sa femme et toute sa fortune.

On ne peut dire que peu de choses du commerce des Lapons. Leurs exportations consistent en poisson, rennes, fourrures, corbeilles et joujoux, ainsi qu'en brochets séchés et fromages de lait de rennes. Ils reçoivent en échange des rixdalers, des étoffes de laine, toile, cuivre, fer-blanc, farine, huile, cuir, aiguilles, couteaux, liqueurs spiritueuses, tabac et autres objets nécessaires. Leurs mines sont, pour la plupart exploitées par des étrangers, et ne sont pas fort lucratives. Les Lapons voyagent avec leurs familles rassemblées en espèce de caravannes, et vont ainsi aux foires de Finlande et de Norwège. Quant à la sûreté des propriétés, elle donne lieu à peu de disputes, et les juges n'ont aucune force militaire, pour appuyer leurs lois, le peuple ayant une aversion marquée pour la guerre et n'étant employé dans aucune armée.

LES SUÉDOIS.

La Suède est bornée, au sud, par la mer Baltique, le Sund et le Scaggerack; à l'ouest,

par les montagnes impraticables de la Norwège; au nord, par la Laponie Danoise, et à l'est, par la Moscovie. La Suède est divisée en cinq parties principales : 1°. la Suède propre ; 2°. le Gothland ; 3°. la Laponie Suédoise ; 4°. la Bothnie ; 5°. la Finlande. L'aspect de la Suède est assez semblable à celui des pays voisins ; elle a seulement l'avantage des rivières navigables.

On trouve une grande diversité de caractères parmi le peuple suédois, et ce qu'il y a sur-tout de remarquable en lui, c'est qu'il en a changé dans les différens siècles. Aujourd'hui les paysans paraissent être une race d'hommes pesans, robustes et vigoureux, mais sans autre ambition, que de se soutenir, comme ils peuvent, eux et leurs familles. La classe marchande est à-peu-près de même ; mais on y découvre beaucoup d'application et de persévérance. Il serait cependant impossible d'imaginer que les Suédois modernes soient les descendans de ceux qui, sous Gustave Adolphe et Charles XII, portèrent la terreur de leur nom dans des contrées éloignées, en ébranlant les plus grands Empires. Les intrigues de leurs sénateurs les ont entraînés à prendre part dans la dernière guerre contre la

Prusse; mais leur conduite sans énergie, et leur courage se démentirent. Les principaux de la noblesse et de la haute bourgeoisie sont naturellement braves, polis et hospitaliers ; ils sont délicats et prompts à s'enflammer sur le point d'honneur, et sont très-jaloux des intérêts de leur nation. Les habillemens, les exercices et divertissemens du peuple sont à-peu-près les mêmes qu'en Danemarck ; les gens du bon ton sont entichés des goûts et des modes françaises. Les femmes vont à la charrue, battent en grange, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux , et font tous les gros ouvrages de l'agriculture. La plupart des maisons sont bâties en bois et couvertes de gazons. A l'exception des châteaux et des grandes villes, on emploie rarement la tuile pour couvrir les bâtimens en Suède. On les couvre ordinairement de gazon et de mousse: le chaume n'est pas mis en usage, parce qu'il est trop faible et dangereux en cas d'incendie. Pour se garantir de la pluie , les habitans étendent sur le comble des toîts une couche épaisse d'écorces de bouleau; ils mettent ensuite le gazon et la mousse sur cette couche. Ces toîts offrent un spectacle singulier; plusieurs produisent des herbes

que l'on fauche, pour nourrir le bétail. Les réglemens de la poste sont très-sages. A chaque poste, on tient un registre, sur lequel les voyageurs écrivent leur nom et leur état, le jour et l'heure de leur arrivée et de leur départ, l'endroit d'où ils viennent, le lieu de leur destination, et le nombre de chevaux qu'ils demandent. Une des colonnes de ce registre est destinée aux plaintes; de sorte que, si le maître de poste s'avise d'être impertinent ou exacteur, sa conduite est connue; car ce registre est visé tous les mois par des officiers du gouvernement.

Le christianisme fut introduit en Suède dans le neuvième siècle. La religion est à présent la luthérienne, qui y fut propagée par Gustard-Vasa, vers l'an 1523. Les Suédois sont singulièrement constans et opiniâtres en matières de religion; ils ont tant d'aversion pour le papisme, que tout prêtre catholique romain qu'ils découvrent dans leur pays, subit la castration. L'archvêque d'Upsal a un revenu d'environ 96,000 francs, et a sous lui treize suffragans, outre des surintendans avec des appointemens modérés. Aucun membre du clergé, n'a la moindre direction des affaires d'état; mais leur morale et la sainteté de leur vie leur donnent tant

d'influence sur le peuple, que le gouvernement aurait lieu de se repentir, s'il s'en faisait des ennemis. Leurs églises sont bien tenues et souvent ornées. Un corps de lois canoniques et ecclésiastiques règle la police religieuse. La conversion au papisme ou une longue persévérance sous l'excommunication (qui ne peut passer sans la permission du roi) est punie par l'emprisonnement ou par l'exil.

La langue suédoise est un dialecte du Teutonique, et ressemble à la danoise. En général, les nobles et les gentilshommes Suédois s'expriment mieux sur les différens sujets de littérature, que les érudits de plusieurs autres états plus florissans. Ils ont depuis peu donné de grandes preuves de leur magnificence pour les progrès de la littérature, notamment en envoyant aux frais de quelques particuliers, pour faire des découvertes dans les pays orientaux, le modeste Hasselquist, excellent philosophe naturaliste mort dans ces pays. La famille royale encouragea ouvertement ce généreux amour des sciences; et sa majesté suédoise a acheté, à un prix assez considérable pour le pays, toute la collection de curiosités de Hasselquist. Puffendorff, si célèbre comme

homme d'état, comme historien, et comme versé dans le droit civil, était natif de Suède, de même que Linnée, qui a porté à un si haut degré la philosophie naturelle, ou au moins quelques-unes de ses branches, et spécialement la botanique. La passion de la fameuse Christine, reine de Suède, pour la littérature, est assez connue, et cette Princesse peut-être regardée comme un génie en plusieurs branches de connaissances. Au milieu même des derniers troubles de ce pays, les beaux-arts et sur-tout le dessin, la sculpture et l'architecture, ont été encouragés et protégés. L'art de l'agriculture pour la théorie et la pratique y est porté à un degré éminent, et la réputation donnée par quelques écrivains aux Suédois, qu'ils qualifient de peuple lourd, pesant, uniquement propre aux travaux du corps, est due en grande partie au défaut d'occasions d'exercer leurs talens.

La principale université est celle d'Upsal, instituée, il y a environ 400 ans, et protégée successivement par les monarques de Suède, sur-tout par Gustave Adolphe et sa fille la reine Christine. Il y a dans cette université près de 1500 étudians, mais très-pauvres pour le plus grand nombre, et qui

logent cinq ou six ensemble dans de misérables baraques Les professeurs des différentes branches dè belles-lettres sont au nombre de vingt-deux, dont les principaux, sont ceux de théologie, éloquencé, botanique, anatomie, chimie, histoire naturelle, astronomie et agriculture. Cette université est certainement la première du Nord pour l'éducation académique, et a produit, depuis son institution, des hommes célèbres dans toutes les branches des sciences. Les savans ouvrages, publiés depuis peu par ses membres, prouvent assez l'état florissant des belles-lettres dans ces parties; et les thèses composées par les étudians pour leur admission aux degrés, formeraient une collection très-intéressante. Il y a une autre université à Abo, en Finlande; mais elle n'est pas aussi bien composée ni si florissante; et il y en avait à Lunden, en Schonen, une troisième, qui est tombée en décadence. Chaque diocèse a une école publique, dotée par des particuliers, dans laquelle on prépare les enfans pour l'université.

Le peuple suédois subsiste par l'agriculture, l'exploitation des mines, la nourriture des bestiaux, la chasse et la pêche. Les objets de leur commerce sont des matériaux

pesans et utiles, tels que mâts, poutres, planches de sapin et autres bois de construction; en outre du goudron, résine, écorces, potasse, ustensiles de bois, cuirs, lin, chanvre, pelleterie, fourrure, cuivre, plomb, fer, cordage et poisson. La fabrication du fer n'a été introduite en Suède que dans le seizième siècle; car, jusqu'à ce tems, ils vendaient leur mine brute aux villes anséatiques, et en rapportaient le produit manufacturé en ustensiles. Vers le milieu du dix-septième siècle, par les secours des Danois et des Flamands, ils ont élevé des manufactures de verreries, amidon, fer-blanc, lainage, soierie, savon, des tanneries, et des moulins à scier. La librairie était encore à cette époque un commerce inconnu en Suède. Depuis, ils ont établi des raffineries de sucre, des plantations de tabac, et des manufactures de toile à voile, coton, futaine, et autres étoffes; de toile, alun et soufre; des papeteries, et des moulins à poudre à canon. On travaille maintenant une très-grande quantité de cuivre rouge et jaune, acier et fer; il y a aussi des fonderies de canon, des forges pour les ancres, les armes à feu, et la fourbissure, des moulins à filer et à laminer, ainsi qu'à fouler,

à percer et à imprimer. Et depuis peu, on a construit plusieurs vaisseaux pour vendre.

L'exportation consiste en deux branches principales. Le fer forme la première. Le meilleur est celui de Danemora. Une bonne partie est prise par les Anglais qui, ne pouvant s'en passer pour leur acier, font des engagemens avec les principaux propriétaires. Les fers s'exportent de différentes dimensions ; plus les barres carrées ou plates sont menues sur l'épaisseur, et plus le fer est cher et réputé extraordinaire. On peut tirer aussi de la Suède du fil de fer, des clous, des ancres, des canons, de l'acier. L'exploitation du fer, soit en barres, soit travaillé, se monte au moins à 12 millions ; c'est-à-dire, que les $\frac{4}{5}$ du fer qu'elle produit, se répandent dans le commerce extérieur. Le bois en planches forme aussi la seconde branche d'exportation très-considérable ; à quoi il faut ajouter le brai, le goudron, la potasse et autres objets provenant de l'exploitation des forêts. L'importation ne se fait que par les navires suédois, qui transportent les diverses marchandises de la Suède dans les principaux ports de l'Europe, et se chargent à leur retour des articles pour l'approvisionnement du royaume.

La banque nationale a un capital de 11,200,000 francs. Elle est divisée en deux sections; l'une appelée Lœne ou prêt, et l'autre Wexel ou change. Elles tiennent leurs comptes séparément, comme si c'était deux établissemens distincts ; mais elles s'entr'aident mutuellement, quand l'occasion le demande.

La banque de prêt avance des fonds sur gages; c'est-à-dire, sur des lingots d'or, d'argent, de cuivre et d'airain. Ceux qui ont prêté de l'argent à la banque, peuvent donner leurs reconnaisances pour gages. Les propriétaires de ces gages en réçoivent la valeur, moyennant une retenue de trois pour cent d'intérêt annuel.

Le Wexel ou la banque de change émet les lettres de change, les réalise et les escompte ; elle reçoit et assigne l'argent placé à intérêt et pour la sûreté ; elle acquitte aussi l'intérêt de deux pour cent sur tout l'argent, dont elle est nantie. Ces assignations, qui tiennent lieu de papier-monnaie, et qui ont cours dans tout le royaume, se nomment billets de transport de banque.

La compagnie des plongeurs est peut-être le seul établissement de cette espèce. La compagnie a sur toutes les côtes du royaume

des gens qui, à la première nouvelle d'un naufrage, accourent sur les lieux, et sauvent autant d'effets qu'il est possible; ensuite la compagnie avertit, en quelque lieu que ce soit, les propriétaires et les assureurs, qui lui font savoir leurs volontés; elle dispose des effets, et leur rend compte en conséquence, après avoir prélevé les droits qui lui reviennent.

Depuis la révolution de 1772, opérée par le feu roi, le gouvernement de Suède a pris totalement une nouvelle forme. Le Roi rassemble ou dissout les états formés des députés des quatre ordres, de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, quand il lui plaît; il doit seul disposer de l'armée, de la marine, des finances, de tous les emplois, tant civils que militaires; et, quoique dans ce nouveau systême, il ne prétende pas ouvertement au droit d'imposer des taxes en toutes occasions, celles qui subsistent déjà, doivent être perpétuelles; et, en cas d'invasion ou de nécessité pressante, il peut en établir quelques-unes, jusqu'à ce que les états puissent être assemblés. Mais c'est lui qui est juge de cette nécessité, et il dépend entièrement de son bon plaisir d'assembler les états. De plus, lorsqu'ils sont as-

semblés, ils ne doivent délibérer que sur ce que le roi juge convenable de leur proposer. Il est aisé de voir qu'un gouvernement, ainsi constitué, diffère peu de ceux de l'espèce la plus despotique. Cependant, la nation suédoise reste satisfaite de quelques légères apparences d'un gouvernement légal et limité ; car, dans cette constitution, qui consiste en cinquante-sept articles, un sénat est établi, composé de soixante-dix membres, y compris les grands officiers de la couronne, et le gouverneur de la Poméranie ; ils sont tenus de donner leur avis dans toutes les affaires d'état, lorsque le roi le leur demande. Dans ces cas-là, lorsque les questions agitées sont d'une grande importance, et que les sénateurs sont d'une opinion contraire à celle du roi, mais unanime entre eux, le roi, dit-on, doit se conformer à leur avis. Sur cela, l'on peut observer qu'il ne peut arriver que très-difficilement, que tous les membres d'un sénat, principalement composé des officiers de la couronne, donnent tous une opinion contraire à celle du roi ; et, dans tout autre cas, le monarque peut écouter leur avis, et agir comme il le juge à propos. Il y a bien, dans cette nouvelle constitution, l'apparence de

quelques autres restrictions au pouvoir légal, mais, en réalité, elles sont peu considérables. On prétend bien que le roi ne peut établir aucune loi nouvelle, ni abolir les anciennes, sans la délibération et le consentement des états; néanmoins, ce monarque est investi, par la constitution présente, d'une autorité et d'une influence si grandes, qu'on ne peut guères s'attendre à voir qui que ce soit mettre de l'opposition à ce qu'il propose.

Le mode ordinaire d'exécution, en Suède, est de décapiter ou de pendre. L'homme coupable de meurtre a d'abord la main coupée; il est ensuite décapité et écartelé. Les femmes, après avoir eu la tête tranchée, au lieu d'être écartelées, sont brûlées. Aucune peine capitale n'est infligée que le jugement n'ait été confirmé par le roi, auquel tout prisonnier a la liberté d'adresser une pétition, dans le mois de la condamnation. Le but de la pétition est, ou de se plaindre d'une condamnation injuste, et alors de demander la révision du jugement; ou d'implorer, soit le pardon, soit une modération de la peine. Les malfaiteurs ne sont jamais exécutés que dans les cas de crimes attroces, tels qu'assassinat, introduction avec effraction dans les mai-

sons, vol sur les grands chemins, ou larcins répétés. D'autres crimes, dont la plupart en d'autres pays, sont regardés comme capitaux, sont punis ici du fouet, de la condamnation au pain et à l'eau, de l'emprisonnement, ou de l'emploi dans les travaux pénibles, soit pour la vie, soit pour un tems proportionné à la nature du crime.

Nul pays n'a produit de plus grands héros ou de plus braves troupes que la Suède; et cependant on ne peut dire que ce peuple entretienne une armée sur pied, toutes ses forces consistant dans une milice réglée. La cavalerie est vêtue, armée et entretenue par une taxe levée sur les nobles et les bourgeois, chacun suivant ses moyens; l'infanterie est entretenue par les paysans. Chaque province est obligée de recevoir un nombre de soldats proportionné au nombre de fermes qu'elle contient. Chaque ferme de 1500 ou de 1700 francs de revenu est chargé d'un fantassin, auquel elle doit fournir nourriture, logement et habits ordinaires, et environ 24 francs par an; autrement le fermier lui bâtit une petite maison de bois, lui donne du foin et une pâture pour une vache, laboure et ensemence un terrein suffisant pour lui fournir le pain.

Ces soldats réunis en corps sont soumis aux lois militaires ; mais autrement, ils sont assujettis aux lois civiles du pays. Ainsi l'on peut dire à la lettre que chaque soldat suédois a une propriété dans le pays qu'il doit défendre. On croit que cette armée nationale monte à plus de 40,000 hommes; mais elle allait à 60,000 avant la perte de la Livonie. La Suède aurait pu autrefois équiper 40 vaisseaux de ligne ; mais depuis peu d'années leurs vaisseaux et leurs chantiers sont bien tombés en décadence. La population de la Suède est estimée à 2,800,000 ames.

Le revenu de la Suède a été grandement réduit par les guerres malheureuses de Charles XII, et depuis avec la Russie. La Livonie, les pays de Brême, Verden et autres lieux, dont ce royaume a été dépouillé, contenaient à-peu-près 8,666 lieues carrées. Sous le dernier règne, les espèces d'or et d'argent venaient principalement des possessions d'Allemagne. Autrefois les terres de la couronne, les capitations, dîmes, mines et autres articles, produisaient, à ce qu'on prétend, 24 millions de francs. Les paiemens qui se font en cuivre (et cette monnoie est ici le principal agent du

commerce) sont très-incommodes, quelques-unes de ces pièces étant larges comme des tuiles, et les commerçans ayant besoin d'une charrette ou d'une brouette, pour porter chez eux une assez faible somme.

Le ducat d'or vaut	11 f.	03 c.
L'écu de Suède de 1755.	2	69
Le daler ou écu d'argent = 4 marcs d'arg.	2	03
Le daler ou écu de cuivre = 4 marcs de cuivre.	0	68
Le marc d'argent = 8 oars d'argent. . .	0	51
Le marc de cuivre = 8 oars de cuivre.	0	17
L'oar d'argent = 4 oarlins.	0	06
L'oar de cuivre ou le Rundstack . . .	0	02
L'orlin = 6 penings.	0	02

Il y a peu d'espèces en circulation; les grosses de cuivre frappées et de petits billets de banque étant presque la seule monnaie courante.

Les ordres de chevalerie sont ceux de l'Etoile du Nord ou polaire, composé de vingt-quatre membres; de Wasa et de l'Epée. Celui-ci fut créé en 1772.

Aux jours de gala, la cour de Suède est dans toute sa splendeur. L'habillement usité en pareil cas, tant pour les hommes que pour les femmes, est de satin bleu, doublé de blanc, et enrichi des ornemens convenables pour l'œil d'un étranger; la compagnie ainsi

vêtue, a vraiment l'air d'une mascarade ridicule. Le roi porte un habit de fantaisie, de soie, couleur de pourpre, chargé de broderies d'or. Ainsi le prince seul, tandis qu'il assujettit ceux qui l'environnent à des couleurs particulières, se permet de faire briller sur sa personne le vif éclat et toutes les nuances variées de l'arc-en-ciel.

Le lieu ordinaire du couronnement des rois de Suède, est la cathédrale d'Upsal. Ils font leur résidence habituelle à Drotningolm, palais situé dans l'île de la Reine, sur le lac Maëler, à dix milles de Stockholm.

LES RUSSES.

La Russie, ce vaste empire, qui couvre une partie de l'Europe et l'Asie, s'étend des côtes et frontières de la Baltique et de la Suède (qui la bornent à l'ouest) au Kamschatka et à l'Océan occidental, et des terres glaciales aux contrées de la petite Tartarie, de la Turquie, de la Georgie, au Pont-Euxin, à la mer Caspienne, à la grande Tartarie chinoise, et autres régions de l'Asie, qui ne sont pas connues. Ce pays a une étendue

presqu'égale au reste de l'Europe, et supérieure à celle de l'empire Romain au zénith de sa grandeur, ou de l'empire de Darius, subjugué par Alexandre, même de tous les lieux ensemble. La Russie a été nouvellement divisée par la dernière impératrice Catherine II, en 41 gouvernemens qui portent tous les noms de leurs capitales.

Quand aux noms de Russie et de Moscovie, qu'on donne indifféremment à cet Empire, ils dérivent probablement du nom des anciens Russi, ou Borussi, et de celui de la rivière Mosca, sur laquelle fut bâtie l'ancienne capitale Moscow. Mais nous n'avons là-dessus rien de certain.

Les Russes sont en général de bonne mine, forts, vigoureux et durs au travail, particulièrement à la guerre. Leur teint diffère peu de celui des Anglais et des Ecossais; mais les femmes se persuadent qu'un surcroît de rouge rehausse leur beauté. Ce peuple paroît avoir la vue faible; ce qui est occasionné probablement par la neige qu'ils ont toujours pendant si long-tems sous les yeux. Les officiers et les soldats ont toujours eu une bravoure passive; mais dans la dernière guerre contre la Prusse, ils ont montré une valeur aussi active qu'aucune autre troupe de l'Europe;

et, dans la dernière guerre contre les Turcs, ils se sont singulièrement distingués. Ils sont très-soumis à la discipline, si sévère qu'elle soit; ils endurent avec beaucoup de patience, de grandes fatigues, et se contentent d'une nourriture extrêmement médiocre.

Avant le règne de Pierre-le-Grand, les Russes étaient en général barbares, ignorans, lâches et très-adonnés à l'ivrognerie. On a compté jusqu'à quatre mille détaillans d'eau-de-vie à Moscow. Non-seulement les gens du peuple, mais un grand nombre de boyards ou nobles, vivent dans un état continuel d'oisiveté et d'ivresse; et les tableaux de la plus grande misère et la plus grande barbarie, se présentaient dans les rues, tandis que la cour de Moscow brillait d'un plus grand éclat qu'aucune autre cour du monde. Le czar et les grands étaient vêtus avec toute la pompe asiatique, et leur magnificence surpassait toutes les idées qu'on pourrait s'en former d'après les exemples modernes. Le comte de Carlisle dit, dans la relation de son ambassade, qu'il ne voyait qu'or et pierreries sur les habits du czar et de ses courtisans. Cependant, le travail de ces riches parures et de tous les autres objets de luxe était dû aux Italiens, Allemands, Français et autres étrangers.

Pierre vit, à son avènement au trône, que la masse de ses sujets n'était guères que des bêtes de somme, propres à soutenir la pompe de la cour. Il força les grands à quitter leurs longues robes, et à adopter les habillemens Européens; il obligea même les laïcs à se couper les cheveux. Les autres progrès qu'il fit faire aux sciences et aux arts, seront mentionnés ailleurs. Les Russes, avant son règne, avaient à peine un vaisseau sur leurs côtes. Ils n'avaient nulle commodité pour voyager, ni pavé dans les rues, ni places de récréation publique; et ils regardaient avec un souverain mépris tous les avantages de l'esprit. A présent un Français ou un Anglais, d'un certain état, peut se flatter de jouir en Russie, d'une vie aussi agréable, et d'une aussi bonne société que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Les assemblées du beau monde, depuis l'accession de Catherine II au trône, ont été soumises à des réglemens, et il subsiste très-peu des anciens usages. On doit cependant observer que, malgré les mesures rigoureuses de Pierre-le-Grand, et la prudence de ses successeurs, l'habitude de la boisson gagne dans tous les rangs; et même les dames et les prêtres ne rougissent pas de s'enivrer les jours de fêtes.

La langue Russe a une propriété remarquable ; elle est singulièrement avantageuse à l'éloquence des querelles populaires. Il n'existe pas une infamie qui n'y ait son nom propre, pas une idée injurieuse qui ne puisse s'y exprimer avec énergie et sans périphrase. Aussi, voyez deux hommes se disputer dans les rues de Moscow, comme dans celles de Saint-Pétersbourg, les apostrophes se pressent, les voix s'élèvent, les gestes s'animent ; mais soyez tranquilles, ils ne passeront pas une certaine mesure ; en tout pays du monde, le premier coup ne se donne guères que quand la dernière injure est épuisée, et dans ce genre, le vocabulaire des Russes est inépuisable. Si, d'un autre côté, vous écoutez deux mendians qui s'accostent, vous les entendrez se complimenter mutuellement sur leur santé, sur leurs affaires ; ils n'oublieront aucune des tournures de la politesse, ni des formules du savoir vivre. Au reste tout le monde sait que les mendians espagnols ne s'abordent jamais, sans se demander : « Votre seigneurie a-t-elle pris son chocolat ? » Et à Paris, on a vu un mendiant donner l'aumône à un autre, et ensuite lui ôter son chapeau.

Un Russe de bonne compagnie est l'abrégé

de toutes les nations de l'Europe. Le français est sa langue d'habitude, et c'est souvent un Suisse qui le lui a appris ; ses habits sont faits par un tailleur allemand ; c'est un Anglais qui tient le spectacle où il va passer quelques heures. Les contes dont on l'amuse, sont ceux de Marmontel, et ses pièces de théâtre sont traduites de Kotzebue. Kotzebue est l'objet de l'enthousiasme des Russes, et le spectacle leur passion dominante. Il n'est presque pas un grand seigneur qui, dans son château, n'ait son théâtre, sa troupe composée de ses vassaux, montée et formée pour son usage. C'est à-peu-près là que se borne leur goût pour la littérature.

C'est un grand mérite, en Russie, que de faire bonne chère et même de bien parler, mais c'est un talent infiniment agréable que celui de bien jouer au wisk et de savoir rendre compte avec une extrême netteté des événemens de la partie de la veille.

Les Russes étaient autrefois cités pour leur attachement à leur pays, qui leur permettait rarement de visiter les étrangers. Mais ce n'était qu'une suite de leur orgueil et de leur ignorance ; car on trouve maintenant dans toutes les cours de l'Europe, de la noblesse russe, outre ceux qui y sont

revêtus d'un caractère public. L'impératrice Catherine II s'intéressait elle-même à ce que les jeunes gens de qualité reçussent de l'éducation, qu'ils prissent la connaissance du monde, et celle du service chez les étrangers, particulièrement celui des flottes d'Angleterre.

Malgré l'excessive rigueur du froid en Russie, les habitans ont tant de divers moyens de s'en garantir, qu'ils en souffrent beaucoup moins qu'on ne l'imaginerait. Les maisons des personnes aisées en sont si bien protégées, tant en dehors qu'au-dedans, qu'on les entend rarement se plaindre du froid. La méthode d'échauffer les maisons en Russie est de construire un four avec plusieurs tuyaux; et le pays abonde en bois, qui est le chauffage commun. Ces fours consomment beaucoup moins de bois qu'on ne peut le croire, et cependant ils servent en même tems au peuple pour faire cuire son manger. Ils y mettent un fagot, qu'ils laissent brûler seulement jusqu'à ce que la plus épaisse fumée soit évaporée; ils ferment alors le conduit de la cheminée pour retenir toute la chaleur dans l'appartement; par ce moyen, la chambre conserve vingt-quatre heures cette chaleur, qui souvent est telle que ces

gens restent fort peu couverts, sur-tout les enfans, qui se contentent de leur chemise. Les fenêtres des cabanes des pauvres sont très-petites, pour admettre le moins de froid possible. Dans les maisons des gens de condition, les fenêtres sont calfeutées à l'approche de l'hiver, et d'ordinaire elles ont double chassis vîtré; en un mot, on peut, dans ces appartemens, régler la chaleur avec une grande exactitude sur le thermomètre, en ouvrant ou fermant les conduits, qui la répandent. Lorsque les Russes sortent, ils sont si chaudement couverts, qu'ils peuvent presque défier la neige et la gelée; on doit d'ailleurs observer que le vent est rarement violent en hiver; mais aussi, lorsqu'il est fort, le froid est excessivement piquant.

Un avantage que les Russes tirent de la rigueur de leur climat, c'est de pouvoir conserver leurs provisions. Les bonnes ménagères, dès qu'elles voyent venir la gelée, vers la fin d'octobre, tuent leurs volailles, et les entassent dans des cuves, avec des couches de neige qui les séparent: elles les tirent de-là à mesure que leurs besoins le requièrent; par ce moyen, elles épargnent la nourriture de plusieurs mois de ces ani-

maux. Le veau gelé d'Archangel, qu'on porte à Pétersbourg, est estimé le meilleur qu'ils aient; on ne peut même le distinguer de celui qui est fraîchement tué, car il est également succulent. De cette manière, les marchés de Pétersbourg sont, pendant l'hiver, approvisionnés de toute espèce de denrées, à meilleur compte qu'on ne le pourrait faire autrement. Ce n'est pas un spectacle peu curieux à voir, que ces piles de cochons, de moutons, de poissons et autres animaux qui sont exposés en vente dans les marchés. La méthode employée en Russie pour dégeler ces viandes, consiste à les plonger dans l'eau froide; car, lorsqu'on les fait dégeler par la chaleur, elle paraît occasionner une violente fermentation, et presqu'une putréfaction soudaine; au lieu que, si l'on emploie l'eau froide, la glace semble être attiré au-dehors, et forme une incrustation transparente à l'entour du corps, d'où elle est chassée.

Les paysans sont dans l'usage de porter leurs barbes; ce qui leur est d'un grand secours contre le froid, pour protéger les glandes de la gorge; et les soldats, qui ne portent point de barbe, sont obligés d'envelopper leur menton d'un mouchoir, pour

y suppléer. Toutes ces parties du visage, qui sont à découvert, sont très-sujettes à être gelées. Les gens de campagne s'occupent particulièrement à faire du miel, qui leur donne abondamment de l'hydromel, leur boisson ordinaire. Ils tirent aussi du seigle une liqueur spiritueuse, qu'ils préfèrent à l'eau-de-vie.

On dit que les dames russes étaient autrefois aussi soumises à leur époux, dans l'intérieur des familles, que ceux-ci l'étaient à leurs supérieurs dans les camps; et qu'elles se croyaient maltraitées, si elles n'étaient pas rappellées souvent à leurs devoirs, par le moyen du fouet qu'elles avaient fabriqué et présenté à leur mari le jour de leur mariage. Ce peuple a des cérémonies nuptiales particulières : elles consistaient autrefois en quelques pratiques extrêmement bizarres, dont la plupart sont en désuétude. Lorsque les parens sont tombés d'accord d'une alliance, quoique les deux parties, peut-être, ne se soient jamais vues, la prétendue, dépouillée nue, est examinée par un certain nombre de femmes chargées de corriger, s'il est possible, les défauts qui peuvent se trouver en elle. Le jour des noces, elle est couronnée d'une guirlande

d'absynthe ; et, après que le prêtre a formé le nœud conjugal, son clerc ou bedeau jette une poignée de fleur de houblon sur la tête de la mariée, en lui souhaitant d'être aussi féconde que cette plante : elle est ensuite conduite à la maison avec un grand nombre de cérémonies pitoyables et indécentes, qui ne sont guère en usage même parmi les gens du plus bas rang. Les laïcs du pays, et les stipulations particulières des contrats de mariage, ont mis un frein au traitement barbare que les hommes faisaient subir à leurs femmes, et qui allait jusqu'à les flageller au point de les faire mourir.

L'usage des présens aux femmes accouchées s'étend, en Russie, depuis le palais jusqu'à la chaumière. Lorsqu'une dame de distinction met un enfant au monde, chaque personne qui lui fait visite, a soin de glisser un ducat sous son oreiller. Dans les villages, les paysans apportent à leurs voisines du gruau, de la farine, un morceau de toile pour faire une chemise au nouveau né.

Le sel est encore, en Russie, comme chez les anciens, le gage de l'hospitalité. Les Russes ont enchéri sur cet antique usage, en y ajoutant le pain, comme

l'emblême de la nourriture en général. Dans toute l'étendue de l'Empire, ce bon peuple présente à un étranger le khlel du sol, c'est-à-dire, lui offre nourriture, logement et protection. Les nomades perdraient la vie pour la défense de leur hôte, après l'avoir reçu de cette manière à l'abri de leur tente.

Rien de plus singulier, sous tous les rapports, que l'aspect de la ville de Moscow. Elle semble contenir deux nations ; l'une habite des palais, parle français, s'occupe de modes, de tailleurs, fait de la musique, dresse des chevaux, va au bal de l'Opéra, donne mille roubles pour une loge à l'année, et cent pour un serin bien instruit ; l'autre, loge dans des huttes, construites à la manière des sauvages, porte de longues barbes, ignore les spectacles, s'enivre d'eau-de-vie les dimanches, se querelle à propos de rien comme les enfans, et s'appaise de même, aussi-tôt qu'on a jetté sur les disputeurs deux ou trois seaux d'eau, qu'on tient toujours en réserve, pour cet usage dans les lieux où s'assemble le peuple. C'est d'un côté, la civilisation dans tout son luxe ; de l'autre, le degré qui touche à la barbarie. Aussi la différence d'éducation forme-t-elle la seule li-

gne de démarcation vraiment sensible. Qui que ce soit peut se présenter chez un Russe, il en sera bien reçu, pourvu qu'il l'amuse; mais le besoin d'être amusé paraît être le besoin dominant des habitans de Moscow. Le premier de mai, toute la ville est sur pied, toutes les voitures brillantes en évidence, toutes les livrées neuves sont en étalage sur le chemin de la promenade, appellée les Tables Allemandes, où l'on mange sous des tentes et sous des arbres. Le reste de l'été, tout ce qui n'a pas fui de Moscow à la campagne, se voit continuellement au Waux-Hall, dans les jardins du palais, dans ceux du comte Orloff, de Poschkeff, etc. Mais l'hiver est la vrai saison des plaisirs. Il approche, et cent mille personnes vont rentrer dans Moscow. Les rues couvertes de neige, n'en seront que plus propres; la glace de la Moska offrira une nouvelle promenade, et les froids de vingt-cinq degrés ont, à ce qu'on assure, un agrément tout particulier. On peut, les dimanches, s'aller montrer en traîneau, ou dans la rue de Pokroskaia, ou figurer aux courses sur la glace de la Moska. Mais on doit remarquer que si le traîneau est traîné par deux chevaux, il faut que l'un des deux galoppe toujours, et que pendant

que le corps d'un mort a été habillé, on loue un prêtre pour prier pour son ame, purifier le corps avec de l'encens et l'arroser d'eau bénite, tant qu'il reste sur la terre, ce qui, parmi les gens aisés, dure huit à dix jours. Pendant qu'on porte le corps au lieu de la sépulture, ce qui ne se fait pas sans de grandes contorsions et marques de douleur, le prêtre donne un billet signé de l'évêque et d'un autre ecclésiastique : c'est le passeport du décédé pour le ciel. Ce billet étant mis dans le cercueil, et placé entre les doigts du cadavre, la compagnie retourne à la maison du défunt, où elle noye son chagrin dans l'ivresse; pratique qui, parmi les gens du bon ton, dure presque sans intervalle pendant quarante jours. Pendant ce tems, un prêtre récite chaque jour des prières pour les décédés; car, quoique les Russes ne croyent pas au purgatoire, ils imaginent que les prières peuvent soulager leurs amis morts, pendant le long voyage qu'ils ont à faire, jusqu'à leur destination future.

Parmi les nombreux usages introduits depuis peu en Russie, on doit remarquer principalement ceux relatifs aux voyages, et la dépense en est médiocre. Rien n'est

plus fait pour étonner le lecteur ou l'étranger, en Russie, que la facilité avec laquelle les habitans de ce pays entreprennent et achèvent les voyages les plus longs et les plus désagréables. Comme leurs voisins, les Scandinaves, ils font leurs courses dans des traîneaux d'écorce de tilleul, doublés de feutre, tirés par des rennes, lorsque la neige est assez fortememt gelée pour les porter. Dans les provinces intérieures, ce sont des chevaux qu'on attelle à oes traîneaux; et, vers le mois de février, la route est si bien frayée, qu'on adopte sur ces traîneaux des espèces de carrosses, dans lesquels on peut s'étendre à l'aise, et voyager ainsi nuit et jour enveloppé dans de bonnes fourrures. De cette manière, on fait souvent en trois jours et trois nuits une route de cent quarante lieues, telle que celle de Pétersbourg à Moscow.

Les Russes sont remarquables par la sévérité et la variété de leurs châtimens, qui sont infligés et supportés avec une insensibilité étonnante. Pierre-le-Grand avait coutume de faire pendre les voleurs des environs du Volga, et d'autres parties de ses Etats, à des crochets de fer qui leur prenaient les côtes, et ils mouraient ainsi

dans des douleurs inouies, par centaines et par milliers. Le simple et double knout étaient infligés il n'y a pas long-tems, aux femmes, ainsi qu'aux hommes de qualité. Ces deux supplices causent des tourmens horribles; mais dans le knout double, le prisonnier a les mains liés derrière le dos avec une corde qui, fixée à une poulie, l'enlève de terre, et lui disloque les jointures des épaules. Dans cette posture, on lui déchiquette le dos avec une forte lanière de peau d'âne sauvage. Ce châtiment a si souvent été mortel que communément on place près du patient un chirurgien qui indique le moment où le châtiment doit cesser. Ce n'est pas toujours le nombre des coups, mais plus souvent la manière de les appliquer, qui cause la mort du criminel; car l'exécuteur peut le faire périr en trois ou quatre coups, en le frappant sur les côtes, quoique quelques personnes se soient rétablies en peu de semaines, après avoir reçu 300 coups modérément appliqués. Il y a aussi un supplice, qui consiste à percer ou à couper la langue, et même l'impératrice Elisabeth, quoiqu'elle eût défendu les peines capitales, fut obligée de laisser cours à ces tortures, regardées comme nécessaires.

Suivant l'expression littérale de la loi, il n'y a pas en Russie de peine capitale, si ce n'est dans le cas de haute-trahison ; mais, en examinant attentivement leur législation, on voit qu'elle est beaucoup moins humaine qu'on ne l'a cru. Car il y a beaucoup de coupables qui meurent sous le knout ; d'autres succombent aux fatigues de leur voyage en Sibérie, et aux souffrances qu'ils endurent dans les mines ; en sorte qu'on peut croire qu'il ne meurt pas moins de criminels en Russie, que dans les pays où les peines capitales sont autorisées par les lois.

Les voleurs, après avoir reçu le knout, et avoir été marqués aux joues et au front, sont quelquefois condamnés pour la vie, aux travaux publics à Cronstadt, à Vishneilotolchok et autres lieux ; mais l'usage le plus commun, est de les envoyer en Sibérie, où ils sont voués, pour la vie, aux travaux des mines de Nershink. Il y a ordinairement dans ces mines seize cents à deux mille malfaiteurs. Le plus grand nombre est confiné dans des baraques, à l'exception de ceux qui sont mariés ; ceux-ci ont la permission de bâtir, près des mines, des huttes pour eux et leurs familles. La suppression des

tortures fait honneur à l'humanité de Catherine II.

De tous les peuples qui sont sujets de la Russie, les plus dignes d'être cités, sont les Tartares, les Calmouks et les Sibériens. C'est pourquoi nous allons faire la peinture de leurs caractères et de leurs mœurs, qui ne laissent pas d'être très-différens.

L'air et le caractère des Tartares sont tout-à-fait uniformes. Il en est de grands parmi eux ; mais ils sont généralement droits et bien faits, ont le visage petit, le teint frais, un air vif et agréable. Ils sont fiers et jaloux de leur honneur, mais n'ont pas beaucoup d'intelligence. Ils sont sobres dans leur nourriture, adroits dans les arts mécaniques et d'une propreté recherchée. Les femmes Tartares ont le teint de la santé, plutôt que celui de la beauté, et sont d'une bonne constitution. Dès leur plus tendre enfance, on les habitue au travail, à la retraite, à la modestie et à l'obéissance. Les Tartares de Casan prennent grand soin de l'éducation de leurs enfans en les accoutumant à la tempérance, au travail et à la stricte observance des mœurs de leurs ancêtres. On leur enseigne à lire et à écrire ; on les instruit dans la langue arabe et dans les principes

de leur religion. Le plus petit village a sa chapelle, son prêtre, son école et son instituteur; cependant quelques-uns des prêtres et des maîtres d'école ne sont pas fort savans dans la langue arabe. Les meilleures académies tartares, dans l'empire de Russie, sont celles de Casan, Tobolsk et Astracan, qui sont sous la direction de Gagous ou grands-prêtres. Il n'est pas extraordinaire de trouver, dans les cabanes de villageois, de petites collections d'anecdotes historiques en manuscrit; et les négocians, indépendamment de ce qu'ils apprennent dans ces petites bibliothèques, ont encore une connaissance assez étendue de leur propre histoire et de celle des Etats circonvoisins, ainsi que de leurs antiquités. Ceux qui desirent faire des progrès dans la théologie, entrent dans les écoles de Bukarie, qui sont mieux formées que les autres. Leur trafic se fait principalement par échange; l'argent étant très-rare parmi eux et les lettres-de-change n'y étant nullement en usage. Ils sont, pour la plupart, peu entreprenans; mais comme ils étendent leurs relations par le moyen d'associés et de commis, plusieurs d'entr'eux font considérablement d'affaires, qui deviennent fort lucratives,

attendu leur genre de vie resserré et économe. A Casan, ils préparent le cuir, que l'on appelle maroquin. Les villages de ce peuple sont de dix à cent fermes, et ils sont peuplés, pour la plupart, de tanneurs, cordonniers, tailleurs, teinturiers, forgerons et charpentiers.

Les Calmouks sont une tribu courageuse et nombreuse; ils sont, pour la plupart, maigres et forts en os. Leur visage est si plat, qu'on peut aisément distinguer le crâne d'un Calmouck parmi ceux d'autres tribus. Ils ont les lèvres épaisses, le nez petit, le menton court, le teint sombre, tirant sur le rouge et le jaune. Il sont vêtus à la manière orientale et leurs têtes ressemblent parfaitement à celles des Chinois. Quelques-unes de leurs femmes portent de larges anneaux d'or à leurs narines. Ce peuple se nourrit ordinairement d'animaux, soit domestiques, soit sauvages, et même leurs chefs mangent de la chair d'animaux morts de maladie ou de vieillesse, quelque forte que soit son odeur, en sorte que dans chaque horde, le marché à la viande semble être plutôt le hangard d'un écorcheur. Ils se nourrissent aussi de plantes et de racines, qui se trouvent dans leurs déserts. Ils sont de

grand appétit, mais pouvant soutenir long-tems la diète sans se plaindre. Les deux sexes fument continuellement ; ils tournent vers le nord pendant l'été, et reviennent dans les déserts méridionaux pour l'hiver. Ils couchent sur des pièces de feutre ou des tapis, et s'en forment des couvertures.

Les Sibériens avaient jadis des mœurs si barbares, que Pierre-le-Grand ne crut pas pouvoir infliger de plus grand châtiment à ses ennemis capitaux, les Suédois, qu'en les bannissant en Sibérie. Il en résulta que les officiers et soldats Suédois y introduisirent les usages Européens et les fabriques, et, par ce moyen, y rendirent la vie plus supportable. Dans cette immense région, si reculée, et si long-tems inconnue à l'Europe, on a depuis peu découvert quelques nouvelles mines, qui, dès le commencement, ont donné 45,000 livres pesant d'argent fin, produit que l'on dit avoir coûté peu de peine et de dépense. Mais le Kamtschatka est maintenant considéré comme le plus horrible lieu d'exil de tout l'Empire, et l'on y envoye quelques-uns des plus grands criminels.

Les Russes travaillent dans leurs manufactures, qui ne sont pas nombreuses ni supérieures, les soies qu'ils tirent de la Perse,

de l'Italie et de la Chine; les laines de la Turquie, de l'Ukraine et de la Russie elle-même; ils font du fil, de la toile, du cuivre, du laiton, du fer, de l'acier; raffinent l'or et l'argent; fabriquent le fil d'archal, etc. On fait aussi des cables, des toiles à voile, du papier, du parchemin, du verre, de la poudre à tirer, etc. Leurs fabriques de toiles ont la supériorité sur toutes les autres.

La religion établie en Russie est celle de l'église grecque, dont les dogmes sont trop nombreux et trop compliqués pour être discutés ici. Il suffit de dire que les Russes rejettent la suprématie du pape; et, quoiqu'ils désavouent le culte des images, ils conservent beaucoup de pratiques idolâtres et superstitieuses. Leurs églises sont remplies de tableaux des saints, qu'ils regardent comme des médiateurs. Ils observent grand nombre de jeûnes et de carêmes, en sorte qu'ils vivent en abstinence la moitié de l'année. Cette institution est fort convenable à la nature de leur sol et de leur climat. Ils ont plusieurs idées qui leur sont particulières, relativement aux sacremens et à la Trinité. Ils exigent de leurs évêques le célibat, mais non des simples prêtres. Pierre-le-Grand n'a jamais donné une plus grande idée de sa profonde connais-

sance des maximes du gouvernement que dans la réformation de l'Eglise de Russie. Il détruisit la puissance dangereuse des patriarches et du haut-clergé. Il se déclara chef de son église, et conserva la subordination des métropolitains, des archevêques et évêques. Les prêtres n'ont point de revenu fixe, mais dépendent, pour leur subsistance, de la bienveillance de leurs ouailles. Pierre, après avoir achevé cette grande réformation politique, laissa le clergé en pleine possession de tous ses rits oiseux, et ne l'obligea point à se couper la barbe. Cette entreprise impolitique était réservée à Pierre III, et elle a grandement contribué à sa fatale catastrophe. Avant son règne, un nombre considérable de personnes des deux sexes avait été renfermé dans des couvens, et l'on n'a pas jugé prudent d'abolir entièrement ces sociétés, dont, à la vérité, les abus sont bien diminués; car aucun mâle ne peut se faire moine avant trente ans, ni aucune femme religieuse avant cinquante; encore à cet âge, la permission de leurs supérieurs leur est-elle nécessaire.

La langue commune en Russie est un mélange de Polonais et d'Esclavon; les prêtres, cependant, et les gens les plus ins-

truits, font usage de ce qu'on appelle Grec moderne; et ceux qui connaissent la langue grecque dans toute sa pureté, ne sont pas embarassés pour entendre cet idiôme, tout corrompu qu'il est. Les Russes ont trente-six lettres qui, par leur forme, ressemblent beaucoup à l'ancien alphabet grec.

Les Russes n'ont pas, jusqu'à présent, beaucoup brillé dans la république des lettres; mais les grands encouragemens que leur ont donnés depuis peu leurs souverains, par l'institution d'académies et autres sociétés littéraires, ont fait connaître que cette nation ne manquait nullement des intellectuels. Les mémoires sortis de leurs sociétés académiques ont été favorablement accueillis dans toute l'Europe, sur-tout ceux qui ont rapport à l'astronomie, aux mathématiques et à la philosophie naturelle. Lomonosow, Soumarocow et Kharaskof ont réussi, le premier, dans la poésie lyrique, le second dans l'apologue et le troisième dans l'Epopée. Enfin les progrès que les sciences ont faits dans cet Empire, au commencement de ce siècle, et les essais de littérature, publiés tant à Pétersbourg qu'à Moscow, prouvent évidemment que les Russes ont les qualités nécessaires

pour briller dans les arts et les sciences. Néanmoins, les premiers efforts tentés pour les civiliser ne sont pas de Pierre-le-Grand ; ils remontent beaucoup plus haut. Sous le czar Iwan, vers le milieu du seizième siècle, une lueur parut comme le premier moment de l'aurore; elle eut plus d'éclat sous Alexis Michaelowitz; mais sous Pierre-le-Grand, elle se développa comme la lumière du soleil levant, et depuis, elle a continué de se répandre et de s'élever à son midi.

Trois collèges ont été fondés à Moscow par Pierre-le-Grand ; l'un pour les humanités et la philosophie; le second, pour les mathématiques, et le troisième, pour la navigation et l'astronomie. Cet Empereur y ajouta une pharmacie, superbe édifice, sous la direction de quelques savans chimistes et apothicaires allemands, qui fournissent des médicamens, non-seulement à l'armée, mais à tout l'Empire. Catherine II a fondé une université à Pétersbourg, et y a attiré quelques-uns des étrangers les plus instruits dans chaque science, auxquels elle a fait de fort bons traitemens. Elle a établi aussi une académie militaire, où la jeune noblesse et les fils des officiers apprennent l'art de

la guerre. De tous les plans formés par cette Princesse, pour la civilisation de son vaste Empire, le plus utile et le plus digne d'éloges, sans doute, est celui qui établit des écoles publiques dans chaque gouvernement pour la perfection des beaux-arts et des sciences.

Suivant les plus sûres informations, les exportations de la Russie montent à présent à environ 57,600,000 francs, et ses importations ne vont pas au-delà de 38,400,000 francs; en sorte que la balance est annuellement de 19,200,000 francs en faveur de cet Empire.

Les productions et les objets d'exportations de la Russie sont en grand nombre, et généralement d'un grand prix ; tels que les fourrures et pelleteries de différentes sortes; cuirs de Roussi, toile et fil, fer, cuivre, toile à voile, chanvre, lin, goudron, cire, miel, suif, colle de poisson, huile de lin, potasse, savons, plumes, huile commune, soies de porc, musc, rhubarbe et autres drogues; bois de charpente, et soie écrue, tirée de la Chine et de la Perse.

Avant Pierre-le-Grand, Archangel, sur la mer Blanche, était le seul port, qui donnât à la Russie des communications mari-

times avec le reste de l'Europe ; mais elles étaient gênées par la longueur des voyages et les tempêtes fréquentes. La Russie a aujourd'hui treize ports. Les mâts et autres bois de construction, qui s'emploient dans les chantiers de la Russie, se tirent principalement des forêts de Casan, qui bordent la province d'Astracan.

L'état présent de la marine, suivant un relevé fait récemment, consiste en trente-six vaisseaux de ligne, vingt-cinq frégates, cent une galères, dix prames de cinquante à vingt-quatre canons, deux bombardes, sept pinques. Quinze mille matelots sont constamment payés et occupés, soit sur les vaisseaux, soit dans les chantiers. Le port est à Cronstadt, à sept lieues de Pétersbourg, défendu d'un côté par un fort de quatre bastions, et de l'autre par une batterie de cent canons. Le canal et le grand bassin contiennent près de six cents voiles. Les forces de terre de la Russie peuvent aller maintenant à 400,000 hommes, en tems de guerre, et 150,000 en tems de paix. D'après les meilleurs calculs, la population de la Russie peut monter à 26,850,000 ames, en y comprenant les nouvelles acquisitions, faites tant sur la Porte que sur la Pologne.

Le souverain de l'Empire russe est despotique et absolu dans toute l'étendue du mot, et maître de la vie et de la propriété de tous ses sujets qui, de quelque haute naissance qu'ils soient, et quelqu'importans que soient les services qu'ils aient rendus à l'Etat, peuvent, pour la plus légère faute, et même sans aucune justification, être arrêtés et envoyés en Sibérie, ou condamnés pour la vie aux travaux publics, et leurs biens confisqués, dès qu'il plaît au souverain et à ses ministres. Des personnes d'un rang distingué peuvent être aussi bannies pour une intrigue de la moindre importance, et leurs propriétés étant confisquées, toute une famille peut se voir entièrement ruinée par les artifices d'un courtisan. La cour secrète de Chancellerie, qui était un tribunal composé d'un petit nombre de ministres choisis par le souverain, tenait dans ses mains la vie et la fortune de toutes les familles, mais elle fut supprimée par Pierre III.

Le système des lois civiles, maintenant établi en Russie, est très-imparfait, et, en beaucoup de circonstances, barbare et injuste, n'étant qu'un amas confus de lois et de réglemens tirés de la législation de la

plupart des Etats Européens, qui sont mal dirigés et à beaucoup d'égards nullement adaptés au génie de la nation russe. Mais Catherine II a fait quelques tentatives pour réformer ces lois et les mettre sur un meilleur pied. Les cours de justice étaient, en général, très-corrompues, et ceux qui les composaient fort ignorans; mais l'impératrice a publié, en dernier lieu, quelques sages réglemens, et fixé un salaire pour les offices de juges qui, auparavant, ne se soutenaient que par les contributions des malheureux plaideurs, ce qui laissait le pauvre sans recours et sans espérance. On espère que le nouveau code, par lequel cette Princesse a donné des instructions, sera bientôt publié et favorisera la liberté, la sûreté et le bonheur du peuple.

La distinction des rangs est une partie considérable de la constitution russe. Les dernières impératrices prirent le titre d'autocratrices, ce qui renferme l'idée qu'elles ne devaient leur dignité à aucune puissance terrestre. L'ancienne noblesse est divisée en knezes, boyards et vaivodes. Les knezes furent souverains, chacun dans ses Etats, jusqu'à ce qu'ils furent soumis par le czar; mais ils conservent encore ce nom. Les

boyards formaient la noblesse au-dessous des knezes, et les vaivodes étaient les gouverneurs des provinces. Ces titres, cependant, réveillaient si souvent l'idée de la puissance qui y était autrefois attachée, que Catherine II et les impératrices qui l'ont précédée, jugèrent à propos d'introduire parmi leurs sujets ceux de comtes et de princes, et les autres distinctions de la noblesse, usitées dans le reste de l'Europe.

On ne peut rien dire de certain des revenus de ce puissant empire, mais il n'y a pas de doute qu'ils ne soient beaucoup plus considérables à présent qu'autrefois, et même que sous Pierre-le-Grand : tout ce que ses successeurs, et sur-tout Catherine II, ont fait pour favoriser l'industrie, a dû augmenter beaucoup le revenu de l'Etat, que l'on ne peut guères porter au-dessous de 30,000,000 de roubles, ou près de 144,000,000 de francs.

Les armées de Russie sont levées à peu de frais, et tant qu'elles sont dans le pays, elles subsistent principalement des denrées que leur fournissent les gens de campagne, suivant leur valeur intrinsèque. La paye d'un soldat monte à peine à 35 francs par an; en garnison, il ne reçoit que cinq

roubles. La paye d'un matelot et d'un chasseur est d'un rouble par mois, et ils ont la ration, même lorsqu'ils sont à terre.

Les monnaies qui ont cours en Russie, sont :

Le ducat d'or de 1738 = 2 roubles ¼, vaut.	10 f.	91 c.
Le ducat de Pierre I.	10	55
La pièce de 2 roubles	9	42
Le rouble de 1727	4	51
Le rouble de 1733	4	58
Le rouble de 1745 = 2 poltinicks . . .	4	52
Le poltinick = 5 grives ou gryphes . . .	2	33
Le gryphe = 10 kopecks	0	47
Le kopeck = 2 mostocks	0	05
Le mostock = 2 poluschks	0	02
Le poluschk	0	01

Il y a plusieurs ordres en Russie : le premier est l'ordre de Saint-André, institué par Pierre-le-Grand en 1698, pour encourager sa noblesse et ses officiers dans les guerres contre les Turcs. Il choisit Saint-André pour patron, parce que, suivant la tradition, c'est le fondateur du christianisme en Russie. Les chevaliers de cet ordre sont des personnes des premiers rangs de l'empire. L'ordre de Saint-Alexandre-Newski fut institué par le même empereur, et confirmé par Catherine I, en l'honneur de l'impératrice son épouse, pour

les secours qu'elle lui avait donnés sur les bords du Pruth. L'ordre de Saint-Georges fut institué par Catherine II, en faveur des officiers de ses armées. Elle fonda l'ordre de Saint-Voldomir, le 30 octobre 1782, en faveur de ceux qui la servaient dans les affaires civiles. L'ordre de Sainte-Anne-de-Holstein fut établi en mémoire d'Anne, fille de Pierre-le-Grand.

LES POLONAIS.

AVANT le démembrement extraordinaire de la Pologne, ce royaume était borné au nord par la Livonie, la Moscovie et la mer Baltique ; à l'est, par la Moscovie ; au sud, par la Hongrie, la Turquie et la petite Tartarie, et à l'ouest, par l'Allemagne. Ce royaume eût été un des plus puissans du monde, si la forme de son gouvernement eût été aussi parfaite que sa position était favorable. On pense généralement que la Pologne tire son nom du mot Polu ou Pole, qui, dans la langue esclavonne, signifie pays propre à la chasse. En effet, aucun

autre pays ne dût être autrefois favorable à cet exercice, en raison des plaines, des bois, des animaux sauvages et du gibier de toute espèce qu'il renferme.

Les Polonais ont bonne mine; ils ont le teint brun, et sont bien proportionnés: ils sont courageux, honnêtes et hospitaliers. Leurs femmes sont vives, animées, quoique modestes et soumises à leurs époux. Pour saluer, les Polonais inclinent la tête, se frappent l'estomac avec la main, et étendent l'autre vers la terre. Mais, pour saluer un supérieur, l'homme du peuple s'incline presque jusqu'à terre, et sa tête touche presque le talon de celui qu'il salue. Leurs divertissemens sont mâles et guerriers; ils voltigent, dansent, patinent, s'exercent à la course à cheval, chassent et font battre le taureau et l'ours. Ils voyagent ordinairement à cheval: un gentilhomme polonais n'irait pas à pied seulement l'espace d'un jet de pierre; ils sont tellement endurcis à la fatigue, qu'ils se couchent volontiers sur la neige ou la glace, sans lit ni couverture. Ils ne logent jamais qu'au rez-de-chaussée, et leurs appartemens ne se touchent point: la cuisine est d'un côté, l'écurie de l'autre, et la maison du maître

encore à part, ayant la porte en face. Ils n'ont que de petits lits, et n'en ont pas beaucoup. Celui qui veut loger chez eux, doit avoir la précaution d'apporter sa couchette. Ils font leurs repas au son des trompettes et autres instrumens de musique. Ils sont entourés, à table, d'une quantité de valets qui, tous, les servent avec les marques du plus grand respect. Les nobles qui sont pauvres, sont souvent forcés de servir les riches; mais leur maître a ordinairement des égards pour eux; il permet au plus ancien de manger à sa table, la tête nue, et chacun d'eux a pour le servir un jeune paysan, entretenu aux dépens du maître. Le Polonais, qui donne un festin, ne fournit aux convives ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers. Chacun d'eux doit les apporter; à peine la compagnie est-elle à table, que les portes se ferment pour ne se rouvrir que lorsqu'elle se retire. Un gentilhomme a la coutume de donner à son domestique une partie de ce qu'on lui a servi: ce dernier mange debout derrière son maître, et boit dans le même vase que lui. Ceci paraîtra moins extraordinaire, si l'on considère que les Polonais regardent ces sortes de domestiques comme leurs égaux. Comme

les Russes, ils ont la coutume de boire à rasades, et ils ne dispensent pas volontiers leurs convives de leur tenir tête. Lorsque les nobles sortent, ils portent le faste des valets jusqu'au ridicule. Rarement la femme d'un grand se contente d'une voiture à six chevaux et d'un nombreux domestique; il faut encore qu'elle se fasse accompagner d'un vieil écuyer, d'une vieille dame sous le titre de gouvernante, et d'un nain de chaque sexe, qui leur porte la queue. Fait-il nuit? la voiture est entourée d'un grand nombre de flambeaux. Les Polonais, cependant, bornent leur faste à leurs revenus; mais chacun va aussi loin que son revenu le lui permet.

Les Polonais sont divisés en noblesse, clergé, citoyens ou bourgeois et paysans. On distingue deux classes de paysans: ceux de la couronne et ceux qui appartiennent à des particuliers. Quoique la Pologne ait ses princes, ses comtes et ses barons, cependant le corps entier de la noblesse se trouve naturellement de niveau, excepté les différences qui résultent des emplois publics. De-là vient que tous les nobles s'appellent frères. Ils ne font point de cas des titres honorifiques, et ils s'imaginent que la plus belle dénomina-

tion, dont on puisse jouir, c'est celle de gentilhomme Polonais. Ils ont des privilèges considérables, et il faut en convenir, la liberté polonaise, tant vantée, se borne à la liberté des nobles; elle est en partie l'effet de la faveur des premiers rois; mais en général, elle est plutôt le résultat des anciens usages et de la prescription. Ils ont droit de vie et de mort sur leurs tenanciers et leurs vassaux; ils ne payent point d'impositions, ne sont sujets qu'au roi, qu'ils élisent à leur gré; eux seuls et les bourgeois de quelques villes, peuvent acheter des terres. En un mot, ils sont presque totalement indépendans, et jouissent de plusieurs privilèges entièrement incompatibles avec un état bien gouverné.

Le clergé a de grands privilèges. Les ecclésiastiques sont exempts de contributions; et, dans certaines circonstances, ils ont leurs cours de justice, dans lesquelles on juge suivant le droit canon. Un évêque jouit de tous les privilèges d'un sénateur. L'archevêque de Gnesne est primat, premier sénateur par le rang, et vice-roi pendant les interrègnes. Les bourgeois jouissent aussi de quelques libertés et privilèges; ils chérissent leurs bourgmestres à leurs conseils; règlent leur police intérieure, et ont leurs cours criminelles. Si

7

un noble intente procès à un bourgeois, ce dernier doit être cité devant les magistrats de la ville, et ne peut en appeller qu'au tribunal royal des assesseurs. Si les bourgeois ne pouvaient se soustraire de cette manière à la jurisdiction des nobles, il y a long-tems qu'ils seraient réduits à la condition de vassaux.

Les paysans de la couronne peuvent, s'ils sont opprimés, former leurs plaintes en la cour royale de justice, ce qui, par fois, arrête l'effet de l'oppression; mais ceux qui appartiennent à des individus, sont absolument à la disposition de leurs maîtres; et les réquisitions qu'ils font, servent uniquement à enrichir ces derniers. Ils sont irrévocablement fixés à la culture des terres: il ne leur est point permis de prendre un état qui puisse les acheminer à la liberté, sans la permission de leurs seigneurs. Ils sont exposés aux effets horribles, et souvent funestes du caprice, de la cruauté et de la barbarie de leurs tyrans, qui toujours les oppriment avec impunité; car ces barbares ont entre leurs mains le pouvoir de leur ôter la vie et de leur enlever ce qu'ils possèdent, et ils ne rougissent pas d'en abuser de la manière la plus ridicule et la plus grossière: souvent les femmes

et les filles de ces infortunés sont exposées à la brutalité de ces maîtres impitoyables. Cependant, dans leur infortune, les paysans Polonais ont reçu une grâce du ciel, c'est leur insensibilité. Esclaves nés, et accoutumés, dès leur enfance, aux travaux les plus durs et les plus rigoureux, à peine ont-ils l'idée d'un sort plus doux et d'une plus grande liberté : ils regardent leurs maîtres comme des êtres d'une espèce supérieure. Et à peine murmurent-ils de la dureté de leur sort. Enjoués et satisfaits de leur condition, ils sont prêts, dans toutes les circonstances, à se sacrifier, eux et leurs familles, pour leurs maîtres, sur-tout si ces derniers ont soin de les bien nourrir.

En Pologne, les auberges sont de grandes écuries, bâties en planches et couvertes de paille, sans meubles ni fenêtres : à un des bouts, il y a des chambres ; mais les puces et les autres vermines les rendent inhabitables. Les voyageurs préfèrent loger avec les chevaux. Les étrangers sont obligés de porter leurs vivres avec eux ; lorsque leurs provisions sont finies, ils s'adressent au seigneur du village, qui de suite leur fait donner ce qui leur est nécessaire.

L'habillement des Polonais est assez sin-

gulier ; ils se rasent la tête, et n'y laissent qu'un cercle de cheveux sur le sommet : les hommes de toutes les conditions portent en général de grandes moustaches. Ils ont une veste qui descend jusqu'au milieu de la jambe, et par dessus, une sorte de robe fourrée qu'ils serrent avec une ceinture, et dont les manches sont aussi justes que celles d'uu habit. Leurs culottes sont amples, et tiennent à leurs bas ; ils portent un bonnet fourré, leurs chemises n'ont ni collets ni poignets, et ils ne portent ni cols ni cravates. En place de souliers, ils ont des bottes de cuir de Turquie avec des semelles très-minces, et ils les font garnir d'un fer-à-cheval courbé en demi-lune. Ils sont armés d'une hache d'armes, et ont au côté un sabre et un coutelas. Quand ils sont à cheval, ils portent un petit manteau ordinairement couvert et doublé de fourrure. Les gens riches emploient des martres, et les autres peaux de tigres et de léopards. Il y en a qui ont cinquante habillemens, aussi riches qu'ils peuvent être, et qui se transmettent des pères aux enfans. Sans notre goût pour les habillemens courts, nous ne pourrions nous empêcher d'avouer que ceux des Polonais sont pittoresques et majestueux.

L'habillement des femmes approche beaucoup de celui des hommes ; c'est une simple

polonaise, ou longue robe bordée de fourrure. Quelques personnes du bon ton, des deux sexes, suivent les modes françaises et anglaises. Quand aux paysans, ils se couvrent l'hiver avec une peau de mouton dont la laine est en dedans, et l'été ils portent une étoffe épaisse et grossière; mais ils n'ont point de linge. Pour bottes, ils ont des écorces d'arbres entortillées autour de leurs jambes, et le bout le plus épais leur sert à garantir la semelle de leurs pieds. Les femmes veillent soigneusement sur leurs filles : et dans la Samogitie, par exemple, elles leur font porter des clochettes devant et derrière, afin qu'elles sachent où elles sont, et à quoi elles sont occupées.

Dans la Pologne, le nombre des protestans, luthériens et calvinistes est fort considérable; on les désigne, en y comprenant ceux qui suivent les rits de l'église grecque, sous la dénomination générale de dissidens. Mais la noblesse de Pologne, et la masse de la nation, tiennent fortement à la religion catholique-romaine. Il y a deux archevêchés en Pologne, Gnesne et Lemberg. L'archevêque de Gnesne, qui est primat, et qui, durant les interrègnes, est prince-régent du royaume, est toujours cardinal.

Les autres évêques, notamment celui de Cracovie, jouissent de grands privilèges et immunités.

La langue du pays est un dialecte de la langue esclavonne ; elle est dure et sans harmonie, parce que les consonnes y sont tellement multipliées, qu'il y a des mots qui n'ont pas de voyelles. Les Lithuaniens et les Livoniens ont un langage rempli de mots latins corrompus. On parle allemand et russe dans les provinces qui avoisinent ces pays.

Quoique Copernic, ce célèbre restaurateur de la véritable astronomie, quoique Vorstius et quelques autres savans soient nés en Pologne, encore est-il vrai de dire qu'il s'en faut de beaucoup que ce pays soit favorable au développement des connaissances. Dans quelques provinces, le bas peuple parle latin, mais un latin corrompu. Le mépris que la noblesse, qui n'estime que la grandeur de la naissance, a toujours manifesté pour les beaux-arts ; la servitude dans laquelle sont plongées les dernières classes du peuple, et la superstition qui est répandue parmi tous les rangs, ont retardé d'une manière surprenante les progrès des belles-lettres dans le royaume. Les univer-

sités de Pologne sont celles de Cracovie, de Wilna et de Posna.

Parlons maintenant du gouvernement que la Pologne avait avant son démembrement, arrivé en 1795. Le roi était chef de la république; il était élu par la noblesse et le clergé dans les plaines de Varsovie. Les électeurs étaient à cheval, et, s'il y avait une minorité réfractaire, la majorité n'avait sur elle d'autre moyen de persuasion, que le droit de la tailler en pièces. Si la minorité était en force, il s'en suivait une guerre civile. Immédiatement après son élection, le roi signait les *pacta conventa* du royaume. Cet acte portait que la couronne continuerait d'être élective, et que le successeur du roi serait nommé pendant sa vie; que les diètes seraient convoquées tous les deux ans; que tout noble ou gentilhomme du royaume pourrait voter dans la diète pour l'élection; et qu'en cas que le roi portât atteinte aux lois et aux prérogatives de la nation, ses sujets seraient déliés de leur serment d'allégeance. Au fait, le roi n'était que le président du sénat, qui, ordinairement, était composé du primat, de l'archevêque de Lemberg, de quinze évêques, et de cent trente laïcs;

savoir, les grands officiers de l'Etat, les Palatins et les castellans. Les Palatins étaient les gouverneurs des provinces, et avaient ces emplois pour la vie. En tems de paix, la charge de castellan était purement nominale; mais lorsqu'on requérait le service militaire ou féodal, les castellans étaient les lieutenans des Palatins, et ils commandaient les troupes de leurs cantons respectifs.

On distinguait en Pologne, les diètes ordinaires et les diètes extraordinaires. Les premières s'assemblaient une fois tous les deux ou trois ans. Le roi convoquait les autres dans les circonstances critiques, et elles ne duraient pas plus de quinze jours. Une seule voix en opposition à la volonté générale rendait toutes les délibérations sans effet. Avant l'asssemblée d'une diète générale, ordinaire ou extraordinaire, qui ne pouvait être prolongée au-delà de six semaines, il se tenait de petites diètes, ou diètes provinciales, dans différens cantons. Le roi, avec l'agrément du conseil permanent, leur donnait communication des principaux articles, qui devaient être mis en délibération dans la diète générale. La petite noblesse de chaque palatinat avait droit de

siéger dans la diète provinciale, et de choisir des nonces ou députés, pour porter son avis à la grande diète. Celle-ci était composée du roi, des sénateurs et des députés des provinces et des villes, savoir: 178 pour la Pologne et la Lithuanie, et 70 pour la Prusse. Elle se tenait deux fois de suite à Varsovie et une fois à Grodno, pour la commodité des Lithuaniens. Le roi nommait autrefois les grands officiers de l'Etat; il nommait aussi aux autres emplois; mais depuis la nouvelle constitution, l'élection des sénateurs, des évêques, des palatins, des castellans et des ministres, appertenait au conseil permanent; il nommait au scrutin trois candidats, et le roi choisissait parmi eux. La même chose avait lieu pour les commissaires des guerres et de la trésorerie, etc. En cas d'absence ou de la mort du roi, l'archevêque de Gnesne en remplissait les fonctions, en sa qualité de vice-roi; et, si ce siège était vacant, c'était l'évêque de Ploczko, qui remplissait les fonctions de la royauté. Les dix grands officiers d'état, qui étaient sénateurs, étaient les deux grands maréchaux, celui de la Pologne et de la Lithuanie, les deux chanceliers, les deux vices chanceliers, les deux trésoriers et deux sous-maréchaux.

Le roi de Pologne, quoique borné à l'exercice politique de son rang, avait des revenus suffisans pour tenir sa maison dans une grande splendeur, d'autant mieux qu'il ne payait ni les troupes ni les officiers de l'Etat, ni même ses gardes-du-corps. Il était alloué au roi actuel un million et demi de florins. Tous les revenus publics provenaient des terres de la couronne et des mines de sel, qui se trouvaient dans le palatinat de Cracovie. Le produit qu'on retirait de ces mines, montait à près de 2,400,000 francs.

L'orgueil naturel des Nobles Polonais est tel qu'ils font toujours la guerre à cheval. On prétend que la Pologne peut lever aisément 100,000 hommes de cavalerie, et la Lithuanie 70,000; mais il faut savoir que les domestiques sont compris dans ce nombre. Quant à l'infanterie, ils la tirent de l'Allemagne; mais ils la renvoient dès que la guerre est terminée, parce qu'ils ne peuvent l'entretenir qu'en levant des impositions extraordinaires, que les grands ne se soucient pas de payer. Les Hussards Polonais sont le corps de cavalerie le plus beau et le plus brillant de l'Europe. Après eux, viennent les Pandours. Ces deux corps ont pour arme défensive une cotte d'armes et

un casque de fer. Le reste de la cavalerie est armé de mousquets et de sabres pesans. Malgré cela, ce corps n'est que d'un faible secours en campagne. Les hommes, il est vrai, sont braves, et leurs chevaux excellens; mais on ne peut les façonner à la discipline militaire, et lorsqu'on les employait, ils opprimaient la cour, malgré toute l'autorité des officiers et du roi lui-même.

Les hommes, convaincus de crimes atroces, tels que les meurtriers, étaient décapités ou pendus : les autres criminels étaient punis par le fouet ou l'emprisonnement, ou bien étaient condamnés aux travaux les plus pénibles. On n'infligeait jamais de peines corporelles aux nobles : ils ne pouvaient être condamnés qu'à l'emprisonnement ou à la mort.

Les monnaies usitées dans la Pologne, sont :

Le Frédéric d'or = 5 rixdalers, valant .	21 f.	00 c.
Le ducat = 8 florins	11	20
La rixdale = 90 gros	4	20
Le florin = 30 gros.	1	40
L'ort = 18 gros.	0	84
Le tinse = 3 coustics	0	70
La coustic = 5 gros	0	23
Le gros = 3 shelons	0	4
Le shelon	0	1

L'ordre de l'Aigle blanc fut institué par Ladislas V, en 1325, et rétabli par Auguste I, en 1705. Le dernier roi a établi l'ordre de Saint-Stanislas, immédiatement après son avènement à la couronne, en 1765. Le signe de cet ordre était une croix d'or, émaillée en rouge, au milieu de laquelle était une médaille renfermant l'image de Saint-Stanislas, émaillée en couleur naturelle. On le portait suspendu à un ruban rouge, bordé de blanc.

LES ESCLAVONS.

L'Esclavonie, qui appartient à la maison d'Autriche, est bornée au nord par la Drave; à l'est, par le Danube; au sud, par la Saxe; à l'ouest, par la Stirie, en Autriche. La Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie et toutes les provinces que possède l'Autriche dans cette partie de l'Europe, furent le dernier refuge de la liberté contre les armes des Romains, qui, insensiblement repoussèrent, jusque dans ces contrées, le reste des nations qu'ils avaient soumises; c'est pourquoi l'on y trouve un

si grand nombre de peuples divers, et distingués entr'eux par des noms, un langage et des mœurs différens, défendu naturellement par l'épaisseur des bois, la rapidité des rivières, etc.; le pays où ils se retiraient favorisa leur résistance. En dépit des Turcs, de l'Autriche, de la Hongrie et de la Pologne, leurs descendans ont conservé le même esprit d'indépendance; et, sans s'inquiéter aucunement des arrangemens que forment entr'eux les divers souverains de l'Europe, ils vivent tranquilles sous le gouvernement qui leur laisse le plus de liberté. Leur attachement pour la maison d'Autriche, qui, jusqu'aux deux dernières guerres, avait méconnu leur courage et leur utilité, prouve qu'ils savent être généreux autant que braves; car il est bien notoire qu'on leur doit le maintien de la pragmatique sanction, et la conservation de la couronne impériale dans cette famille. Les Esclavons exercèrent si longtems les armes romaines, qu'il paraîtrait que le mot esclave tire son origine du nom de ces peuples, à cause du grand nombre d'entr'eux qu'on amenait pour les réduire en servitude; ce qui durait encore au tems de Charlemagne. Les Esclavons, peut-être

en raison de leur ignorance, sont très-zélés pour la religion-catholique romaine. Cependant la religion grecque et le judaïsme sont tolérés parmi eux.

L'Esclavonie fut réunie à la Hongrie, en 1746, et les Etats de cette province envoient des députés à la diète de Hongrie.

LES HONGROIS.

La Hongrie est bornée au nord par la Pologne, à l'est par la Transylvanie et la Valaquie; au sud par l'Esclavonie, et à l'ouest par l'Autriche. On divise ordinairement le royaume de Hongrie en haute et basse Hongrie.

Les Hongrois ont des mœurs qui les distinguent des autres peuples. Ils se vantent de descendre de ces héros, qui formèrent le boulevard de la chrétienté contre les infidèles. Ils sont bien faits de leur personne. Leurs bonnets fourrés, leurs vêtemens justes à leur corps, et retenus par une ceinture, leurs manteaux qui se rattachent sous le bras, de manière que la main droite soit toujours en

liberté, leur donnent un air noble et militaire. Leurs armes sont, outre les armes à feu, le coutelas et une sorte de hache d'armes; les femmes y sont, dit-on, plus belles qu'en Autriche; leurs vêtemens noirs, à manches étroites, et leurs corsets fermés par devant, avec de petits boutons d'or, de perles ou de diamans, sont bien connus des Anglais et des Français. Les hommes et les femmes ont coutume de porter des fourrures et même des vêtemens faits de peau de mouton. Les porcs, dont la chair forme une grande partie de la nourriture animale des paysans, et leur volaille, habitent pêle-mêle avec leurs maîtres. La goutte et la fièvre, provenant de l'insalubrité du climat, sont les maladies les plus communes en Hongrie. Les naturels du pays sont en général indolens, et laissent le commerce et le travail des manufactures aux Grecs et aux étrangers établis dans leur pays, que son humidité rend très-commode pour les voyages, soit par terre soit par eau. Tous leurs amusemens ont pour objet d'exercer leur valeur et leurs forces. C'est, en général, un peuple brave et magnanime; leurs ancêtres, jusqu'au commencent de ce siècle, étaient si jaloux de leur liberté, que souvent, plutôt que de se laisser tyranniser par

la maison d'Autriche, ils se mirent sous la protection de l'empire ottoman. Mais on se rappellera toujours, à leur honneur, la fidélité qu'ils ont montrée envers l'impératrice-reine, malgré les injures qu'ils avaient reçues de sa famille.

La religion catholique-romaine est dominante en Hongrie; mais les habitans, pour la plupart, suivent le rit grec, et ont embrassé le protestantisme. Ils jouissent maintenant de la plus grande liberté de l'exercice de leurs cultes. Les archevêchés sont Presbourg, Gran et Colocza.

Les Hongrois étant mêlés d'Allemands, Esclavons et Valaques, ils ont une grande variété de dialectes dont l'un, dit-on, approche beaucoup de l'Hébreu. Les premières classes et les classes moyennes parlent Allemand, et tous, jusqu'au bas peuple, parlent un latin soit pur, soit corrompu; ainsi cette langue peut toujours être mise au nombre des langues vivantes.

Les universités de Hongrie se tiennent à Firman, Bude, Raab et Cassovie. Diverses sciences et arts y sont enseignés par des professeurs ordinairement tirés de l'ordre des jésuites; en sorte que les luthériens et les calvinistes, qui sont beaucoup plus en Hon-

grie que les catholiques romains, vont aux universités d'Allemagne et des autres pays.

Les Hongrois méprisent le nom de Reine, et ont toujours appellé leur dernière souveraine le Roi Thérese. On retrouve dans la forme de leur gouvernement les restes des nombreuses entraves qu'ils avaient données à l'autorité royale. Ils ont une diète ou parlement, un office de Hongrie, qui ressemble à une chancellerie et réside à Vienne. C'est à Presbourg que siége le conseil du Stathouder, qui se rapproche infiniment du conseil privé de la Grande-Bretagne, mais qui a la jurisdiction municipale: chaque ville royale a son sénat, et les Gepanschefts ont le plus de rapport avec les juge de paix de France et d'Angleterre. Outre cela, ils ont un échiquier, neuf chambres et plusieurs cours inférieures.

L'Empereur peut mettre sur pied, en tout tems, dans l'intérieur du pays, une armée de cinquante mille Hongrois; mais il tire rarement plus de dix mille hommes de la Hongrie. Ce sont ordinairement des chevaux légers, bien connus de notre tems, sous le nom de hussards. Ils n'ont pas, à beaucoup près, les jambes aussi étendues que la cavalerie allemande; ce qui fait qu'un hussard, au mo-

ment où il frappe, se tient de bout sur ses courts étriers. Leur promptitude et leur agilité les ont rendus si utiles à la guerre, que les plus puissans princes de l'Europe ont donné cette dénomination à quelques-unes de leurs troupes. Les fantassins hongrois prennent le nom d'Heyducks, et portent dans leurs bonnets autant de plumes qu'ils prétendent avoir tué d'ennemis. La cavalerie et l'infanterie hongroises forment une excellente milice, très-bonne lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi, de piller un pays ou de le ravager, mais inférieure à des troupes régulières dans une bataille rangée.

Les monnaies de Hongrie étaient autrefois remarquables par la beauté de leurs empreintes et l'on voit encore dans les cabinets des curieux, des collections de ces monnaies représentant la série complette de leurs premiers rois.

LES BOHÊMES.

Le royaume de Bohême, qui appartient à la maison d'Autriche, est borné au nord par la Saxe et le Brandebourg ; à l'est par

la Pologne et la Hongrie; au sud par l'Autriche et Bavière, et à l'ouest par le Palatinat de Bavière. Il est divisé en trois parties, qui sont la Bohême propre, la Silésie et la Moravie. Sa population peut monter à environ 2,100,000 ames.

C'est à tort que l'on appelle Bohémiens les habitans de la Bohême; car si l'une des belles dames qui font le charme des brillantes sociétés de Prague, s'entendait dire: « Voilà une jolie bohémienne », elle prendrait le compliment en très-mauvaise part. Les Bohêmes ne sont pas des Bohémiens: voici l'origine de ces derniers.

Les sanglantes victoires de Sélim contre les Mamelucks, en Egypte, dans le seizième siècle, furent suivies des exécutions les plus barbares. Il fit chercher ses ennemis partout où ils pouvaient se cacher, promettant des récompenses à ceux qui indiqueraient leurs retraites, et menaçant de peines capitales quiconque oserait les recéler. Quand il crut les avoir tous réunis, il se fit dresser un trône superbe hors du Kaire, sur les bords du Nil. On lui amena ces infortunés; il les fit égorger sous ses yeux, et leurs corps furent jetés dans le fleuve. Ils étaient, dit-on, au nombre de trente mille.

Cependant un grand nombre d'anciens habitans, effrayés de ces massacres, se réfugièrent dans un désert, sous les ordres d'un nommé Zinganéus. Insensiblement ils s'enhardirent jusqu'à attaquer non-seulement des villages, mais aussi des villes. Ils pillaient tout ce qu'ils rencontraient. Sélim jugea bientôt qu'il serait extrêmement difficile, peut-être impossible de les réduire; il se détermina donc à leur permettre de quitter leur patrie, permettant de laisser un libre passage à ceux qui voudraient se retirer. La plupart de ces malheureux profitèrent de cette permission, et se dispersèrent en Asie et en Europe, où leur postérité est connue sous le nom de Bohémiens. Ils continuent à être errans, à dire la bonne aventure, à faire certains tours d'adresse que le peuple prend pour de la magie.

Les Bohêmes ressemblent assez aux Allemands quant à la figure, les vêtemens et les mœurs. Il n'est point parmi eux d'état mitoyen; tout noble est souverain, tout vassal esclave. Cependant l'empereur Joseph II a généralement délivré ceux des paysans bohêmes, attachés aux domaines impériaux de l'état de servitude, dans lequel ils avaient été si long-tems et si injustement

retenus. Il est bien à desirer que la noblesse bohémienne suive cet exemple, et cesse enfin d'interdire à ses vassaux l'exercice de leurs droits naturels. Quoique les Bohêmes ne se distinguent maintenant ni dans les arts, ni dans la guerre, ils se sont fait remarquer autrefois, parmi les autres peuples de l'Europe, comme les plus intrépides défenseurs de la liberté civile et religieuse. Témoin l'introduction de la religion réformée dans ce pays, quand elle était à peine connue dans les autres; les glorieuses victoires qu'ils ont remportées sur les troupes autrichiennes, et les généreux efforts, auxquels ils se sont livrés pour conserver leur indépendance. On peut considérer leurs vertus primitives comme une des causes de leur décadence, parce qu'elles ont engagé des maîtres despotiques à employer toutes sortes de moyens pour dompter leur courage. On doit avouer cependant que leurs jalousies particulières, et leurs dissensions intérieures ont puissamment contribué à leur accroissement. Leurs usages et leurs amusemens sont les mêmes que dans toute l'Allemagne.

Quoique le catholicisme soit la religion domininante en Bohême, on trouve parmi les habitans un grand nombre de protes-

tans, à qui l'on permet le libre exercice de leur culte. Quelques Moraviens ont embrassé une sorte de protestantisme, si l'on peut donner ce nom à des dogmes mêlés de visions et absolument inintelligibles. De zélés missionnaires ont propagé cette religion en différentes parties du globe. Depuis un petit nombre d'années, quelques-uns d'entr'eux ont fait des prosélytes dans la Grande-Bretagne. Prague est le seul archevêché de la Bohême.

A proprement parler, le langage des Bohêmes est un dialecte de l'esclavon; mais en général ils parlent l'allemand et le hollandais. La seule université de la Bohême est celle de Prague.

Ce royaume contient des mines fort riches d'argent, de mercure, de cuivre, de fer, de plomb, de soufre et de salpêtre. Les principaux objets, qu'on tire de ses manufactures, consistent en toiles, cuivres, fers et verreries.

La Bohême a conservé les formes, mais les formes seules de son ancienne constitution : l'empereur la gouverne despotiquement. Les états de la Bohême sont composés du clergé, de la grande et petite noblesse et des députés des villes. Leurs derniers

souverains n'ont pas cherché à les provoquer par de mauvais traitemens, parce qu'ils connaissent l'aversion générale de ces peuples pour la maison d'Autriche. Très-souvent on classe ce royaume au nombre des différentes parties de l'Allemagne. Mais cette distribution est fautive, en ce que la Bohême n'est point comprise dans les neuf cercles, ne contribue en rien aux forces ni aux revenus de l'Empire, et n'est soumise à aucune de ses lois; ce qui a donné lieu à cette méprise, c'est que le roi de Bohême est le premier électeur séculier de l'Empire, et que depuis un grand nombre d'années les souverains de cette contrée ont toujours été nommés empereurs.

Les revenus de la Bohême sont ce qu'il plaît au souverain d'exiger des Etats, lorsqu'ils sont assemblés à Prague. Ils peuvent monter à 12 millions de francs par an.

Les monnaies, qui ont cours en Bohême, sont:

Le rixdaler = 30 silvers-gros, valant . .	3 f.	78 c.
Le florin = 20 silvers-gros	2	52
Le silver-gros = 12 deniers.	0	13
Le daler de Silésie = 24 silvers-gros . .	3	03

LES PRUSSIENS.

La Prusse est bornée au nord par une partie de la Samogitie ; au sud, par la Pologne propre et la Moscovie ; à l'est, par une partie de la Lithuanie, et à l'ouest, par la Prusse polonaise et la mer Baltique. Le nom de Prusse vient probablement des Borusses, les anciens habitans du pays. L'air en général est sain, et le sol fertile en bled produit toutes les commodités de la vie.

On ne remarque que très-peu de différence entre les mœurs des habitans de la Prusse, et celles des autres peuples de l'Allemagne. On peut en dire autant de leurs usages et de leurs amusemens.

Le gouvernement de Prusse est très-tolérant sur le point de la religion. Les religions dominantes y sont la luthérienne et la calviniste. Mais on y tolère le catholicisme, l'anabaptisme et presque toutes les sectes. Les campagnes sont remplies d'écoles aussi bien que les villes. On a fondé, en 1544, une université à Konisberg, mais nous ne

savons pas qu'il en soit sorti aucun savant distingué.

Le roi de Prusse s'est efforcé d'étendre le commerce de son royaume; mais la forme despotique de son gouvernement n'est pas favorable au négoce ni aux manufactures. Celles de Prusse, cependant, ne laissent pas d'être assez importantes. On en tire des verreries, des ouvrages en fer, du papier, de la poudre à tirer, du cuivre et du laiton, des draps, des camelots, des toiles, des soieries et d'autres objets. La Prusse exporte différentes sortes de denrées et l'approvisionnement pour les vaisseaux; de l'ambre, de la graine de lin et du chanvre, du gruau d'avoine, du poisson, de l'hydromel, du suif et du caviar. On dit que la Prusse envoie tous les ans, dans l'étranger, cinq cents vaisseaux chargés de ces marchandises, et dont le plus grand nombre part de Konisberg.

Sa majesté prussienne jouit du pouvoir absolu sur toutes les provinces de sa domination, et l'exerce dans sa plus grande étendue. L'administration de ce royaume est soumise à une régence, composée de quatre conseillers d'Etat, savoir : 1°. le grand-maître; 2°. le grand-burgrave; 3°. le grand-

chancelier, et 4°. le grand-maréchal. Il y a quelques autres conseils et trente-sept bailliages. Les Etats sont composés, 1°. des conseillers d'Etat; 2°. des députés de la noblesse, et 3°. de ceux des communes; de plus sa majesté a formé un conseil pour le commerce et la navigation.

Grâces à l'heureuse position de la Prusse, à sa navigation intérieure, à des réglemens de politique habilement conçus, sa majesté prussienne tire un incroyable revenu de ce pays que, il y a cent cinquante ans, l'on pouvait regarder comme le siège de la grossièreté et de la barbarie. On dit que l'ambre seul lui rapporte tous les ans 26,000 dollars. Les autres revenus proviennent de ses domaines, de la douane et des droits de péage, ainsi que des subsides accordés tous les ans par les différentes provinces de son empire. On n'en connaît pas précisément le montant; mais d'après les dépenses énormes qu'à dû occasionner la dernière guerre, il doit être très-considérable.

L'armée prussienne, même en tems de paix, consiste en cent quatre-vingt mille hommes de troupes, des mieux disciplinées qui soient dans le monde entier; et, durant la dernière guerre, elle fut portée à trois cent mille

hommes ; mais cette force militaire, à quelque degré qu'elle élève la puissance et l'importance du roi, est absolument incompatible avec les intérêts du peuple. L'armée est en grande partie composée de régimens provinciaux ; la totalité de l'empire prussien étant divisée en cercles ou cantons, dans lesquels on a levé originairement un ou plusieurs régimens, selon leur étendue et leur population, et dans lesquels on continue à tirer des recrues, chacun de ces régimens prend ses quartiers, en tems de paix, auprès du canton qui lui fournit ses recrues. Quelque soit le nombre de garçons qui naîtrait d'un paysan, tous appartiennent au service militaire, excepté un seul qui demeure pour aider aux travaux de la ferme : les autres portent, dès leur enfance, une marque qui indique qu'ils sont soldats, et obligés d'entrer au service dès qu'ils en seront requis. Mais, pour entretenir une armée considérable, et si peu proportionnée à l'étendue du pays, il a fallu appauvrir tellement la population, et enlever un si grand nombre de bras à l'agriculture, que le feu roi s'est efforcé, à un certain point, d'épargner ses paysans, en recrutant, autant qu'il lui a été possible, dans les autres pays. Ces

recrues étrangères ne s'éloignent jamais des régimens dans lesquels on les a incorporées ; mais les Prussiens ont chaque année quelques mois de congé, pendant lesquels ils retournent dans la maison de leur père ou de leur frère, pour aider aux travaux de la ferme, ou se délasser de leurs fatigues.

Il y a en Prusse quatre ordres de chevalerie. L'ordre de la Concorde, institué par Christian Ernest, margrave de Brandebourg, en l'année 1660. Frédéric III, électeur de Brandebourg, et depuis roi de Prusse, institua, en 1683, l'ordre de la Générosité. Ce même Prince, le jour de son couronnement, qui se fit à Konisberg, en 1700, institua l'ordre de l'Aigle-Noir. L'ordre du Mérite a été institué par l'avant dernier roi, en 1740, pour servir de récompense aux personnes qui ont acquis une réputation, soit à la guerre, soit dans les arts, sans distinction de naissance, de religion ou de pays. Le roi en est le chef, et le nombre de chevaliers est illimité.

Les monnaies, qui ont cours en Prusse, sont :

Le Frédéric d'or = 5 rixdales, valant . .	19 f.	78 c.
Le demi-Frédéric = 2 rixdales ½	9	89
Le ducat = 2 rixdales ¾	11	14

Le rixdale écu = 24 bons gros	3 f.	73 c.
Le demi-rixdale = 12 bons gros. . . .	1	86
Le bon gros = 12 penings	0	16
Le pening	0	01
Le florin de Brandebourg de 1690 . . .	2	83
Le florin idem de 1704.	2	81
La pièce de 12 kreutzers de Brandebourg.	0	45
Celle de 6 kreutzers	0	22

LES ALLEMANDS.

L'EMPIRE d'Allemagne, proprement dit, est borné au nord par la mer d'Allemagne, le Danemarck, la mer Baltique ; à l'est par la Pologne, la Hongrie, en y comprenant la Bohême ; au sud, par le Suisse et les Alpes, qui le séparent de l'Italie ; à l'ouest, par la France et les Pays-Bas, dont elle est séparée par le Rhin, la Moselle et la Meuse. Il est divisé en neuf cercles. Une grande partie de l'Allemagne est dans l'ancienne Gaule, et le mot Allemagne ou Germanie est tout-à-fait moderne. On a donné plusieurs dérivations imaginaires à ce mot ; la plus probable, c'est qu'il est composé de Ger ou Gar, et de Man, qui, dans l'ancien celtique, signifient un homme courageux. Les Germains ou Alle-

mands avaient divers autres noms, tels qu'Allemanni, Tentones; on dit que ce dernier est le plus ancien, et les Allemands appellent eux-mêmes leur pays Teuchland.

Les Allemands sont grands, blancs et bien faits. Les dames ont généralement un beau teint, et plusieurs d'entr'elles, principalement en Saxe, ont les traits et les formes aussi délicats que les beautés les plus séduisantes des autres pays.

Les hommes et les femmes affectent de porter de riches habits, dont la mode est la même que celle d'Angleterre et de France; mais les gens du premier rang aiment beaucoup les galons d'or et d'argent, sur-tout quand ils sont militaires. Les dames, dans les cours principales, ne diffèrent guères en costumes des Françaises et des Anglaises; elles ne mettent cependant pas tant de rouge que les premières. Dans quelques cours, elles paraissent en riches fourrures, et toutes couvertes de diamans, quand elles peuvent s'en procurer. Les bourgeois, dans plusieurs villes d'Allemagne, s'habillent différemment, et même d'une manière extrêmement bizarre, comme on peut le voir dans plusieurs gravures de voyages, mais elles font cependant de grands progrès, et plusieurs d'elles ont

une apparence bien différente de celle qu'elles avaient il y a trente ou quarante ans. Quant aux paysans et ouvriers, ils s'habillent, comme dans les autres parties de l'Europe, selon leur emploi, leur commodité ou leurs circonstances. Les chaufferettes, dont on fait usage en Allemagne, sont les mêmes que celles dont nous avons fait mention chez les nations du nord, et sont quelquefois portatives, de sorte que les dames les portent à l'église. Dans la Westphalie, et dans plusieurs autres parties de l'Allemagne, les habitans couchent entre deux lits de plumes, auxquels on a cousu des draps, et l'habitude rend cette pratique fort agréable. Les plus malheureux d'entre les Allemands, sont les sujets de ces petits princes nécessiteux, qui les sucent pour maintenir leur grandeur; mais en général, le sort des gens du commun est plus heureux que celui de leurs voisins.

Les Allemands sont naturellement francs, honnêtes, hospitaliers, sans art et sans malice. Les gens de condition sont naturellement fiers de leurs titres, de leurs ancêtres et de leur parure. Les Allemands sont généralement réputés pour ne pas avoir assez d'ame, parce que leur personne annonce plus de vigueur et d'activité qu'ils n'en font

ordinairement paraître, même sur le champ de bataille. Cependant, quand ils ont été commandés par d'habiles généraux, et surtout, par des Italiens, tels que Montécuculli et le prince Eugêne, ils ont fait de grandes choses, tant contre les Turcs que contre les Français. Mais les armes impériales n'ont fait qu'une triste figure contre l'une ou l'autre de ces nations, ou contre les Suédois, ou contre les Espagnols, quand elles ont été dirigées par des généraux Allemands. Cela doit peut-être être attribué à l'opiniâtreté arbitraire de la cour de Vienne ; car, dans les deux dernières guerres, les Autrichiens firent des prodiges de valeur, et donnèrent les plus grandes preuves de génie.

L'industrie, l'application et la constance sont les plus grands traits du caractère de la nation allemande, spécialement des artisans. Les ouvrages qu'ils ont produits seraient incroyables, s'ils n'étaient pas sous les yeux, principalement dans l'horlogerie, la bijouterie, l'art de tourner, la sculpture, le dessin, la peinture, et dans certains genres d'architecture. Les Allemands ont été accusés d'intempérance dans le boire et dans le manger, et peut-être avec raison ; ce qui doit être attribué à l'abondance de vins et

de provisions que fournit le pays; mais cette coutume semble se passer. Dans les plus grandes tables, quoique les convives boivent assez librement pendant le dîner, le repas se termine ordinairement par le café, après avoir porté trois ou quatre santés. Il n'y a cependant pas de nation qui fasse plus de fêtes pour les mariages, les funérailles et les naissances.

Les nobles d'Allemagne passent, en général, pour des gens de tant d'honneur, qu'un escroc, dans les autres pays, particulièrement en Angleterre, en se disant Allemand, trouve plus de crédit que les individus d'aucune autre nation. Tous les fils de nobles héritent des titres de leurs pères, ce qui embarrasse les généalogistes de ce pays-là. Les Allemands ne sont pas si complaisans pour leurs femmes, que les habitans de quelques autres pays. Ils ne leur donnent aucune prééminence à table, et ces dernières ne semblent pas beaucoup s'en soucier, n'étant ni ambitieuses ni babillardes, quoiqu'on dise qu'elles aiment un peu trop le jeu. D'après ce que nous venons d'avancer, il sera aisé de conclure que plusieurs nobles Allemands, n'ayant d'autre héritage qu'un grand titre, entrent

volontiers dans les armées de leurs souverains, et dans celles des autres pays. Leur amour des titres est accompagné de plusieurs autres inconvéniens. Les Princes s'imaginent que la culture de leurs terres, quoiqu'elle soit susceptible de tripler leurs revenus, n'est pas digne de leur attention, et que, comme ils sont une espèce d'êtres supérieurs aux ouvriers de tous les genres, ils s'aviliraient en s'occupant de l'amélioration de leur territoire.

Les divertissemens domestiques des Allemands sont les mêmes que ceux des Anglais et des Français : le billard, les cartes, les dés, les armes, la danse et autres. Dans l'été, les personnes du bon ton vont aux eaux, où elles trouvent une nombreuse société. Quant à leurs amusemens de la campagne, outre la chasse du sanglier, qu'ils préfèrent à toutes les autres, ils ont des combats d'ours et de taureau, et autres semblables. Les habitans de Vienne vivent dans un grand luxe ; ils passent une grande partie de leur tems dans les fêtes et dans les orgies. Dans l'hiver, quand les différentes branches du Danube sont gelées, et la terre couverte de neige, les dames s'amusent dans des traîneaux de différentes formes, telles

que de griffons, de tigres, des cygnes, de coquilles, de petoneles, etc. La dame y est assise, en habit de velours, doublé de riches fourrures, et orné de dentelles et de diamans, ayant sur la tête un bonnet de velours : le traîneau est attelé à un cheval, un cerf, ou à un autre animal, qui a des panaches de plumes, des rubans et une multitude de sonnettes. Comme ce divertissement se prend ordinairement la nuit, des domestiques courent à cheval avec des torches, en avant des traîneaux; et un cavalier, debout, sur le derrière du traîneau, guide le cheval.

Le petit pays, nommé Saterland, est limitrophe de l'évêché de Munster et de l'Ost-Frise; il est renfermé entre deux petites rivières, l'Oh et la Marka, et entouré de toutes parts de bruyères et de marécages: il n'a de largeur que deux lieues, et cinq de longueur.

Les habitans, luthériens au commencement du dix-huitième siècle, sont aujourd'hui catholiques. L'hospitalité la plus franche, la plus désintéressée, est une de leurs principales vertus. Ils font un usage immodéré de café, mais ils le prennent très-faible. Du jambon, des viandes fumées, du pain

noir, des pommes-de-terre, plusieurs espèces de chou rouge, du beurre et du fromage, composent leur nourriture ordinaire. Ils supportent courageusement la faim et le froid, mais ils ne peuvent résister à la soif et à la chaleur, et se passent moins aisément d'eau-de-vie et de bierre, que d'alimens solides. Presque tous les hommes mâchent du tabac. Ils comptent par nuits, à l'instar des anciens Germains, dont plusieurs usages se sont maintenus parmi eux. La condition de leurs femmes, généralement belles et vertueuses, diffère peu de l'esclavage. Le labour, les semailles, la moisson, toute l'économie rurale, font partie de leurs travaux. L'habitude, l'exemple de leurs mères, le sentiment de leur dépendance, les tiennent courbées, sans qu'elles en murmurent, sous la tyrannie du sexe le plus fort.

Quelques écrivains soutiennent que le nombre des protestans et catholiques-romains, dans l'Empire, sont à présent à peu près égaux. L'Allemagne, particulièrement la Moravie, le Palatinat, et même la Bohême, sont inondés de toute espèce de sectaires, et il y a un grand nombre de Juifs dans l'Empire. A présent, les formes

du culte et de discipline de l'église sont considérées, par les princes protestans, plutôt sous un point de vue civil, que sous un point de vue religieux. Le clergé protestant est savant et exemplaire, mais le clergé romain y est ignorant et libertin.

La partie teutonique de la langue allemande est originale, et n'a aucun rapport avec la langue celtique : elle est appellée haut-hollandais, et est la mère-langue de toute l'Allemagne ; mais sa dialecte est si variée, que les habitans d'une province entendent à peine ceux d'une autre. Le latin et le français sont les langues les plus utiles en Allemagne, quand on ignore le haut-hollandais. Le français, depuis cette guerre, y est très-répandu par le séjour des troupes françaises dans ce pays.

Aucun pays n'a produit un plus grand nombre d'auteurs que l'Allemagne, et il n'y a nulle part un goût plus grand pour la lecture, sur-tout dans les provinces protestantes. L'impression y est portée à l'excès : tout homme de lettres est, pour ainsi dire, auteur. On y multiplie les livres à l'infini : on en publie tous les ans des milliers, ainsi que des ouvrages de controverse; car personne ne peut être gradué, dans leurs uni-

versités, à moins qu'il n'ait au moins publié un ouvrage de controverse. Il y a en Allemagne trente-six universités, dont dix-sept protestantes, dix-sept catholiques-romaines, et deux mixtes, outre un grand nombre de collèges, de gymnases et d'écoles pour le latin. Il existe aussi plusieurs académies et sociétés, pour l'encouragement de la physique, des belles-lettres, de l'archœologie, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, etc.; telles que l'académie impériale léopoldine, les académies des sciences de Vienne, Berlin, Gottingen, Erfuth, Leipsick, Duisbourg, Giesen et Hambourg. Il y a à Dresde et à Nuremberg des académies de peinture, à Berlin une académie militaire royale, et à Augsbourg l'académie impériale franciscaine des beaux-arts, à laquelle on peut ajouter la société latine de Jena. Entre les bibliothèques publiques les plus célèbres, sont celles de Vienne, Berlin, Halle, Woffenbutel, Hanovre, Gothingen, Weimar et Leipsick.

Plusieurs Allemands se sont distingués dans diverses branches de littérature et de sciences. Ils ont prodigieusement écrit sur le droit romain et sur le droit canon. Stahl, Van-Swieten, Storck, Hoffmann et Haller

ont grandement contribué aux progrès de la médecine; Ravinus et Dilennius à ceux de la botanique; Heister à ceux de l'anatomie et de la chirurgie; et Newman, Zimmerman, Pott et Margraff, à ceux de la chimie. Képler s'est fait beaucoup de réputation dans l'astronomie, et Puffendorf est un des premiers écrivains sur les lois de la nature et des nations, et a aussi du mérite comme historien. Mais vers la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, l'Allemagne, par le moyen de ses théologiens et de ses sectes religieuses, fut tellement occupée de disputes théologiques, que peu de personnes s'appliquèrent à la littérature et à aucune autre branche de sciences. Outre cela, la langue et le style des livres allemands qui, au moment de la réforme, étaient purs et originaux, devinrent ridicules par un mélange continuel de latin et de français; et, quoiqu'ils ne fussent pas entendus par la multitude, ils donnaient un air de supériorité à leurs auteurs, qu'on pouvait regarder comme de l'affectation. Car il y eut une opinion parmi les savans d'Allemagne, et plusieurs en sont encore entichés, que la compilation de gros *in-folio,* entremêlée de nombreuses citations de toutes

sortes d'auteurs et de toutes les langues, était la véritable preuve d'une grande érudition. C'est pourquoi leurs ouvrages devinrent pédans et pesans, et furent négligés par les autres nations.

Ce fut, vers l'an 1730, que la perspective de la littérature d'Allemagne, commença à s'éclaircir. Leibnitz et Wolfe ouvrirent à la philosophie une meilleure carrière que celle que l'on avait jusqu'ici suivie. Gottsched, auteur et professeur à Leipsick, qui a été fort honoré par le roi de Prusse actuel, introduisit un meilleur genre d'écrire, en publiant une grammaire allemande, en instituant une société littéraire pour polir et ramener à sa pureté la langue allemande, et en encourageant l'étude des belles-lettres. Nous pouvons regarder cela comme l'époque où les Allemands commencèrent à écrire élégamment dans leur propre langue, sur des sujets profonds, et à se débarrasser, en quelque sorte, de ces longueurs et de cette pédanterie auxquelles ils avaient été accoutumés.

L'histoire de la poésie allemande se divise en quatre périodes. La première commence au tems des anciens Germains ou Bardes. La seconde, à celui des Minnesingers ou Troubadours qui florissaient au treisième siécle,

sous le règne des empereurs de la maison de Souabe. La troisième, à celui d'Opitz, le restaurateur de la poésie, et qui a introduit le rythme dans la versification, et la quatrième, à celui de Haller. Ce dernier a été un des premiers qui, prenant les Anglais pour modèles, aient traité poétiquement des sujets philosophiques, et se soient proposé d'enfermer un grand sens dans un seul vers. Sa poésie en général est énergique, et pleine de tropes et de figures hardies. Gellert, l'un des plus élégans et des plus estimés des auteurs Allemands a beaucoup contribué à l'amélioration du goût. Sa manière d'écrire est particulièrement propre à toucher le cœur, et à inspirer des sentimens moraux et pieux. Ses fables et ses narrations, écrites en Allemand, ses lettres et ses contes moraux, se lisent en Allemagne avec tant d'avidité, que plusieurs dames le savent presque par cœur. Ses comédies sont aussi très-estimées, quoiqu'elles soient un peu trop sentimentales et plus propres à la lecture qu'au théâtre.

Quant à l'art dramatique, ce n'est pas le côté le plus heureux de la littérature allemande. On voit çà et là quelque génie vraiment original briller sur la scène, quelque pièce comique estimée avec raison : toute-

fois une hirondelle ne fait pas le printems. Lessing a donné plusieurs comédies assez bonnes, d'autres passables, et même des chefs-d'œuvres, Mina de Barnheim et Nathan. Cependant, quoique ses pièces aient le cachet de l'observateur attentif et pénétrant, de l'esprit juste et fin, aucun de ses ouvrages n'a le sceau du génie poétique; toutes ses pièces offrent plus de pensée que de sentiment, plus de brillant que de chaleur, plus d'art que d'intérêt réel, un dialogue qui surprend plus qu'il ne satisfait, plus le don d'imiter le génie ou de le suppléer, que le génie lui-même. Comme tragique, Lassing est un génie autant qu'on peut l'être sans feu : il attire, il attache, il captive, il séduit, il ravit; mais il n'embrâse point, parce qu'il manque de naturel. Gothe, Engel, de Dalberg, auteur d'Adélaïde de Walwais, Schiller, Island, ont changé le caractère du théâtre germanique. Plusieurs des successeurs de Lessing le surpassent à beaucoup d'égards, ont plus de verve, de feu, saisissent mieux que lui le langage de la nature, peignent plus naïvement les mœurs, donnent plus de vérité, plus de vie aux passions; mais la pureté de son style, son excellent dialogue, son esprit

inventif, très-peu de modernes aspirent à les posséder, et moins encore sa profonde connaissance de la scène, sa lumineuse érudition dramatique, ses vues neuves et vastes sur le perfectionnement de l'art, et sa philosophie aimable, douce, modeste, nourrie d'une longue étude de l'homme et du monde.

Le célèbre médecin Haller, Hagedorn, Utz, Croneck, Lessing, Glem, Gerstenberg, Klust, Klopstock (1), Ramler, Zacharie, Wiéland et autres ont excellé dans la poésie lyrique. Schlegel, Croneck, Lessing, Wiéland et Weiss se sont acquis de la réputation par leurs écrits dramatiques. Rabener, par ses satyres, a immortalisé son nom chez les Allemands, quoique quelques-unes de ses pièces soient d'une nature trop locale, et trop particulièrement appliquées aux coutumes, mœurs et caractères allemands, pour être lues avec beaucoup de plaisir par les person-

---

(1) Le premier poète de l'Allemagne, le Milton et le Pindare de son siècle. Son poëme du *Messie* est dans les mains de tout le monde. Klopstock est de tous les classiques allemands le plus difficile à bien traduire dans notre langue. Ses odes, ses tragédies de la Mort d'Adam et de la bataille d'Herman, sont sublimes.

nes des autres nations. Gessner, que ses Idylles et la Mort d'Abel, ont placé au haut du Pinde germanique, est connu sous un rapport favorable.

La prose classique abonde chez eux en beaux modèles; on peut ajouter que leur richesse à cet égard dégénère par fois en superfluité. Une aveugle émulation d'originalité déplacée, et l'accueil fait à tout ce qui est nouveau, les exposent au risque de s'écarter peu-à-peu du goût pur auquel les avaient si heureusement rappellés les premiers écrivains de la quatrième période.

L'Allemagne peut s'énorgueillir de vrais modèles dans le style historique. Hegewisch, Michel-Ignace Schmidt, Gatterer, dans ses dissertations sur la forme de l'histoire et sur les historiens; Meusen et quelques auteurs de grands ouvrages historiques, tels que Toze, Jean-Henri Schlegel, Fasi, Chrétien, Gebbhardi, et particulièrement les commentateurs et continuateurs de Gutherie et de Gray, se sont acquis une juste réputation dans la culture de cette partie.

Dans les ouvrages relatifs à l'antiquité, et les arts connus chez les anciens, les noms de Winckelmann, Klog et Lessing, sont familiers aux personnes versées dans ce

genre de littérature. Dans l'Histoire ecclésiastique, philosophique et littéraire, les noms d'Albertus - Fabricius, Mosheim, Semler et Bruker sont très-connus parmi nous.

C'est une circonstance défavorable à la littérature allemande, que la langue française soit si à la mode dans les cours d'Allemagne, et qu'un si grand nombre de leurs princes lui donnent une préférence si marquée. Frédéric II, roi de Prusse, avait lui-même ordonné que les transactions philosophiques de sa même société royale de Berlin, depuis son institution, fussent publiées en français, et quelques allemands pensent que par-là sa majesté jeta une défaveur peu méritée sur sa langue maternelle.

Quant aux beaux-arts, les Allemands y ont eu assez de part. L'Allemagne a produit de bons peintres, entr'autres Raphaël Mengs (1); des architectes, des sculpteurs

---

(1) Le premier des Peintres modernes pour la correction et la pureté du dessin. Il avait coutume de faire des cartons de la même grandeur que ses figures. Son traité sur l'Art, préférable à celui de Léonard de Vinci, est à-la-fois l'ouvrage d'un philosophe et d'un artiste consommé.

et des graveurs. Ils prétendent même avoir inventé l'art de graver au poinçon et à l'eau-forte, et celui de la demi-teinte. L'art de l'imprimerie, s'il fut d'abord inventé en Hollande, ne tarda pas à faire de grands progrès en Allemagne. Les Allemands passent universellement pour les inventeurs des canons, ainsi que de la poudre à canon en Europe, vers l'an 1320. L'Allemagne a aussi produit d'excellens musiciens, Handel, Bach et Hasse, dont Handel est le plus célèbre, et l'on convient qu'il excella dans la musique, mais qu'il n'avait pas la moindre idée de la musique, ni de l'expression sentimentale.

L'Allemagne a de grands avantages en fait de commerce, à cause de sa situation au centre de l'Europe, et des belles rivières dont elle est entrecoupée. Ses productions naturelles, qui forment des objets de commerce, sont du chanvre, du houblon, du lin, du cumin, du tabac, du safran, de la garance, des truffes, une grande variété d'excellens légumes et racines, et des fruits qui ne le cèdent en rien à ceux de France et d'Italie. L'Allemagne exporte aux autres pays du bled, du tabac, des chevaux, du beurre, du fromage, du miel, du vin, du

fil, des rubans, des étoffes de soie et de coton, des bois travaillés au tour, des métaux, de l'ivoire, des peaux de chèvres, du bois de charpente et de chauffage, des canons et des boulets, des plaques et des poëles de fer, des vases étamés, du cuivre, la plus belle porcelaine du monde, de la fayance, des glaces, du verre, des soies de porcs, de la bierre, du tartre, de l'émail azuré, du bleu de Prusse, de l'encre d'imprimerie et plusieurs autres marchandises. Dans les grandes villes d'Allemagne, il y a de grandes associations pour le commerce.

Presque tous les princes d'Allemagne, et il y en a environ trois cents, gouvernent leurs états d'une manière arbitraire; mais ils ont formé une grande fédération sujette à des lois politiques à la tête de laquelle est l'empereur, dont le pouvoir sur le corps collectif ou la diète, n'est pas directorial, mais purement exécutif; ce qui lui donne néanmoins une vaste influence. Le pouvoir suprême de l'empire d'Allemagne est la diète, qui est composée de l'empereur, ou en son absence, de son commissaire et des trois collèges de l'Empire. Le premier est le collège électoral, le second celui des princes, et le troisième celui des villes impériales.

La dignité de l'empire, quoiqu'élective, a depuis quelques siècles appartenu à la maison d'Autriche, comme la plus puissante des princes d'Allemagne; mais, par l'influence de la France, à la mort de Charles VI, grand-père, du côté maternel, de l'empereur Joseph II, l'électeur de Bavière fut élu à cette dignité, et mourut, comme on le suppose, de douleur, après un règne court et malheureux. Le pouvoir de l'empereur est réglé d'après la capitulation qu'il signe à son élection. Il peut donner des titres et des franchises de villes et de bourgs; mais, comme empereur, il n'a pas le droit de lever des impôts, ni de déclarer la guerre ou de faire la paix sans le consentement de la diète. Quand ce consentement est obtenu, chaque prince est obligé de fournir son contingent d'hommes et d'argent, tel qu'il est évalué dans le rôle des fournitures, quoique, comme électeur ou prince, il soit d'un parti différent de celui de sa diète. C'est-là le cahos de la constitution germanique; car Georges II, roi d'Angleterre, comme électeur d'Hanovre, fut obligé de fournir sa quote-part contre la maison d'Autriche, et contre le roi de Prusse, tandis qu'il combattait pour eux. Les neuf électeurs occupent

occupent chacun un office particulier à la cour impériale, et ont seuls le droit d'élire l'empereur. Pour convoquer la diète, l'empereur est obligé de demander l'avis de ses membres; et, pendant la vacance du trône impérial, les électeurs de Saxe et de Bavière ont la jurisdiction; le premier des cercles septentrionaux, et le second des cercles méridionaux.

Les princes ecclésiastiques sont aussi absolus dans leurs états que les princes séculiers. L'Allemagne contient une foule d'abbés et d'abbesses, dont les jurisdictions sont indépendantes; il y en a dont le pouvoir est très-considérable, et ils sont tous choisis par leurs différens chapitres.

Les villes libres sont aussi des états souverains; celles qui sont impériales, ou qui font partie de la diète, portent l'aigle impériale dans leurs armes; les villes anséatiques ont encore de plus grands privilèges et immunités, mais elles n'ont plus d'existence comme corps politique.

La chambre impériale, et celle de Vienne, plus connue sous le nom de conseil aulique, sont les deux cours suprêmes, pour déterminer les grandes causes de l'Empire, qui s'élèvent entre ses membres respectifs. Le con-

seil impérial est composé de cinquante juges ou assesseurs ; le président et quatre d'entre eux sont nommés par l'empereur; chaque électeur en choisit un, et les autres princes et états choisissent le reste. Cette cour se tient maintenant à Wetzlar ; elle se tenait autrefois à Spire ; on peut lui soumettre des causes par appel. Le conseil aulique n'était originairement qu'une cour des revenus des domaines de la maison d'Autriche. A mesure que le pouvoir de cette maison s'étendit, la jurisdiction du conseil aulique s'accrut, et il empiéta sur les pouvoirs de la chambre impériale, et même sur ceux de la diéte. Il est composé d'un président, d'un vice-chancelier, d'un vice-président, et d'un certain nombre de conseillers auliques, dont six sont protestans, outre d'autres officiers ; mais, dans le fait, l'empereur est absolument maître du conseil. Ces cours prennent, pour régler les anciennes lois de l'Empire, la Bulle d'Or, la Paix de Paslau, et la Loi Civile. Outre ces cours de justice, chacun des neuf cercles a un directeur pour conserver la paix et l'ordre du cercle.

Les princes d'Allemagne ne sont pas en général assez grands, pour avoir besoin de vice-rois, qui oppriment et dépouillent le

peuple à volonté ; et, quand les sujets ont des griefs, ils ne se plaignent pas toujours en-vain ; ils peuvent s'adresser à la diète ou au grand conseil de l'empire, pour les faire redresser. Les sujets des petits princes allemands sont ordinairement les plus malheureux ; car les princes, affectant la grandeur et la magnificence de ceux qui ont plus de moyens qu'eux, dans le nombre et l'apparence de leurs officiers et de leurs domestiques, dans leurs palais, leurs jardins, leurs tableaux, leurs curiosités, leur garde, leur musique, leur table, leur habillement et leurs meubles, sont obligés de soutenir toute cette parade et cette vaine pompe, aux dépens de leurs vassaux et de leurs dépendans. Quant aux bourgeois et paysans d'Allemagne, les premiers, dans plusieurs endroits, jouissent de grands privilèges ; les derniers en ont aussi dans quelques provinces, telles que la Franconie, la Souabe et le Rhin, où ils sont libres, ne rendent que certains services à leurs supérieurs, et payent des impôts ; au lieu que, dans le marquisat de Brandebourg, dans la Poméranie, la Lusace, la Moravie, la Bohême, l'Autriche, etc., ils peuvent, à juste titre, être appellés des esclaves, quoiqu'il y ait différentes nuances. . .

Le seul revenu que l'on puisse véritablement appeler ainsi, est celui de l'empereur, qui, comme tel, a environ 120 à 144,000 fr., provenant de quelques fiefs peu considérables dans la forêt Noire. Les revenus de l'Autriche sont immenses, et estimés à 168 millions francs pour l'Allemagne et l'Italie. On peut faire de grandes choses dans ce pays-là avec une pareille somme.

Pendant les deux dernières guerres, on s'inquiéta fort peu de tenir les forces militaires sur le pied prescrit par la constitution germanique : le chef de la maison d'Autriche en avait la direction. L'électeur de Mayence tient un registre qui, entr'autres choses, contient le nombre d'hommes et la quantité d'argent que les princes et Etats, qui sont membres de l'Empire, doivent avancer, quand l'armée de l'Empire est en campagne. Les contributions en argent sont appellées les mois romains, à cause de la cotisation que l'on fournissait tous les mois aux empereurs, quand ils visitaient Rome. Ces contributions sont néanmoins sujettes à une grande instabilité. Il suffira de dire que, calcul modéré, les premiers séculiers de l'empire peuvent mettre en campagne 379,000 hommes, et les princes ecclésias-

tiques 74,500 ; en tout 453,500. On croit que de ce nombre, l'empereur, comme chef de la maison d'Autriche ; en fournit pour sa part 90,000. D'après ce calcul, il paraît que l'Empereur et l'Empire forment le plus puissant gouvernement de l'Europe ; et, si toutes leurs forces étaient réunies et bien dirigées, l'Allemagne n'aurait rien à craindre de ses voisins. Mais les divers intérêts des différens princes, rendent le pouvoir de l'empereur de très-peu d'importance, sinon relativement à ses propres forces, qui sont, à la vérité, très-formidables. L'armée impériale, en 1775, était estimée 200000 hommes; dans cette guerre, elle a été portée à 300,000.

L'empereur d'Allemagne prétend être successeur des empereurs de Rome, et, à ce titre, il y a long-tems que dans les cérémonies publiques, on lui permet de prendre la préséance sur toutes les puissances de l'Europe. L'Autriche n'est qu'un archiduché, et, comme chef de cette maison, l'archiduc n'a pas droit à l'élection de l'empereur; ce n'est qu'en qualité d'électeur de Bohême, qu'il a voix dans l'élection. Les titres de principautés, de duchés, de baronnies et autres semblables, dont il est revêtu, en qualité d'archiduc, sont innombrables. Les

armes de l'Empire sont un aigle noir à deux têtes, les aîles étendues sur un champ d'or; sur les têtes de l'aigle, est la couronne impériale, et sur l'estomac un écusson en huit quartiers pour la Hongrie, Naples, Jérusalem, l'Arragon, l'Anjou, la Gueldre, le Brabant et le Barrois.

Les empereurs d'Allemagne, ainsi que les rois d'Espagne, donnent l'ordre de la Toison d'or, comme descendant de la maison de Bourgogne. L'impératrice douairière, Eléonore, en 1662 et 1666, institua deux ordres; l'impératrice-reine, celui de Sainte-Thérèse. L'ordre de la Toison d'or fut institué à Bruges, en 1429, par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, le jour de son mariage avec sa troisième femme. Il faut, pour y être admis, faire preuve de noblesse depuis le 12e. siècle. La devise de l'ordre est: *Pretium non vile laborum.*

L'ordre teutonique doit son origine à quelques religieux allemands de Jérusalem qui, pendant les croisades, prirent le titre de chevaliers teutoniques, à Jérusalem. Conrad, duc de Souabe, les invita à se rendre en Prusse, vers l'an 1230; peu après ils s'emparèrent eux-mêmes de la Prusse, et devinrent un des plus puissans ordres de l'Europe.

L'époque de l'institution de l'ordre de l'Aigle rouge est incèrtaine. Le margrave de Bareith en est le souverain. En 1690, Jean Georges*, électeur de Saxe et Frédéric III, électeur de Brandebourg, en terminant leurs querelles, établirent l'ordre de la Sincérité, comme garantie de leur amitié future. Jean Georges, duc de Saxe-Wessinfels, institua l'ordre de la Noble-Passion, en 1704, dont le Duc est souverain. L'ordre de la chasse fut institué en 1702 par le duc de Wirtemberg, et amélioré en 1719. L'archevêque de Saltzbourg institua en 1701, l'ordre de Saint-Rupert, en l'honneur du fondateur et du patron du siége qu'il occupait, et de l'apôtre de son pays. En 1729, Albert, électeur de Bavière, institua l'ordre de Saint-Georges, défenseur de l'immaculée Conception. L'ordre du Lion d'or, fondé par le présent landgrave d'Hesse-Cassel est tout-à-la-fois civil et militaire. Le même landgrave a aussi institué l'ordre militaire du Mérite, dont la devise porte : *Pro virtate et fidelitate.*

Les monnaies les plus en vogue en Allemagne sont les rixdales, les florins, les ducats, les kreutzers et les penings, dont il est difficile de déterminer la valeur, vu que

ces pièces sont différentes entr'elles dans la plupart des Etats de l'Empire.

LES BELGES.

Les Pays-Bas autrichiens, situés au nord et au nord-est de la France, étaient composés d'une partie de ce que les Romains appellaient la Belgique. On les a nommés Autrichiens, parce qu'ils étaient soumis à la maison d'Autriche. Ces diverses provinces, après de longs et inutiles efforts pour conquérir leur liberté, n'ont pu être délivrées du joug autrichien qu'en se réunissant à la France, qui déjà les possédait par droit de conquête. La convention nationale en acceptant leur vœu, celui du pays de Liège, et d'autres cantons voisins, en a formé neuf départemens, qui font aujourd'hui partie intégrante de la France.

Liège est une grande et ancienne ville, située sur la Meuse dans une vallée fort agréable. Bullet dérive son nom du septentrional *Leod*, partage, et *Ic*, rivière, parce que la Meuse se partage en deux branches;

ou de *Lag*, confluent, parce que, vers cette ville, l'Ourthe se jette dans la Meuse.

Les Liégeois ont en général une physionomie distinguée. Leur extérieur est noble, simple et modeste. Ils ont le front un peu étroit; mais leurs joues n'ont point cette proéminence qui attriste deux grands yeux bien fendus. Leur nez est souvent un peu retroussé, leurs lèvres sont épaisses, et leur teint est rarement pur. Ce peuple se rapproche du Français, et diffère essentiellement de l'habitant de Juliers, dont la peau blanche, les blonds cheveux, la figure alongée, et les traits insignifians décèlent une certaine affinité avec les habitans des ci-devant Pays-Bas. Les Liégeois ne peuvent nier leur rapport avec les Français, comme eux ils sont doués d'une gaîté frivole, comme eux, ils sont courageux, et on pourrait ajouter qu'ils ont comme eux cette politesse naturelle qui caractérise la nation française.

Le caractère du Liégeois est un; il aime la vérité, et il est inébranlable lorsqu'il croit suivre ses traces : mais il devient docile, lorsqu'avec douceur on lui montre ses égaremens. Secondé par une imagination vive et forte, le travail le plus obstiné ne le décou-

rage pas. Bon père, bon mari, bon fils, bon soldat, il a reçu tous ces dons de la nature. On trouve le Liégeois dans les armées de toutes les puissances ; mais il sera bientôt déserteur, s'il n'est pas reconnu pour le meilleur soldat de sa compagnie. Sa tête s'exalte aisément pour le bien, quelquefois pour le mal, quelquefois aussi imbécille à l'excès ; il semble qu'il n'y a que la médiocrité qui lui soit refusée.

Les Liégeois parlent une sorte d'idiôme corrompu, mais qui serait cependant reconnu par un savant de Paris pour être immédiatement dérivé du français. Les artisans et les ouvriers se servent d'une espèce de jargon *Welch*, connu sous le nom d'idiôme wallon. Ce patois est entièrement inintelligible. Les mots d'origine française y sont tellement dénaturés par la coupure ou le prolongement des terminaisons, que l'étymologiste le plus exercé a besoin de toute sa sagacité pour deviner leur analogie. Par exemple, ils disent *lei powey*, pour laissez-moi voir ; *serre l'hon*, pour fermez la porte. Le monosyllable *hon*, est le même que l'ancien mot français huis, d'où l'on a tiré le mot huissier, et l'idiotisme *à huis clos*.

On ne retrouve point l'élégance française dans la manière de se vêtir, du moins dans la classe peu aisée du peuple. Les femmes liégeoises portent de courts vêtemens rayés, des corsets, ou une espèce de jaquette avec des manches plissées, sur laquelle elles mettent un manteau de coton qui se termine au bas de la taille. Lorsqu'elles sortent, elles ajoutent un voile d'étoffe de coton à fleurs. Il est à présumer que cette parure a été imaginée pour se garantir du vent du nord, qui souffle presque continuellement.

Louvain est une grande et belle ville, située sur la Dyle. On croit qu'elle a été nommée Louvain, du verbe *loven*, honorer, parce qu'il y avait jadis un temple dédié au dieu Mars.

La physionomie des Louvenais est, en général, noble et distinguée. Les hommes ont les yeux grands, le nez aquilin, la bouche assez fendue, le menton arrondi. On croirait, en les regardant, voir les modèles des plus belles compositions de l'école flamande. La nature a traité moins avantageusement les femmes; elles sont passablement belles.

On remarque à Louvain une grande po-

litesse parmi le peuple. L'idiôme belgique qu'on y parle, approche du hollandais; et les mœurs, l'ameublement, la tenue des maisons, ont une affinité remarquable avec les mœurs et les manières hollandaises. Mais pour tout ce qui concerne la vie domestique et la préparation des alimens, on suit plus volontiers l'usage français; cependant on y boit moins de vin que de bierre. Celle de Louvain s'exporte jusqu'en Hollande : elle a une réputation qu'elle ne mérite pas entièrement. Si néanmoins le débit est la mesure de l'estime qu'on en doit faire, elle est sans doute une des meilleures de l'Europe. On assure qu'il existe dans cette ville plus de quarante brasseries, et que l'exportation annuelle s'élève à cent cinquante mille tonnes. Dans ce nombre, on ne comprend point ce qui est réservé pour la consommation des habitans.

Bruxelles était la plus belle et la plus riche ville des Pays-Bas autrichiens : elle est bâtie près la Senne, partie sur une éminence, partie dans une plaine agréable et fertile en grains et pâturages. Autant qu'il est possible de juger par la multitude qu'on rencontre dans les rues, le peuple de Bruxelles n'est, quant aux formes exté-

rieures, nullement favorisé par la nature. Soit qu'on doive attribuer cet effet à la manière de vivre des habitans, aux influences du sol, à son ancienne constitution; soit enfin à quelques causes inconnues, il est certain que la majeure partie est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la stature moyenne. Plusieurs familles même ont, proportionnément à leur corps, les jambes très-courtes. Les traits du visage ne sont pas précisément laids; mais avec une forme régulière leur physionomie est si grossière, tellement assoupie que, d'après toutes les règles de la science physionomique, les Bruxellois ne doivent point avoir de caractère prononcé, et sont privés de cette énergie attachante, préférable à la beauté même. On ne trouve point chez eux ces belles figures pleines, ces fronts élevés, ces nez aquilins, ces grands yeux pleins de feu, et ces bouches fortement prononcés, que l'on voit dans le Limbourg, et même dans le territoire de Liége jusqu'à Tirlemont.

Tournai, ville de la Flandre autrichienne. L'Escaut la divise en deux parties, qui se joignent par un pont. Les habitans de Tournai sont également vêtus des camelots et des baracans qui s'y fabriquent.

Les femmes ne sortent jamais sans de longues mantes de ces étoffes qui leur descendent jusqu'à la cheville. Or, ces mantes ou capotes, ont un capuchon très-ample dont elles s'enveloppent la tête lorsqu'elles veulent se garantir de la poussière ou de la pluie. Ce vêtement n'a rien de magnifique ; cependant il est moins hideux que les capes noires de Bruxelles, qui donnent à celles qui les portent, l'air de véritables revenans. On se croit transporté sur les rives du Cocyte, lorsque, pour la premiere fois, on voit sur le marché, se mouvoir ces fantômes femelles noirs de la tête aux pieds, uniformément drapés d'étoffes de qualités différentes, usées, rapées ; les unes de laine, ou mi-partie soie ; les autres de Gros-de-Tours. Une si lugubre uniformité ne donne pas une haute idée de l'industrie des habitans. Le peuple parle flamand, et cet idiôme est en usage jusqu'à Dunkerque. Le français qu'on y parle est un misérable patois inintelligible. C'est moins un dialecte provincial que l'idiôme d'un peuple qui, loin d'employer sa langue maternelle, parle avec effort une langue étrangère. Les habitans de ces contrées sont grands et bien proportionnés ; et c'est peut-être delà qu'est venu le dicton

français, *un grand flandrin*, quoique cette expression, emporte l'idée contraire, c'est-à-dire, celle d'un niais ou d'un fainéant.

Avant de finir cet article, nous allons dire un mot, touchant les habitans d'Aix-la-Chapelle, qui sont aujourd'hui Français, depuis la cession de la rive gauche du Rhin, confirmée par le traité de Lunéville, en 1801.

Les Aixois sont bien faits, leurs traits sont prononcés, leur physionomie est remplie d'expression. Les femmes n'ont point les joues hautes comme celles qui sont nées sur les bords supérieurs du Rhin, dans l'intérieur de l'Allemagne.

L'habitude du travail entretient la sobriété parmi les hommes, aussi sont-ils mieux tournés que ceux du haut pays. L'humidité du terrein, exigeant l'emploi absolu de leurs forces pour les travaux de la campagne, peut-être aussi le tempérament original des Bas-Allemands les rend en général flegmatiques, indifférens, opiniâtres, peu sociables. Le bien-être dont ils jouissent, et cette égale répartition des fortunes, fruit de leur indépendance, produit leur froideur pour les étrangers; souvent même ils portent jusqu'à la brusquerie et à l'inhospitalité. L'uniformité des occupations relatives à la culture

des terres, leur constante monotonie, donnent à ces bons agriculteurs une si stupide partialité pour cette fonction d'ailleurs si intéressante et si noble aux yeux de la philosophie, que faute d'avoir pû étendre le cercle de leurs idées, ils sont d'un orgueil et d'une vanité incontestables, sur-tout, lorsque, par une suite d'expériences réitéreés, ils parviennent à trouver quelques moyens d'amélioration pour la culture de leurs champs; ils portent même si loin ce sentiment d'exclusion, qu'il produit pour l'ordinaire, chez eux, un engourdissement absolu de leurs facultés morales, qu'il faut cependant se garder de confondre avec cette paralysie d'ame et d'idées, résultat nécessaire d'une oisiveté corruptrice.

LES HOLLANDAIS.

La Hollande est située entre les 51 et 54 degrés de lâtitude nord et entre les 40 et 4 degrés 40 minutes de longitude, et sa longueur est de 51 lieues sur 50 de largeur. Son territoire est aujourd'hui divisé en huit

départemens, chacun de dix cercles, et ceux-ci de plusieurs communes. Le pays est aussi, pour les élections, divisé en districts, de quarante assemblées primaires. Les anciens habitans s'appellaient Bataves et Frisons. Le nom des Provinces-Unies leur venait de l'union qu'elles firent, en 1579, à Utrecht, pour se défendre mutuellement contre le roi d'Espagne, dont elles avaient secoué le joug. On nommait aussi les Provinces-Unies, république de Hollande. La France, dans le traité de paix et d'alliance, conclu, à La Haye, le 25 floréal an 3, (14 mai 1795) les reconnut sous le nom de république Batave.

Les mœurs, les coutumes et même le caractère des Hollandais semblent être le produit de leur situation et des besoins qui en résultent naturellement. La nécessité de défendre leur pays par des digues, contre les efforts de la mer, exige des travaux presque continuels. Les innombrables canaux, dont il est par-tout entrecoupé, demandait aussi des réparations très-fréquentes; et ce qu'on peut nommer leurs denrées naturelles, leur beurre, leurs fromages, etc. sont le produit d'un travail journalier et constant. Ils tirent laborieusement de la mer leur principale

nourriture, qui consiste en harengs; car l'amour du gain les porte à vendre leurs meilleurs poissons aux Anglais et aux autres nations. L'air et la température de leur climat les rend en général lents et flegmatiques; ils sont toutefois sujets à des accès de colère, particuliérement lorsqu'ils ont fait excès de liqueurs fortes. On pourrait même dire que leurs vertus sont l'effet de leur indifférence pour tout ce qui ne concerne pas directement leur intérêt personnel; car, en toute autre occasion, ils sont généralement doux et paisibles; et c'est au même principe qu'on doit attribuer leur attachement pour la constitution et l'indépendance de leur pays; car ils n'ont entrepris de changer leur gouvernement que dans des circonstances où ils se voyaient à la veille de leur ruine.

Les bons Bataves manquent assez généralement de cette légère et ondulante flamme qui étincèle dans les yeux des habitans de Paris et de Rome. On ne remarque dans leurs traits ni cette mobilité aimable, ni ces nuances subtiles qui, des paupières, glissent vers les tempes, circulent autour du front, animent le regard et produisent ces éclairs subits, qu'on nomme esprit et saillies,

tandis qu'au même instant une froide et éteignante réserve s'établit sur les lèvres, et décèle au premier coup-d'œil que l'ame est muette, ou que le cœur est de glace. Ici le génie populaire est brut, lourd, et n'a qu'une face, cependant il n'est pas sans originalité, sans énergie.

Le courage des Hollandais s'ànime et devient capable des plus grands efforts, dès que leurs intérêts courent des risques ; ils l'ont prouvé dans leurs guerres maritimes contre l'Angleterre et la France. Leurs paysans ont l'esprit lourd et la conception lente ; mais ils sont dociles quand on les traite avec douceur. Leurs marins ont une sorte de franchise brusque, mais sans bienveillance, sans esprit public, ni la plus faible apparence d'affection l'un pour l'autre. Leurs artisans ont en général la réputation de traiter honnêtement et d'être très-économes de leur parole. L'habitude de fumer du tabac est commune aux deux sexes de tout âge ; la passion de gagner de l'argent les rend insociables. Dans l'ivresse, la dernière classe se livre à tous les excès de la brutalité. On a vu aussi les Hollandais exercer loin de leur pays des cruautés effrayantes, lesquelles pouvaient servir leur avarice, et

qu'ils espéraient n'être pas découvertes. Mais, dans leur pays, ils sont en général paisibles et bienfaisans. Les meurtres et les violences y sont très-rares. Quant au reproche d'ivrognerie habituelle, qu'on fait aux deux sexes, elle est en grande partie l'effet du climat. En général, les desirs et les passions ont ici moins de violence que chez les autres nations, en exceptant toutefois l'avarice. Les Hollandais n'ont pas assez de vivacité dans l'esprit pour se livrer à la joie, ni même aux plaisanteries de la gaîté, et ils sont trop froids pour connaître la passion de l'amour, qui ne consiste parmi eux que dans une sorte d'affection mécanique, fondée sur l'intérêt, la convenance et l'habitude.

Les assemblées hollandaises, qu'on nomme contre-visites, se pratiquent parmi les gens de la haute-classe et sont uniquement destinées à des passe-tems agréables. Mais il y a des formalités à observer. Deux des plus grandes chambres de la maison sont destinées à recevoir l'assemblée. C'est tant mieux si elles se communiquent, sinon l'on se passe de cet avantage. On établit des tables de jeu aux quatre coins de chaque chambre ; l'espace du centre reste vuide. La place

d'honneur est invariablement à la droite du trumeau. On place de chaque côté du trumeau un rang de chaises, dont chacune a sa chaufferette. Si c'est en hiver, il faut que chaque chaufferette soit garnie de tourbe enflammée, ou plutôt de cendres brûlantes. En été, on n'y met pas de feu, mais la chaufferette est un meuble nécessaire dans les assemblées, parce que les femmes sont tellement accoutumées à ces abominables petits marche-pieds qu'elles ne sauraient pas s'en passer. Auprès des chaises destinées aux hommes, on arrange des crachoirs qui sont des boîtes de son; et, comme si ces boîtes ne suffisaient pas, on dispose une douzaine de petits pots à cracher qui ornent les coins des tables de jeu; on y place aussi quelques ardoises et quelques crayons. On met en parade toute la vaisselle de la maison dans un immense buffet; et l'on prépare au moins une centaine de pipes, enveloppées de devises pleines de goût, et accompagnées de quelques livres de tabac, et des fouloirs nécessaires pour le service de la pipe. Quand tous les siéges sont garnis on demande la collation.

D'abord on vous présente du thé à trois reprises différentes, ensuite on arrange les parties, on remet du feu dans les chaufferettes,

on allume les pipes, et les crachoirs commencent à travailler. Une fois les parties commencées, il faut faire son compte de rester enchâssé dans sa place pendant cinq heures entières. De quart-d'heure en quart-d'heure, on vous passe des rafaîchissemens, qui sont alternativement du café, du vin, des liqueurs et de l'orgeat, et toute la compagnie continue à manger et boire avec un appétit soutenu; et les maisons où l'on a offert la plus grande variété de friandises, sont celles qui sont mentionnées avec plus d'honneur dans les annales de la contre-visitation. On prend congé avec les mêmes cérémonies qu'on a observées pour recevoir.

Les fumeurs ont leur salon à part, mais ils y laissent un tel parfum, qu'à moins d'avoir un nez natif de Hollande, il faut faire quarantaine avant de l'habiter.

Il est rare qu'une contre-visite comprenne le souper; mais, lorsqu'on donne à souper, en Hollande, on y comprend le thé, les parties, et l'immense *et cœtera* du café, qui revient environ huit fois, avec gâteaux, vins, gelées, et tout le reste. Et, en supposant que la collation ait commencé à cinq heures et demie, et qu'on serve le souper à dix heures et demie, tout cet intervalle

de tems passé à manger et à boire, n'empêche point que le souper ne se dévore avec la moëlle et les os, comme dit le roi Richard; car, quoique, dans leurs ménages, les Hollandais mangent peu de viande, ils se dédommagent amplement, lorsqu'ils mangent chez les autres.

Dans la plupart des maisons, on ne se met point à table avant trois heures, et chez les riches particuliers, avant quatre. La classe des artisans fait, comme par-tout ailleurs, exception à la règle commune, parce qu'en général cette classe d'hommes est plus attachée aux usages anciens, et que les intervalles de leurs repas doivent être calculés d'après le besoin de réparer leurs forces. Les tables sont peu somptueuses, mais il y règne une grande propreté. De tous les vins étrangers, celui qu'on préfère est le vin de Bordeaux rouge, dont on use même avec une grande sobriété. On ne le sert que long-tems après le repas, et lorsqu'on a fumé plusieurs pipes.

Pour tout ce qui concerne la conduite des affaires pécuniaires, les Hollandais sont incontestablement plus habiles que tous les autres peuples de l'univers; car, ils ne le sont pas moins à conserver leurs richesses,

qu'à les acquérir ; et cette dernière science, plus rare, n'est pas la moins nécessaire. Leur maxime générale est de ne jamais dépenser la totalité de son revenu, si mince qu'il puisse être. S'il arrivait à un Hollandais de n'avoir rien économisé dans le cours d'une année, il la regarderait comme perdue ; et cette conduite, si elle était connue, lui ferait, dans l'esprit de ses compatriotes, le même tort que, chez d'autres nations, les prodigalités poussées jusqu'à l'extravagance, pourraient produire. Mais cette extrême frugalité est aujourd'hui beaucoup moins générale parmi les Hollandais. Le luxe s'y est introduit comme dans les autres pays de l'Europe ; les femmes de la classe riche ont pris le goût du jeu, et quelques-unes d'entr'elles décèlent des dispositions à la galanterie, dont on n'aurait pas pu précédemment citer ici un exemple. La Hollande est de tous les pays celui dont les habitans sont en plus grand nombre, et sinon riches, au moins dans une honnête aisance, et où l'on voit plus rarement arriver des faillites ou banqueroutes. Il en résulte que, malgré l'énorme fardeau de leurs taxes et de leurs impositions, ils prospèrent et s'enrichissent.

Les modes françaises exercent en Hollande, comme dans toute l'Europe, un empire illimité. Ce sont elles qui disposent, sans appel, de la nature des étoffes, et de la forme des habillemens. Les familles du second ordre affichent cependant moins de luxe, et affectent plus de modestie. La mode des schals y est devenue presque générale : il n'y a que les femmes et les filles de simples artisans qui se dispensent d'en porter, et qui tiennent encore à leur maussade costume. Or, ce costume consiste en un simple corset d'étoffe blanche, dont la taille courte et serrée marque non celle des hollandaises, mais leur contour. Le nombre et l'agénument de leurs jupes, donnent à ce vêtement une amplitude monstrueuse ; de sorte que la partie inférieure du corps, depuis la hanche jusqu'à la cheville, ressemble à une tonne. Leur coëffure consiste en une espèce de bonnet empesé ; les femmes de la campagne les surmontent d'un chapeau de paille, qui, à Rotterdam, n'est point bordé par derrière, tandis qu'à La Haye il est de forme ronde, et à larges bords.

Le costume des hommes est encore moins recherché, et annonce, en général, une grande simplicité. Le peuple paraît

préférer la couleur brune à toute les autres. Les gens de mer sont vêtus de drap de cette couleur, ou de marron foncé. Les grosses perruques sont encore de mode dans la classe des artisans et des marchands détaillans; souvent on voit un vénérable bourgeois, vêtu d'une simple veste à manches, marcher gravement dans les rues avec un chapeau pointu à trois cornes, solidement enfoncé sur une perruque ronde et volumineuse.

Le ton sérieux et instructif des conversations annonce que la bonne compagnie, en Hollande, n'est point ce qu'on décore ailleurs de ce nom, mais un cercle choisi d'hommes qui joignent à une politesse exquise les trésors d'une érudition recherchée; on peut ajouter qu'à certains égards même les Hollandais l'emportent peut-être sur les Français et les Anglais, parce qu'ils sont également exempts de cette légèreté et de ce scintillement d'idées qui caractérise les premiers, ainsi que de cette arrogante taciturnité qui donne souvent aux autres un caractère si dramatique, mais en même tems si bizarre et si peu aimable. Les idées les plus transcendantes, sûr-tout en matière politique, et en général toutes les sciences qui exigent une grande sagacité d'esprit,

sont ici en circulation. Il est certain qu'à La Haye, et dans toute la Hollande, l'histoire naturelle et les sciences exactes sont mieux cultivées que dans le reste de l'Europe.

C'est par cet esprit de régularité systématique, et leur persévérance infatigable, que les Hollandais ont réussi à débarrasser leur pays des déluges d'eau qui en couvrirent durant tant de siècles, une grande partie; à contenir les rivières et les mers qui les environnent, par des digues d'une force et d'une épaisseur presqu'incroyable, et à s'en former des remparts qui ne leur laissent point d'inquiétude sur le danger d'une invasion. Ils ont couvert leurs frontières et leurs villes d'une infinité d'écluses, au moyen desquelles quelques heures suffisent pour inonder toute la surface du pays, et le rendre inaccessible. La persévérance et la frugalité, considérées comme les traits dominans de leur caractère, ont produit les miracles qu'on leur a vu faire. Ils ont réussi, quoiqu'étant, dans la situation la plus déplorable, non-seulement à secouer le joug de l'Espagne, mais à lui porter les coups les plus sensibles; ils s'emparèrent de ses galions, et formèrent à ses dépens des éta-

blissemens dans l'Afrique et dans les Indes occidentales. Mais la frugalité n'étant plus parmi eux une vertu si générale, leurs riches marchands et artisans commencent à singer le luxe des Anglais et des Français dans leurs vêtemens et leur manière de vivre. Leurs nobles et leurs magistrats, retirés du commerce, portent tout aussi loin que ceux des autres nations le faste de leurs tables, maisons, meubles et équipages. C'est en Hollande qu'on trouve les hommes les plus adroits à patiner sur la glace. Les deux sexes pratiquent cet exercice avec infiniment de graces et une vivacité presqu'incroyable.

Les gens riches, et ceux qui veulent se distinguer, ne vont qu'au théâtre français, ou à la comédie allemande. Le spectacle hollandais est réservé pour le peuple. Une aversion si impatriotique est la cause que les pièces et les acteurs ne sont véritablement dignes que d'un peuple lourd. Or, on ne peut justifier un tel vandalisme, qu'en établissant la question de savoir, lequel serait le moins dangereux ou d'influencer la moralité de la multitude, en lui offrant des images plus astétiques, ou de lui laisser toute la rudesse d'un caractère fortement pro-

noncé? Des organes aussi informes exigent nécessairement des percussions proportionnées à leur masse et à leur épaisseur. Certes, il ne suffit pas d'être doué d'une forte constitution pour soutenir les hurlemens, les mugissemens des acteurs.

La langue hollandaise renferme, il est vrai, une telle multiplicité d'assonances, que souvent on serait tenté de justifier en partie cette déclamation vicieuse. L'amoncèlement toujours redoublé des voyelles et des diphthongues *a, aa, ae, ai, o, au, oo, ou, ow,* etc., est si monotone et si lourd, qu'il faut nécessairement employer des modulations très-rithmiques pour dissimuler à l'oreille ces répétitions fastidieuses des mêmes sons et des mêmes syllabes. L'effet que ces déclamations outrées produisent sur les organes accoutumés à l'harmonie des langues du midi de l'Europe, est semblable à celui d'une contre-basse discordante, lorsqu'elle vibre sous un archet vigoureux.

Les gestes sont en rapport exact avec cette prononciation forcenée; et les comédiens bataves, à l'exemple de ceux du Kamschatka, qui avouent ingénieusement que les ours ont été leurs maîtres de danse, devraient convenir que ce sont des moulins

à vent qui leur ont appris à gesticuler; car toute leur pantomime consiste à élever des bras en l'air, tandis que leurs mains flottent avec un tremblement convulsif, et que leurs doigts forment une ligne diagonale en avant du corps. Une des attitudes favorites de ces Roscius modernes, donnerait lieu de croire qu'ils sont subitement atteints d'une violente colique. Tout-à-coup on les voit se courber, se tordre, se roidir, tandis que leurs bras pendans forment deux lignes parallèles avec leurs cuisses. S'ils ont quelques affections tendres à exprimer, alors ils se ruent avec impétuosité sur le premier individu qu'ils rencontrent, et s'ils ont quelque grace à obtenir, ils se roulent dans la poussière, embrassent, non les genoux, mais les mollets ou la cheville du patient, qu'ils implorent, et frappent la terre de leur front.

Durant toute la pièce, les acteurs et le parterre ont, selon la coutume du pays, leur chapeau constamment cloué sur leur tête. Mais toutes ces sottises, les cris, les *bravos* aussi bruyans que réitérés des spectateurs, choquent encore moins les étrangers que la mauvaise disposition des places et des siéges. Ce défaut d'ordre occasionne

ici diverses scènes qui, ailleurs, seraient regardées comme des indécences; car les femmes de Hollande n'ont aucun droit ni même aucune prétention à la complaisance, ni aux égards qu'on doit généralement à leur sexe.

Le beau monde se rassemble au théâtre Français. Ce spectacle est entretenu aux frais des plus riches maisons, et personne ne peut y être admis sans un billet des souscripteurs. La société qui s'y réunit, et celle qu'on trouve au théâtre hollandais, forment la nuance la plus tranchante. Les hommes sont proprement vêtus; plusieurs même le sont avec élégance : aucun ne se permet de rester le chapeau sur la tête.

Quand on approche d'Harlem, on est étonné d'apercevoir dans le lointain une vaste enceinte remplie de fleurs; là, des tulipes de diverses espèces sont rangées en longues plates-bandes, les unes couleur de feu, jaune, citron, ou d'un blanc de neige; plusieurs d'un rouge carmin, et des milliers d'autres de différentes nuances. La jacinthe plaît davantage aux yeux par l'élégance, la forme de son calice, et par la variété des couleurs. Personne n'ignore le prix excessif que les amateurs attachaient

autrefois à ces belles productions de la nature (1). Maintenant cette manie qu'on a tant reproché aux Hollandais, diminue sensiblement. Des goûts si simples ne peuvent exister dans le siècle où nous sommes. Ils ne sont plus ces jours prospères, où l'homme innocent proxenète, épiait l'instant de l'organisme végétal, et croisait savamment les races, en dirigeant par son art le pollen des anthères dans la corolle des fleurons femelles.

La religion la plus répandue est le calvi-

---

(1) Certains carreaux de tulipes ont été prisés, dans le commencement du dix-huitième siècle, jusqu'à quinze ou vingt mille francs. On lit dans un auteur connu, qu'un particulier hollandais donna à défaut d'argent, pour une seule tulipe surnommée le VICE-ROI, deux lasts de froment (36 setiers), quatre lasts de riz, quatre bœufs gras, douze brebis grasses, huit cochons engraissés, deux muids de vin, quatre tonneaux de beurre, mille livres de fromage, un lit, des habits, et une grande tasse d'argent; le tout estimé 2500 florins de Hollande. Un autre particulier avait offert, mais en vain, pour la même tulipe, douze arpens de très-bonne terre.

Les tulipes les plus estimées sont celles qu'on appelle paltodi, morillon, agathe, et surtout les marquetrines. Ces dernières sont d'un bleu céleste.

nisme. Les presbytériens sont admis dans leurs armées; mais ils ne pouvaient point, avant la révolution, occuper une place ou exercer un emploi dépendant du gouvernement; mais à présent ils sont admis comme d'autres aux charges publiques. Toutes les religions et sectes sont tolérées. L'Etat, comme en France, n'en reconnaît aucune; elles jouissent de la liberté de se rassembler pour célébrer leur culte. Les juifs et les catholiques-romains y sont en grand nombre. Ce pays offre un exemple frappant des avantages de la tolérance religieuse. Chaque individu ayant la liberté de prier ou d'honorer Dieu à sa manière, les hommes, dont les opinions sont à cet égard les plus opposées, vivent ensemble paisiblement. Personne ne peut se plaindre d'être persécuté par rapport à ses principes religieux, ni espérer, en propageant sa religion, de former un parti, et de renverser le gouvernement; au moyen de quoi les hommes vivent ensemble comme les citoyens de l'univers. Les différences d'opinions ne détruisent ni l'amitié, ni l'estime; ils sont unis par les liens de l'humanité et de la paix, et peuvent également, sous la protection de l'Etat, cultiver tous les arts,

exercer une industrie, ou se livrer à l'étude et à l'examen des théories spéculatives.

La langue naturelle des Hollandais est un dialecte corrompu de la langue allemande; mais tous ceux qui ont reçu un peu d'éducation, parlent l'anglais et le français, qui y est très-répandu depuis le séjour des troupes françaises dans le pays.

La littérature languit en Hollande : on s'y occupe plus de commerce que de sciences. La théologie joue encore le rôle principal dans les universités : cependant plusieurs institutions utiles se sont formées depuis plusieurs années; telle est la société de *Felix meritis*, fondée en 1777 à Amsterdam, et qui devient chaque jour plus utile; telles sont encore deux écoles, l'*Atheneum* illustre, et l'Institut de navigation.

Erasme et Grotius, tous deux nés dans ce pays, acquirent autant de célébrité dans la littérature moderne, que Boherhaave, leur compatriote, dans la partie de la médecine. Harlem dispute aux Allemands l'invention de la presse. Les magistrats conservent deux exemplaires d'un livre intitulé : *Speculum salvationis*, qui fut imprimé par Coster, en 1450, et c'est aux presses d'Amsterdam, Rotterdam, Utrecht, Leyde, etc. que nous

sommes redevables des plus élégantes éditions des auteurs classiques. Les Hollandais ont excellé dans la controverse théologique, qui, avant l'établissement de la tolérance, eu tant d'influence dans l'Etat, que le gouvernement fut sur le point d'être renversé par les violentes querelles concernant l'arménianisme, le libre arbitre, la prédestination, etc. Indépendamment de Boherhaave, ils produisirent encore des écrivains très-savans dans toutes les branches de la médecine. A la tête de leurs nombreux commentateurs des auteurs classiques, on peut placer Grovius et Burman. Ils ont en latin une profusion de poëmes et d'épigrammes. On a vu plus récemment parmi eux un Van-Haaren, qui n'est pas dépourvu de talens poétiques; il publia, en 1747, plusieurs poëmes en faveur de la liberté, qu'on admire principalement, parce que l'auteur était un Hollandais. Dans les autres branches de la littérature, leurs compositions sont triviales, et relatives, pour la plupart, à l'emploi que l'auteur exerçait dans l'Université, l'Église ou l'État.

Le théâtre hollandais doit sa naissance à des sociétés qu'on appelle, dans le pays, Reden Rychters Kameran, c'est-à-dire,

compagnies de rhétoriciens et de poètes, lesquelles ressemblaient assez aux académies de l'Italie. Les membres de ces sociétés étaient les beaux-esprits du lieu, et composaient des petites pièces pour divertir. La pièce la plus célèbre du théâtre hollandais, un peu réformé, c'est *le Miroir de l'Amour*, par Colin Van-Risselle au seizième siècle. Le théâtre hollandais, comme les autres théâtres, dans les tems d'ignorance, était alors plein de merveilleux et d'absurdités; mais il reçut un brillant éclat sous Juste Vondel, que lesHollandais regardent comme leur Shakespear. Ce grand homme était sans étude et tenait une boutique de bas. Son Palamède qu'il fit pour justifier allégoriquement le pensionnaire Barneveldt, pensa lui coûter la vie; il en fut quitte pour une amende expiatoire. On représente tous les ans à Amsterdam sa tragédie de Gisbrecht Van-Amstel, le héros fondateur de cette belle ville. Ce poète mourut en 1679. On lui a élevé un monument à Amsterdam. Il est simple, comme le fut le Corneille hollandais; il est décoré, pour toute épitaphe de ce seul mot : *Vondel.*

La Hollande a produit dans la peinture d'excellens artistes. L'école dite hollandaise

est à-peu-près la même que la flamande. Une grande intelligence du clair-obscur, une union savante de couleurs bien assorties, un pinceau moëlleux, un travail achevé et fini sans sécheresse, mais une imitation trop fidelle de la nature, rendue telle qu'elle est, et non comme elle pouvait être, voilà ce qui caractérise les artistes en grand nombre de ces deux nations, qui reconnaissent pour chefs Rubens et Van-Dick, exempts des défauts qu'on reproche à leurs compatriotes, et dont les tableaux vont de pair avec ceux des plus habiles maîtres de l'univers.

Il y a cinq universités, placées à Leyde, Utrecht, Groningue, Harderwick et Francker. La plus célèbre est celle de Leyde, fondée en 1475. Sa bibliothèque contient, indépendamment d'une nombreuse collection de livres imprimés, deux mille manuscrits orientaux, parmi lesquels il y en a beaucoup d'écrits en Arabe. On y voit une sphère très-volumineuse, conforme au système de Copernic. On y adapte une horloge qui la fait mouvoir. Il y a aussi dans cette ville un jardin des plantes, et une salle d'anatomie.

On se sert ordinairement en Hollande

de bateaux couverts, qu'on nomme treckscints, pour aller d'une ville à l'autre. Ils sont tirés par des chevaux, qui vont uniformément au petit trot, de façon que les voyageurs arrivent toujours à l'heure précise au lieu de leur destination. Cette manière de voyager peut paraître ennuyeuse aux étrangers; mais elle est infiniment commode pour les habitans, et très-économique. Les nombreux canaux facilitent non-seulement la circulation d'un très-grand commerce dans tout l'intérieur du pays; mais comme ils communiquent avec le Rhin et d'autres grandes rivières, les habitans conduisent à peu de frais les productions de tout l'univers dans une partie de l'Allemagne et dans toute la Belgique. Les treckscints sont divisés en deux parties, et forment deux différentes salles qu'on nomme le Roof et le Ruim; la première pour les gens aisés, et l'autre pour le peuple qui peut y fumer, boire, manger et converser avec des individus de toutes les nations.

Les mariniers hollandais sont infiniment plus honnêtes que ceux d'aucun autre pays, et cela sans affectation, sans prétention. Ils saluent les passans avec cordialité et

franchise, ôtent leur chapeau au moindre d'entr'eux, répondent avec complaisance et honnêteté aux questions qu'on leur fait; en un mot, ils annoncent dans toutes leurs actions, leur habillement même, cet esprit de rectitude naturel aux nations opulentes. La politique est l'unique sujet de leur entretien, leur seule lecture est la gazette; leur passe-tems la pipe, et leurs rafraîchissemens un verre d'eau-de-vie. On peut se fier aveuglément à leur probité. Tous veillent avec scrupule à ce qu'on n'oublie aucun des objets appartenans aux passagers.

La description du commerce des Hollandais comprendrait celui de presque toute l'Europe. Il n'existe peut-être pas une seule manufacture qui n'ait pas été établie chez eux. Cette grande activité d'industrie est facilitée par leur étonnante population, par le bas prix de la main-d'œuvre, et plus encore par la commodité de la navigation intérieure, au moyen de leurs canaux. Les Provinces-Unies sont le grand entrepôt de toute l'Europe, et on y achète quelquefois des objets à un prix plus bas que dans les pays d'où les Hollandais les tirent. Depuis plus d'un siècle, leur compagnie fait exclusivement le commerce des épices de l'Inde,

et cette compagnie fut riche et puissante jusqu'à l'époque de leur dernière guerre avec les Anglais. Batavia, leur principale ville dans l'Inde, est, dit-on, fort supérieure à toutes les villes de l'Asie par son commerce, son faste et son opulence. Sans parler ici des pêcheurs des harengs et des baleines dont les Hollandais ont dépouillé les propriétaires naturels, ils ont perfectionné chez eux plusieurs branches de commerce, comme leurs poteries, leurs pipes à fumer, leurs fayances, leurs sels raffinés, les moulins à huile, les manufactures d'empois, leurs chanvres, leurs superbes papiers, leurs toiles fines et damassées pour la table; les moulins pour scier le bois de bâtisse ou de construction, leurs sucres raffinés, leurs immenses manufactures de laines, cotons et soieries; leurs blanchisseries pour les cires, leurs tanneries, etc. A ces avantages, il faut ajouter la grande circulation d'espèces, facilitée par leurs banques et particulièrement par celle d'Amsterdam, leur commerce des grandes Indes, et enfin leur industrie et leur frugalité.

La principale compagnie est celle des grandes Indes, formée en 1602, qui rapporta, dans les premiers tems, des sommes

immenses. Celle des Indes orientales fut formée en 1621. On prétend que les richesses de la banque d'Amsterdam sont inépuisables; quoiqu'il en soit, elle est parfaitement administrée : on assure qu'elle contient le plus riche trésor réel ou imaginaire dont on ait connaissance dans ce monde. On évalue les monnaies, lingots et bijoux mis en gage dans cette banque, à 36, et d'autres à trente millions sterlings. Ces immenses richesses étaient déposées dans les caveaux de la maison des Etats.

La conquête de la Hollande par les Français, en 1794, a changé le gouvernement qui, d'aristocratique qu'il était, est devenu démocratique comme la France. Les Hollandais furent long-tems à mûrir leur constitution, qui est à peu près semblable à celle de France, et qui fut définitivement adoptée en germinal an 6 (1798).

Depuis la révolution de l'an 3 de la république française, le 19 janvier 1795, le peuple batave a été successivement régi par,

1o. Des représentans provinciaux, provisoires, unis dans les Etats-généraux;

2o. L'assemblée nationale qui s'ouvrit à La Haye le premier mars 1796;

3°. L'assemblée nationale, ouverte le premier septembre 1797, mais qui, par la révolution du 22 janvier 1798, se transforma en assemblée constituante, et déclara les Pays-Bas pour république une et indivisible ;

4°. Le corps législatif qui s'ouvrit, selon l'acte, le 31 juillet 1798, de l'an 4 de la république batave.

Ainsi le corps législatif est composé de quatre-vingt-quatorze membres, dont trente composent la seconde chambre du corps représentatif ou le corps des anciens, et les soixante-quatre composent la première.

Quant à l'administration de la justice, chaque département a un tribunal, auquel on peut appeler des cours subalternes, excepté en matière criminelle. On y rend, dit-on, la justice avec beaucoup d'impartialité.

Le gouvernement proportionne les taxes aux moyens ou avantages des provinces ou des cités. Ces taxes consistent dans un impôt qui comprend presque tous les objets ; une imposition sur la terre, une capitation et un fouage, ou impôt sur chaque feu. Le revenu public monte annuellement à 60 millions, argent de France.

Les forces de terre étaient autrefois très-considérables, mais aujourd'hui fort diminuées; la France entretient chez elles, en tems de guerre, par le traité de paix de 1794, 25,000 hommes à la solde de la république batave. Les forces maritimes furent long-tems très-nombreuses; elle équipa, en plusieurs occasions, des flottes formidables; mais sa marine est depuis quelque tems très-négligée. L'avant-dernière guerre contre les Anglais la força de l'augmenter, et elle a, à cet égard, de grandes ressources. Sa marine consistait, il y a quelques années, dans un vaisseau de 76 canons, trois de 70, quatre de 68, cinq de 60, huit de 56, quatre de 50, cinq de 44, neuf de 40, et dix de 35, indépendamment des navires d'une force inférieure; mais elle a beaucoup de vaisseaux en construction. Sa marine a essuyé plusieurs échecs depuis quelques années. L'amiral Lucas livra aux Anglais toute sa flotte, près du cap de Bonne-Espérance, en 1795, sans tirer un coup de canon, et l'amiral de Winter, dans le terrible combat du Texel, qu'il livra aux Anglais, en 1797, et où il se battit vaillamment, perdit beaucoup de vaisseaux.

La monnaie courante de Hollande est :

La tonne d'or = 100,000 florins . .	208,750 f.	00 c.
Le ducat d'or de 5 florins ¼ courant. . .	11	03
Le ruyder de 14 florins.	29	70
La livre de gros = 20 sous de gros . . .	12	55
La rixdale = 50 sous communs.	5	23
Le daler = 5 sous de gros.	3	11
L'escalin = 6 stuyvers.	0	65
Le stuyver = 2 deniers de gros . . .	0	11
Le denier de gros = 8 penings	0	05
Le florin courant = 20 sous	2	09

LES ANGLAIS.

L'ANGLETERRE est bornée au nord par l'Ecosse ; à l'est, par la mer d'Allemagne ; à l'ouest, par le canal de Saint Georges, et au sud par la Manche, qui la sépare de la France, et dont l'étendue est de cinq mille huit cents lieues carrées. Les anticaires sont divisés d'opinion sur l'étymologie du mot Angleterre. Quelques-uns le dérivent d'un mot celtique, qui signifie pays-plat. Mais nous préférons l'étymologie commune, qui le dérive d'*Anglen*, province maintenant

soumise à la domination danoise, d'où venaient, en grande partie, les aventuriers saxons, qui descendirent en Angleterre. Au tems des Romains, l'île entière fut connue sous le nom de *Britannia.* Le mot *brit,* suivant Cambden, signifie peint ou tacheté, les anciens naturels étant renommés par l'usage de se peindre le corps. Cette étymologie est rejettée par d'autres anticaires. La partie occidentale de l'Angleterre, qui est presque entièrement séparée du reste par les rivières de Savern et Dee, est appellée Galles, ou la terre des étrangers, parce qu'elle fut peuplée par les Belges que les Romains avaient forcés à l'émigration, et qui étaient étrangers aux naturels. L'Angleterre est divisée en cinquante-deux comtés, qui envoyent tous des députés au parlément.

Les Anglais ont communément la taille bien prise, les traits réguliers, et souvent beaux, et un teint qui annonce la fraîcheur et la santé. On peut présumer cependant que le grand nombre d'étrangers, qui se sont mêlés parmi eux, a altéré le physique qu'avaient leurs ancêtres, il y a 150 ans, par des teintes et des formes différentes. La taille, les traits et le teint des femmes ont fait dire que l'Angleterre était le pays natal

de la beauté. Mais ce qui ajoute encore plus de prix à ces graces extérieures, le partage des femmes anglaises, c'est la sagesse de leur conduite, leur propreté élégante, leur tendre affection pour leurs maris, et une fidélité religieuse dans l'accomplissement de tous les devoirs domestiques.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui sacrifie le plus à la propreté. Leurs nerfs sont si délicats, que l'imagination agit fortement, et quelquefois mortellement sur les personnes des deux sexes. Avant que l'inoculation eût lieu, il eût été impoli de laisser échapper en compagnie le nom de petite vérole. Cet excès de sensibilité a été considéré comme une des sources de ces singularités qui caractérisent la nation anglaise. Tantôt elle grossit les plus légères apparences et leur donne de la réalité, tantôt son esprit inquiet va au-devant des périls les plus éloignés et les rapproche; mais lorsque le danger est réel et prochain, aucun peuple ne l'affronte avec plus de résolution et de constance d'ame. Les Anglais aiment les clubs et les réunions de table; et, quand ils savent y rester dans les bornes de la tempérance et de la modération, c'est pour eux le spécifique le plus efficace contre les maladies morales, si

particulières aux Anglais, que les étrangers les ont crues endémiques.

Les filles publiques, département très-intéressant pour la police de toutes les grandes villes, paraissent inquiéter fort peu celle de Londres. Cependant, elles y sont en plus grand nombre qu'à Paris, plus libres et plus effrontées qu'à Rome même. A la chûte du jour, elles garnissent tous les trottoirs de toutes les grandes rues, par troupe de cinq ou six, la plupart fort honnêtement mises. Les boutiques où l'on vend la bierre, leur servent de refuge et d'atelier. Ces boutiques ont communément un arrière-cabinet ou boudoir, consacré à cet usage. Plusieurs troupes attaquent en plein jour les passans, et sur-tout les étrangers. Ce métier est si peu clandestin, que l'on débite publiquement la liste de celles qui le font avec quelque sorte de distinction. Cette liste, très-nombreuse, indique leur demeure, et offre les détails les plus précis sur leur figure, sur leur taille et sur les divers talens qui les distinguent.

Les nobles et les gens riches cherchent le bonheur plutôt que l'éclat. Ils étudient et entendent, mieux qu'aucun peuple du monde, les aises de la vie dans leurs maisons, jardins, équipages et terres, et n'é-

pargnent aucune dépense pour se les procurer. On a observé cependant que ce tour d'esprit les rendait moins communicatifs qu'ils ne devaient l'être ; mais d'un autre côté, le peu de liaisons qu'ils forment sont sincères, cordiales, indissolubles. Pareilles habitudes se retrouvent dans les rangs inférieurs, et se remarquent souvent parmi les négocians. Ce goût d'économie et d'aisance peut s'appeler la passion dominante du peuple anglais, et c'est le but de tous leurs incroyables travaux et fatigues. Un marchand économe, avec un train de commerce assez actif, est, en général, quand il parvient à l'âge de cinquante ans, en état de se retirer des affaires, c'est-à-dire, d'acheter une terre et de placer son argent dans les fonds. Il choisit alors pour sa résidence une maison commode et bien bâtie, à la campagne, souvent dans le comté dont il est natif, et a la prétention d'être traité en homme comme il faut; mais il a toujours le bon sens de conformer sa manière de vivre à sa fortune.

La sensibilité des Anglais se remarque dans les souscriptions considérables des deux sexes pour les charités publiques. Les pauvres et les malheureux sont secourus en Angleterre

avec une libéralité qui devient quelquefois nuisible à l'industrie, parce qu'elle ôte à la dernière classe du peuple les motifs ordinaires qui portent au travail, c'est-à-dire, la nécessité de se ménager, ainsi qu'à leurs familles, quelques ressources pour l'âge des infirmités. Les mêmes personnes qui contribuent à ces souscriptions, sont taxées, conformément à leur fortune, pour les pauvres de leur paroisse, qui ont un titre légal à la subsistance, et cette taxe, dit-on, s'élève à plus de 72 millions de francs. En dépit de ces généreuses profusions qui, dans tout autre pays, devraient bannir la pauvreté, les rues de Londres et les chemins d'Angleterre sont assiégés de mendians qui bravent les peines sévères portées par les lois. Cette misère provient en partie de la manière de vivre du petit peuple, qui dédaigne une nourriture, laquelle, dans d'autres pays, serait regardée comme un objet de luxe.

La voix de l'infortune, réelle ou prétendue, méritée ou accidentelle, trouve l'oreille des Anglais sensible, et leur générosité contribue au rétablissement du malheureux, quelquefois même en le plaçant dans une situation plus avantageuse qu'auparavant.

13

Les dernières classes sont susceptibles de ces actions généreuses ; mais elles y mettent souvent une ostentation qui en diminue le prix. Une vérité, trop malheureusement prouvée, c'est que, chez les Anglais de tous les rangs, la richesse l'emporte, en général, sur toutes les considérations, et paraît suppléer, en public et en particulier, au défaut de toutes les vertus. Cette erreur funeste a sa source dans les habitudes commerciales de la majeure partie de la nation, dont le grand objet est le gain, et dans le principe démocratique de la constitution, qui fait de la possession d'une propriété un titre pour la législature, et pour toute espèce de magistrature, gouvernement, honneurs et distinctions.

La conversation des Anglais est fort inégale ; tantôt elle est délicate, vive et animée du bon esprit, tantôt solide, ingénieuse, toute en raisonnement, quelquefois froide, flegmatique, presque dédaigneuse, et tout cela dans la même personne. Leurs repas de clubs sont très-bruyans ; les applaudissemens sont pour les coups de langue les plus piquans, et pour celui qui crie le plus haut ; c'est ce qui arrive dans les compagnies nombreuses ; mais dans les parties mieux

choisies et plus circonscrites, on jouit autant qu'ailleurs de tous les plaisirs d'une conversation raisonnable et de la bonne société.

Les dîneurs anglais s'asseoient froidement près d'une table, croisent les bras et s'ennuient jusqu'au moment où l'on sert le dîner; alors ils courent comme des grues vers la salle à manger. Là, ils s'asseoient lourdement, et quand ils ont soif, ils demandent à boire comme dans une auberge : après le repas, on commence à proposer les santés respectives. Sitôt que les dames sont parties, on voit arriver les pots-de-chambre. Un domestique place des jattes de verre remplies d'eau sur la table, et les convives se lavent la bouche et les mains en présence de toute la compagnie : on continue d'être assis et de boire jusqu'à ce que le thé et le café soient préparés dans la chambre voisine. Les Anglais ne font en général usage de serviettes; mais ils se servent de magnifiques nappes qui traînent presqu'à terre, et qui sont d'une blancheur éblouissante. Ils en changent régulièrement à chaque repas.

Dans les auberges, l'attention se partage également envers tout le monde, et un voyageur d'une condition médiocre est servi

de la même manière que le premier lord de la Grande-Bretagne. Les domestiques accourent au-devant de la voiture, dès qu'ils aperçoivent des voyageurs; l'hôte lui-même vient pour leur offrir ses services; les garçons et les servantes n'épargnent ni peines ni soins pour bien préparer les lits; au moment du départ, l'hôte, l'hôtesse et tous les domestiques vous accompagnent civilement jusqu'à votre voiture. Dans les hôtelleries, chacun a son emploi déterminé: un garçon se présente pour déchausser et décrotter les souliers ou les bottes, et pour offrir des pantoufles; nul autre que lui n'est chargé de cet emploi. Arrive-t-on à cheval, le *horseler* ou *ostler* s'en empare, le met à l'écurie et le panse. A-t-on envie de faire une promenade, on trouve, dans l'hôtellerie même, plusieurs belles voitures et des chevaux d'une tournure assez agréable pour qu'un gentilhomme allemand n'ait pas honte de s'en servir. Les tables et les chaises sont par-tout de bois d'acajou, et ces dernières sont garnies de coussins de crin noir; les tapis, qui sont de la belle manufacture de Wiltshire ou de celles d'Ecosse, restent en place tout l'hiver; les escaliers sont également couverts d'un tapis. Les divers

ustensiles de table se trouvent par-tout en abondance. Certes, on peut nommer hospitalier un pays où les hommes se donnent tant de peines pour que d'autres puissent y trouver toutes les commodités à la vie, et pour consoler les voyageurs qui souvent ont quitté tout ce qui leur était cher, en leur faisant oublier, par de bons traitemens, et les fatigues et les ennuis d'une longue route.

Disons un mot du langage des sociétés. Celui des livres modernes est parsemé de traits infiniment plus brillans. Dans l'usage ordinaire, on se sert d'un grand nombre de mots nouveaux; on attribue en partie ces innovations aux fréquens voyages des Anglais dans les deux Indes. Le peuple, en général, paraît plus poli qu'autrefois, plus tolérant envers les étrangers. Il ne manifeste plus cette répugnance brutale qu'il montra jadis pour les habits, les mœurs et la langue des autres nations; ce perfectionnement est le résultat de son goût passionné pour la lecture des gazettes, et une preuve non équivoque de la douceur naturelle au peuple anglais, toujours gouverné, en dernière analyse, par la saine raison, dont la lumière n'est jamais obscurcie que momentanément par ses préjugés et ses passions.

Le courage est une qualité qui semble naturelle aux Anglais. Les petits garçons, avant de pouvoir parler, savent se mettre en garde comme pour boxer, genre d'adresse particulière à la nation anglaise, et qui est secondée par une vigueur de bras bien rare chez les autres peuples. Les soldats savent essuyer le feu de l'ennemi, sans rendre le leur; mais l'effet n'en est ensuite que plus terrible, et sur mer ils n'ont point de rivaux. Moins inventeurs qu'habiles à perfectionner les inventions des autres, ils excellent dans les arts mécaniques et effacent toutes les nations. L'application profonde qu'un Anglais donne à son étude favorite absorbe toutes ses autres idées, et cause ces absences d'esprit dont les exemples sont si nombreux.

Les usages et les mœurs des Anglais ont, depuis le commencement de ce siècle, subi une presque entière altération. L'ancienne hospitalité ne se retrouve plus que dans le fond de quelque campagne, ou seulement à l'époque des élections. Une grande partie des plaisirs favoris de la nation est tombée en désuétude. Ceux à la mode, sont les opéra, les spectacles, les redoutes et quelquefois les mascarades à Londres même et

aux environs. Les concerts, les parties de cartes ou de danse sont communes à tout le royaume. L'Anglais porte jusqu'à la manie le goût de la chasse au cerf et au renard, et les courses de chevaux. Il est singulièrement froid dans la perte ou dans le gain; mais la première est suivie du suicide. Il se tuera plutôt que de requérir la vengeance des lois contre l'escroc qu'il sait l'avoir dupé. Après la course des chevaux et la chasse, le combat des coqs est, à la honte de la nation, le spectacle favori de tous les rangs. A chacun de ces combats, l'arêne est environnée d'une multitude de spectateurs, qui repaissent leurs yeux de l'agonie et de la mort de ce généreux oiseau, et chaque spectateur est intéressé dans les paris, souvent pour de fortes sommes. Un amusement non moins cruel, est celui qui est appelé bull-basting. Il consiste à attacher un taureau à un poteau, et à le faire harceler et déchirer par des chiens, jusqu'à ce que l'animal, épuisé de fatigues et par la perte de son sang, succombe. Il appartient au propriétaire du chien qui l'a attaqué le dernier, et l'a fait succomber. Le mail, cet exercice athlétique, est encore en vigueur dans les parties méridio-

nales et occidentales, et quelquefois il est joué par les personnes du premier rang. Il y a beaucoup d'autres passe-tems, dont quelques-uns très-violens, tels sont le bâton, la lutte, la boule, les quilles, le palet, les barres, sans oublier la chasse aux canards, la course à pied, la course d'ânes, la danse, les marionnettes, l'usage de planter le mai, et, par-dessus tout, la sonnerie des cloches, espèce de musique que les Anglais se vantent d'avoir réduite en art. Les autres passe-tems, comme dans d'autres pays, tels que la paume, le siam, le billard, les cartes, la nage, la pêche, la chasse au gibier et autres semblables, sont familiers aux Anglais. Leurs amusemens d'une grande utilité leur sont particuliers, ceux de mener une barque à la rame ou à la voile. Les Anglais aiment passionnément à patiner, quoiqu'ils n'y soient pas très-adroits; mais ils s'y aventurent souvent au risque de la vie.

Avant le règne de Georges III, les deux sexes suivaient les modes françaises, mais l'habit des officiers tenait un peu des modes allemandes, pour faire leur cour au feu roi; maintenant les Anglais donnent des lois aux Français même, au moins par l'élégance, la propreté et la richesse de l'habil-

lement. Dans les grandes cérémonies, les gens de qualité ou d'une grande fortune, portent des habits d'or et d'argent, les plus riches brocards, les satins, les soies, les velours les plus beaux, soit unis, soit à fleurs, et sa cour s'est honorée en n'adoptant que les produits des manufactures nationales, et rejetant tous ceux des fabriques étrangères. Ces riches étoffes ont été, dit-on, portées à un aussi haut degré de perfection en Angleterre, qu'en France ou ailleurs. La quantité de pierreries, qui paraît dans les cérémonies publiques, est incroyable, sur-tout depuis les immenses acquisitions dans les Indes orientales. Dans les occasions ordinaires, les personnes de distinction se mettent comme d'honnêtes citoyens, c'est-à-dire, simplement et proprement, mais toujours avec le plus beau drap et le linge le plus fin. L'habit complet du clergé consiste en robe, soutane, écharpe et chapeau de castor, le tout en noir; le déshabillé est un froc de drap gris foncé, et du linge tout uni. Les médecins, que leur bizarre accoutrement, jadis composé de larges perruques à nœuds et d'une épée, rendait ridicules, commencent à s'habiller comme le reste des citoyens, et sur-tout des gens d'affaires.

On ne porte plus, comme sous le dernier règne, une épée qui embarrassait tout le monde, et qui était le plus inutile de tous les ornemens : les vestes sont moins longues. On ne se sert plus que de chapeaux ronds ; il n'y a plus guères que ceux des officiers et des soldats de marine, qui soient à trois cornes.

Le costume des enfans est le même que par le passé. Leurs cheveux coupés en rond et rabattus sur le front, sera la mode constante d'un pays où on aura assez de raison pour sentir l'absurdité d'une coëffure en miniature. Les enfans, jusqu'à l'âge de quatre ans, ne portent jamais de bas, quoique le climat semble prescrire un usage qui les expose à des transitions subites d'un état de chaleur à celui du froid. L'expérience nous apprend que le corps humain est capable de soutenir à la fois ces deux extrêmes ; cependant le passage de la chaleur du sang à la température de l'air atmosphérique, sur-tout en hiver, est tel, qu'on serait peu surpris si les physiologistes futurs trouvaient un jour que ce froid subit auquel on expose la tendre organisation d'un enfant, est la source de la goutte qui est si fréquente en Angleterre. Mais les mé-

decins l'ont décidé ainsi, et dans nul pays du monde on n'a poussé plus loin la passion pour les systêmes et la savante ergoterie académique.

Les chapeaux des femmes sont d'une ampleur si démesurée, qu'il est impossible d'y trouver de la grace, ni de supposer qu'elle ajoute à celle dont la nature les a pourvues. Cette coëffure est commune aux dames du plus haut rang, ainsi qu'aux servantes, avec cette différence que celles-ci la portent continuellement, au lieu que chez les premières, elle annonce un simple négligé. Les femmes de toutes les conditions portent aussi de hauts chapeaux de feutre, de diverses couleurs, blancs, rose, bruns, verts, blanc d'azur, vert canard; la couleur noire est pourtant celle qui est le plus en usage, et alors ces chapeaux sont ornés d'une cocarde de ruban, ou surmontés de plumes, et entourés d'un cordon d'or ou de soie, de diverses couleurs : la plupart sont bordés et de forme conique. Leur grande parure consiste à n'avoir point de chapeaux, et alors, vieilles ou jeunes, elles se coëffent en cheveux, avec un simple ruban et une agraffe de pierreries; d'autres sont coëffées d'un bonnet très-élevé, de forme pyramidale;

d'autres, enfin, d'une espèce de turban. Une autre sorte de négligé, qui passe pour très-élégant, est de porter au-dessus de la tête, au lieu d'une coëffe, un petit coussin qui sert de point d'appui à la coëffure, et qui ressemble assez bien à une de ces tours qu'on voit sur les têtes antiques de Cybèle ou de Vesta.

Une autre bizarrerie de l'habillement des Anglaises, est leur corps de jupes, dont la forme n'a point varié, mais qui sont loin d'être une parure, à raison de ces énormes gorges de gaze qui n'imposent point aux yeux, et qui servent à conserver cette partie si délicate. Les femmes d'un rang médiocre se servent de larges mouchoirs de coton; celles qui sont plus riches, de mouchoirs d'une étoffe faite à Notingham, qui ressemble à celle des Indes, et qu'on nomme Shawls; ces shawls sont aujourd'hui plus longs qu'autrefois, parce qu'on les noue actuellement sur le dos, après s'en être environné le corps en forme d'écharpe. Leur taille est marquée par une ceinture élastique que les marchandes de modes nomment un ceste; elle est garnie d'une serrure, ou, selon la mode actuelle, de trois boutons d'acier polis et brillans. Tous

les fabricans de Notingham et de Manchester se donnent la plus grande peine pour inventer des étoffes nouvelles, et les marchandes de modes ne négligent rien pour être aussi inventives que leurs rivales de France.

Il est peu d'Anglais, soit marchands, soit hommes-de-loi, soit propriétaires de terres, qui n'aiment passionnément les délassemens de la campagne; ils s'y habillent avec une grande propreté : frac léger, chapeau à bord étroit, tel est le costume qu'ils y portent. L'Anglais, *en général*, préfère la propreté à la richesse dans son habillement; mais depuis le règne actuel, la magnificence des habits de gala passe la description. Le dimanche, on voit très-peu de petits marchands qui ne portent sur eux la valeur d'environ 240 francs en linge, bas, souliers, perruque et chapeau; beaucoup de mendians même ont une mise décente; en un mot, il n'y a que les abandonnés des deux sexes qui soient autrement, et l'habillement d'un artisan ou manufacturier, les jours de fête, est ordinairement le thermomètre de son industrie et de ses mœurs.

La constitution de l'église anglicane est

épiscopale ; elle est gouvernée par des évêques dont les bénéfices furent convertis par Guillaume-le-Conquérant en baronnies temporelles, qui donnent à chaque évêque le droit de siéger et de voter dans la chambre des pairs. L'église anglicane est subordonnée au pouvoir monarchique et gouvernée par deux archevêques et vingt-quatre évêques. Les deux archevêques sont ceux d'Yorck et de Cantorbéry, que l'on salue du titre de votre grâce. Les évêques ont le titre de Révérends Pères en Dieu ; on les traite de votre seigneurie (Lordship) quand on leur adresse la parole, et prennent le pas sur tous les barons temporels. Leurs fonctions ne consistent dans l'examen et l'ordination des prêtres et diacres, dans la consécration des églises et des sépultures, et dans l'administration du rit.

L'église anglicane n'a que deux sacremens, le baptême et la cène. Elle baptise, elle marie, elle enterre tout ce qui se présente aux paroisses ; et il n'y a qu'elle dont les registres fassent foi pour constater l'état civil des personnes. Le dimanche est observé, en Angleterre, avec la ponctualité la plus religieuse. Point de spectacle, point de jeux, pas même les plus innocens dans les maisons

du peuple. Celui qui oublierait le samedi sa provision de pain et de viande, irait frapper en vain à la porte du boulanger ou du boucher. Cette sévérité est supportable dans les religions qui n'ont pour toutes fêtes que le dimanche.

L'église anglicane est maintenant plus tolérante dans ses principes qu'aucune église nationale. La modération est son caractère distinctif, et nulle secte religieuse n'est privée du droit de servir Dieu suivant sa conscience. Parmi les sectes qui diffèrent entre elles pour la croyance, on distingue les quakers ou trembleurs, dont les mœurs généralement respectées valent mieux que les dogmes, les hermites qui vivent en commun comme les premiers fidèles, les anabaptistes, les juifs, les luthériens, les calvinistes, les presbytériens, les méthodistes, grands partisans de la morale sévère, les catholiques, les latitudinaires qui, sous différens noms, se contentent en rejettant la révélation, de reconnaître un dieu créateur, conservateur, présent par-tout par sa providence, rénumérateur de la vertu, et vengeur du crime sans cruauté. Toutes ces religions, si discordantes dans leurs principes, vivent en paix dans la société, sous le bouclier de la tolérance.

Il est reconnu que la langue anglaise est composée de presque toutes les langues de l'Europe, particulièrement du saxon, du français et du celtique. Le Saxon est l'idiôme qui domine, et les mots empruntés du français, ayant des radicaux latins, sont communs aux autres nations, particulièrement aux Espagnols et aux Italiens. La langue anglaise a toutes les propriétés des autres idiômes de l'Europe, et n'en a pas tous les défauts. Elle est plus énergique, plus mâle et plus expressive que la fançaise et l'italienne, plus abondante que l'espagnole, et plus élégante que l'allemande et les autres langues du nord. Les Anglais, pour faire disparaître la dureté de leur langue, qui abonde en concours rocailleux de consonnes, les escamotent. Ils sifflent plus qu'ils ne prononcent, ce qui met dans leur prononciation, un plus grand éloignement de l'orthographe, qu'il n'y en a peut-être dans toute autre langue. Il résulte delà qu'il est plus aisé d'apprendre l'anglais par les yeux, que par les oreilles et la langue. Un des priviléges que la langue fançaise a en Angleterre, c'est d'entrer dans toutes les éducations au-dessus du peuple ; aussi presque tous les lords, les riches négocians et littérateurs la savent parler correctement.

L'Angleterre a beaucoup mieux réussi dans les lettres et les sciences que dans les arts de pur agrément. La poésie et l'éloquence y ont trouvé des imaginations fortes ; la philosophie, toute la liberté qu'il fallait pour éclairer le peuple ; et les mathématiques, des génies qui en ont mesuré la profondeur. Chez les nations vives et légères, des esprits ardens descendent dans le puits de la vérité, mais ils remontent trop tôt avec l'illusion flatteuse de l'avoir trouvée ou le désespoir de la saisir ; l'Anglais plus flegmatique, plus méditatif, plus opiniâtre creuse encore. Il est beau de contempler le charpentier Harisson acharné pendant quarante ans à la découverte d'un instrument qui détermine les longitudes.

Le règne de Charles II fut distingué par les grands progrès des sciences naturelles, et spécialement par l'institution de la société royale. Le roi était bon juge en ces matières ; et, quoiqu'il fût irréligieux lui-même, jamais l'Angleterre ne produit autant de savans théologiens que sous son règne. L'admirable *Paradis Perdu* de Milton parut sous son règne ; mais ne fut ni lu, ni apprécié selon son mérite, quoiqu'il fût loin d'être aussi méprisé qu'on l'a cru. Le règne de

Charles II, malgré le mauvais goût de sa cour, en fait de beaux arts, est regardé par quelques-uns comme le siécle d'Auguste de l'Angleterre, et présente à la postérité les noms de Boyle, Halley, Hooke, Sydenham, Harvey, Temple, Tillotson, Barrow, Butler, Cowley, Waller, Dryden, Wicherley et Otway. L'éloquence de la chaire acquit plus de majesté, plus de goût et plus d'énergie.

Les noms de Newton et de Loke firent la gloire du règne de Guillaume III. Ce prince eut une estime particulière pour le dernier, ainsi que pour Tillotson et Burnet, quoiqu'il fût loin d'être libéral à l'égard des hommes de génie. Les sciences fleurirent pourtant sous son règne, mais uniquement à raison de l'excellence du sol où elles étaient semées.

On n'ignore pas à quel degré de splendeur parvinrent les sciences et les beaux arts sous les auspices de la reine Anne, dont la cour rivalisa celle de Louis XIV dans ses jours les plus brillans. La plupart des grands hommes, qui avaient figuré sous les règnes des Stuart et des Guillaume, étaient encore vivans, quand une nouvelle génération s'éleva dans la république des lettres et des arts. Addisson, Prior, Pope, Swift, Bolim-

broke, Shaftesbury, Arbuthnot, Congrève, Steele, Rowe et une infinité d'autres excellens écrivains, en prose et en vers, n'ont besoin que d'être nommés pour exciter l'admiration, et l'Angleterre triomphe par les lettres comme par les armes. La philosophie naturelle et morale marcha de front avec les beaux arts ; et les disputes même religieuses et politiques, contribuèrent aux progrès des sciences, grâce à la liberté illimitée que les lois tolèrent dans les matières purement spéculatives ; liberté dont on a éprouvé les effets les plus heureux pour l'avancement des véritables connaissances.

Une branche de littérature dans laquelle excellent surtout les Anglais, ce sont les romans. Ces ouvrages d'imagination sont une imitation fidelle de la nature. Comme elle, ils offrent des tableaux grands, variés, des contrastes frappans, des développemens immenses, toutes les finesses du trait dans l'art d'esquisser les caractères, toutes les gradations de la lumière dans la façon d'éclairer les personnages ; enfin les nuances les plus fugitives, les teintes les plus délicates qu'enseigne la science du coloris pour peindre les passions et les sentimens. C'est peut-être la réunion de toutes ces parties de l'art

qui assure aux romans anglais la prééminence sur tous les autres. Comme les jardins de cette nation qu'on a si bien fait d'adopter en France, et qui ont banni la tristesse de la symmétrie, et l'ennui des alignemens, les bons romans d'Angleterre offrent une suite de scènes de divers genres qui intéressent l'esprit, émeuvent l'ame, ébranlent fortement l'imagination.

Quant aux arts d'agrément, sculpture, peinture, musique, l'Angleterre n'a pas eu des succès si heureux. Ce n'est pas que dans chacun de ces genres, elle ne puisse montrer des ouvrages de mérite. Mais elle est encore loin de l'Italie et même de la France. La sculpture a placé dans l'abbaye de Westminster tout ce qu'elle a produit de plus parfait. On lit sur les morceaux les plus précieux les noms de Schemacker, Rysbrack, Roubillac. Moore et Wilton, leurs successeurs, ne sont pas indignes d'eux. La peinture est encore inférieure à la sculpture. L'Angleterre ne compte que trois ou quatre peintres. Hayman, à qui elle doit les grands tableaux qui décorent le sallon du Waux-Hall, Hogarth, Hygmore et Wils, qui ont peint des scènes de tavernes, des marchés et des foires. De tous ses architectes, le

plus célèbre est Wren, qui introduisit dans son art une régularité inconnue avant lui. Le plus noble temple, le plus vaste palais, l'hôpital le plus somptueux de l'Angleterre, sont tous des ouvrages de sa main. Wren restaura Londres et fut l'historien de sa ruine.

Le peu de talent des Anglais pour la musique se manifeste dans leur insensibilité naturelle aux beautés de celle d'Italie, qui, pour eux, n'est jamais qu'un objet de luxe ou de vanité, tandis qu'ils n'écoutent qu'avec ravissement la mâle et robuste harmonie des airs du saxon Handell. Certes, l'oreille du peuple anglais n'est rien moins que musicale; mais si l'Angleterre ne produit point de musiciens, Londres renferme plusieurs connaisseurs estimables, à la tête desquels il faut placer le docteur Burney, père de l'aimable auteur de Cécilia, et à qui l'on doit la meilleure histoire sur la musique qui ait paru chez aucun peuple. Les noms des musiciens anglais s'étendent rarement au-delà des limites des trois royaumes; ceux de Arne, Shields, Dibdin, Arnold, Jackson, méritent cependant une place distinguée dans l'histoire de l'art. Billington a mis en musique les Nuits d'Young; et un

autre compositeur, nommé Twiss, a donné au public douze danses nouvelles d'un style aussi grotesque que la plupart des titres dont il les a chargés.

L'étude de la musique étant devenue, depuis quelque tems, une partie essentielle de l'éducation des personnes d'un rang distingué, on a vu successivement se former des artistes des deux sexes, qui souvent méritent d'être placés à côté des musiciens étrangers.

La simplicité des lois anglaises ne permet que rarement au barreau les fleurs de l'art oratoire, et il y a toute apparence qu'un plaidoyer, dans le genre de ceux de Cicéron, serait trouvé ridicule devant les tribunaux de Westminster. Cependant, si l'éloquence est étrangère aux avocats Anglais, ils n'en sont pas moins versés dans la rhétorique et dans la dialectique.

Les discours parlementaires n'étant point resserrés dans les mêmes entraves que ceux du barreau, aucune nation ne peut citer autant d'exemples de véritable éloquence, que les deux chambres qui composent le sénat anglais; témoins les belles harangues prononcées par les deux partis, sous le règne de Charles Ier., et celles qui ont été impri-

mées depuis l'avènement au trône de la famille régnante.

Une excellente dialectique est ce qui paraît caractériser éminemment l'éloquence des orateurs du parlement d'Angleterre. De toutes les formes oratoires, il n'en est point qui leur soit aussi familière que l'ironie, et peut-être n'en est-il point qui, dans un combat de raisonnement un peu animé, produise un effet plus prompt et plus sûr. Ce n'est qu'aux séances de cette assemblée, qu'on entend ce qui s'appelle établir une question, l'analyser dans toutes ses parties, la discuter contradictoirement sous les rapports les plus importans; ailleurs, au lieu de discussion, on n'entend que des rixes violentes, des vociférations tumultueuses, ou des lectures de mémoires, des discours d'apparat plus ou moins étudiés. La véritable influence du parti de l'opposition en Angleterre consiste à forcer les ministres à ne représenter que des mesures qui puissent soutenir le grand jour d'une discussion publique, des résolutions assez sages pour triompher de toutes les objections et de toutes les difficultés que le talent et l'esprit ne manqueront de lui opposer. De cette grande lutte qui ne cesse de fixer les regards

de la nation, résulte d'abord un premier avantage : c'est que nul ne peut hasarder de s'y présenter, ni comme ministre, ni comme chef de parti, sans une supériorité d'esprit, ni des moyens bien marqués. Un ministre, dont l'opinion aurait été battue, avec un succès décidé, dans la chambre des communes, dût-il même y conserver la majorité des suffrages, serait bientôt perdu dans l'opinion publique, et ne pourrait plus long-tems soutenir son influence dans le conseil du monarque.

De tous les orateurs du parlement, celui qui manie l'arme du raisonnement, et quelquefois celle des sophismes avec l'énergie la plus facile et la plus piquante, c'est M. Fox; mais nul ne réunit, dans un degré aussi rare, que M. Shéridan, toutes les parties que constituent la véritable éloquence, le fond même des idées, leur abondance, leur choix, la manière heureuse de les présenter et de les développer, pour produire le plus grand effet possible. Personne d'ailleurs ne parle et ne prononce sa langue mieux que lui. Le mérite essentiel de M. Pitt tient à la présence d'esprit aveo laquelle il résume toutes les idées qui servent à son but, en écartant toujours, avec la

simplicité la plus adroite, celles qui voudraient l'en éloigner. La force de sa dialectique est dans la clarté, dans la précision avec laquelle il ramène les discussions les plus compliquées à leur premier objet, au résultat le plus praticable et le plus décisif.

La médecine et la chirurgie, la botanique, la chimie, et tous les arts dont l'objet est la conservation de la vie, ont été portés à un grand degré de perfection par les Anglais. On en peut dire autant de la musique et du théâtre. L'agriculture et la mécanique même sont maintenant élevées à la dignité de science, et cela sans autres encouragemens publics que ceux donnés par des particuliers nobles et riches, qui forment, dans ce dessein, d'utiles associations. Dans la construction des vaisseaux, l'horlogerie et les différentes branches de la coutellerie, les Anglais n'ont point de rivaux. Les instrumens aratoires, les moulins, les brasseries, le charronage, l'imprimerie, les instrumens de mathématiques et de physique expérimentale, ne laissent rien à desirer.

Les deux plus célèbres universités de l'Angleterre, sont celles d'Oxford et de Cambridge, la pépinière des plus savans hommes qui aient paru en Europe, et même, selon

quelques-uns, la plus féconde. Il est certain que la magnificence de leurs bâtimens, dont la noble architecture rivalise celle des plus superbes palais, les riches fondations, l'aisance et le calme dont jouissent ceux qui les habitent, passent toutes les idées que les étrangers peuvent se former des sociétés littéraires. Ces fondations leur donnent une telle importance, que chaque université envoie deux membres au parlement d'Angleterre, et que leurs chanceliers et officiers ont sur leurs étudians une jurisdiction civile. Les revenus et les édifices de leurs collèges surpassent ceux de beaucoup d'autres universités.

De tous les pays du monde, la Grande-Bretagne est le plus propre au commerce, tant par sa situation insulaire, que par l'excellence de sa constitution (1), ses productions naturelles et ses manufactures florissantes. Son commerce d'exportation a pour objet les marchandises les plus nécessaires à la vie, telles que beurre, fromage, bled, bestiaux, laines, fer, plomb, étain, cuivre, cuir, couperose, charbon de terre,

(1) C'est un Anglais qui parle, et il n'est pas étonnant qu'il cherche à flatter son pays.

alun, safran, etc. Le commerce avec les colonies américaines, consiste sur-tout en sucre, rhum, coton, bois de campêche, coco, café, piment, gingembre, indigo, planches de mahogany, drogues et fruits secs; les échanges de l'Angleterre, sont des osnabrucks, toile grossière, dont on habille les esclaves, draps larges et grossiers pour les planteurs, soies et étoffes, chapeaux, gants, modes, perruques, dentelles, etc., et généralement tout ce que la Grande-Bretagne fournit ou manufacture; enfin les nègres d'Afrique et toute sorte de marchandises des Indes.

Le commerce de l'Angleterre, avec les Indes orientales, compose le système politique et commercial le plus étonnant qu'on trouve dans l'histoire. Ce commerce est exclusif, et appartient à une compagnie qui en a le monopole temporaire, en considération des avances qu'elle a faites au gouvernement. Les exportations de l'Angleterre aux Indes orientales consistent en toutes sortes d'ouvrages en laine, quincaillerie, lingots d'or ou d'argent, et vif-argent. Ses importations en or, diamans, soies écrues, drogues, thé, poivre, porcelaine de Chine, salpêtre, soies ouvragées, mousselines,

callicos, cotons et toutes sortes de tissus indiens, le tout pour exporter dans les pays étrangers.

Dans l'état général de la balance du commerce entre l'Angleterre et les étrangers, on a évalué ses exportations à 168 millions de francs, et les importations à 120, dont 24 millions sont réexportés; de sorte que, si le calcul est exact, l'Angleterre, année commune, gagne 72 millions de francs; mais c'est un point sur lequel les négocians les plus expérimentés, et les calculateurs les plus habiles ne sont pas d'accord.

Il y a trois compagnies de commerce, qui sont celles des Indes orientales, de la banque et de la mer du sud. Elles émettent, dans le public, des billets qui ont la même valeur que le numéraire, parce que le porteur peut l'échanger contre tout ce qu'il lui plaît. Aussi les billets étant une sorte de monnaie, la contrefaçon a dû être punie de mort, tout comme celle des espèces.

Dans tous les états il y a un pouvoir suprême auquel appartient le droit de faire des lois, lequel, en vertu de la constitution particulière à ce royaume, réside ici dans le concours du roi, des lords et des communes.

La grande maxime fondamentale sur la-

quelle reposent les droits de la succession à la couronne, est que la couronne, en vertu de la loi commune, soit héréditaire, et cela d'une manière qui lui soit particulière; mais que le droit de succession peut de tems à autre être changé ou limité; par acte de parlement, sous lesquelles réserves, la couronne reste héréditaire.

Les principales obligations du roi, exprimées dans le serment qu'il prête à son couronnement, se réduisent à gouverner suivant les lois, à exécuter les jugemens, et à maintenir la religion établie.

Malgré cette limitation de pouvoir, le roi d'Angleterre, est le plus grand monarque qui règne sur un peuple libre; sa personne est sacrée aux yeux de la loi; de sorte que c'est un crime de haute-trahison de concevoir ou méditer sa mort. Il ne peut lui-même être regardé comme coupable d'aucun crime, la loi ne prenant pas connaissance de son action, autrement que dans la personne de ses ministres, s'ils violent les lois du pays. Son pouvoir est très-grand, quoiqu'il n'ait pas le droit d'étendre sa prérogative au-delà des bornes prescrites par la constitution. Il ne peut faire de nouvelles lois ni lever de nouvelles taxes, ni agir d'une manière con-

traire aux lois reçues ; mais il peut faire la guerre et la paix, envoyer et recevoir des ambassadeurs, faire des traités d'alliance et de commerce, lever des armées, équiper des flottes pour la défense du pays ou la destruction des ennemis et l'extinction des révoltes ; donner des commissions à ses officiers de terre et de mer, ou les révoquer à son gré ; disposer de tous les magasins, châteaux, etc. ; convoquer le parlement, l'ajourner, le proroger ou le dissoudre ; refuser sa sanction aux bills, même après qu'ils ont passé dans les deux chambres, de sorte qu'ils n'ont pas plus force de loi, que s'ils n'avaient jamais été présentés : mais c'est là une prérogative que les rois d'Angleterre se hasardent rarement d'exercer. Il a le droit de composer son conseil privé, de nommer tous les grands officiers de la couronne, de la maison royale, et de l'église. Enfin, il est la source d'où découlent tous les degrés de noblesse et de chevalerie. Telle est la dignité, tel est le pouvoir d'un roi de la Grande-Bretagne.

Le parlement, qui est d'une haute antiquité, s'assemble sur l'invitation du Roi, et sa session ne peut pas être interrompue plus de trois ans. Ses élémens constitutifs sont,

le roi y siégeant en sa qualité royale, et les trois états du royaume, les lords spirituels, les lords temporels, qui siégent avec le roi dans une chambre, et les communes qui siégent seules dans une autre. Le roi et ces trois états réunis, forment la grande corporation dont le roi est le chef, le principe et la fin; car du moment qu'ils sont ensemble, le roi se réunit à eux en personne, ou par son représentant, sans quoi le parlement ne pourrait être installé. Aussi a-t-il seul le pouvoir de le dissoudre.

Il était de la plus grande nécessité, pour maintenir l'équilibre de la constitution, que le pouvoir exécutif fût une branche de la législature. La couronne ne peut proposer d'elle-même aucune altération dans les lois actuelles; mais elle peut approuver ou improuver celles proposées et consenties par les deux chambres. En conséquence, le pouvoir législatif ne peut dépouiller l'exécutif d'aucun des droits légaux, sans son aveu, puisque la loi ne peut changer, tant que les pouvoirs ne s'accordent pas à l'altérer; ce qui constitue vraiment l'excellence du gouvernement anglais, s'il était maintenu dans toute sa pureté, c'est que toutes les parties qui le composent, se tiennent respective-

ment en échec. Dans la législature, le peuple balance la noblesse, et réciproquement par le privilége, que chacun d'eux a de rejetter la résolution de l'autre, pendant que le roi les contre-balance tous deux; ce qui garantit le pouvoir exécutif de tout empiétement.

Les lords spirituels sont au nombre de vingt-six, deux archevêques et vingt-quatre évêques. Les lords temporels sont tous les pairs du royaume; car les évêques ne sont, à proprement parler, que les lords du parlement. Quelques-uns des pairs siégent en vertu de leur naissance, tels que les anciens, quelques-uns par création, comme tous ceux de formation nouvelle, d'autres par élection depuis l'union avec l'Ecosse, et tels sont les seize pairs qui représentent le corps de la noblesse écossaise. Le nombre des pairs est illimité, et la couronne peut l'augmenter à son gré.

Les communes sont composées de tous les propriétaires du royaume qui ne siégent pas dans la chambre des lords; chacun a voix dans le parlement, ou personnellement ou par représentans. Les comtés sont représentés par les chevaliers élus par les propriétaires des terres; les cités et les bourgs le sont par les citoyens et les bourgeois,

choisis par la partie mercantile ou par le commerce de la nation. Le nombre de représentans anglais est de cinq cents treize, et celui des Ecossais, de quarante-cinq; en tout, cinq cent trente-huit. Chaque membre, quoiqu'élu par un district particulier, une fois élu, c'est pour tout le royaume.

Le pouvoir et la jurisdiction du parlement sont tellement absolus et transcendans, qu'il ne peut être resserré dans aucunes bornes, soit par rapport aux causes, soit par rapport aux personnes. Une autorité souveraine et supérieure à toute censure, lui donne le droit de faire confirmer, étendre, restreindre, abroger, annuler, faire revivre et éclaircir les lois contenant toutes sortes d'affaires ecclésiastiques ou temporelles, civiles, militaires, maritimes ou criminelles. Cependant ce pouvoir, quelque grand qu'il soit, n'est qu'un dépôt qui lui est confié, et parconséquent, il ne doit en faire usage que conformément aux règles de la justice, et pour l'intérêt. Aussi serait-il très-essentiel aux libertés anglaises que ce précieux dépôt ne fut confié qu'aux membres de la société les plus distingués par leur probité, leur courage et leurs lumières.

La cour de chancellerie, qui est le tribu-

nal d'équité, est la première après la haute-cour du parlement. Le but de son institution est de venir au secours des sujets contre les fraudes, violations de dépôt et autres oppressions, et de mitiger la rigueur de la loi. Le banc du roi, ainsi nommé de ce que les rois d'Angleterre y siégeaient quelquefois en personne, sert également à contenir et redresser les cours inférieures, leurs magistrats et les juges-de-paix. Cette cour est présidée par quatre juges, dont le premier a le titre de lord chef de justice d'Angleterre, titre qui exprime la grande étendue de sa jurisdiction. La cour des plaids-communs connaît de tous les procès et actions civiles entre particuliers, et en outre des offres réelles, amendes, recouvremens; de plus, elle accorde des prohibitions, comme le banc du roi. Le premier juge de cette cour a le titre de lord chef de justice des plaids-communs. La cour de l'échiquier a été instituée pour gérer les revenus de la couronne, et a le pouvoir de juger suivant la loi et suivant l'équité. Dans chaque comté, il y a un grand shériff, nommé par le roi pour l'exécution des lois, et dont les fonctions sont à-la-fois ministérielles et judiciaires. Le premier officier après le schériff,

est le juge-de-paix, dont le pouvoir est d'exécuter, en grande partie, les lois relatives aux voleurs de grand chemin, aux pauvres, aux vagabonds, aux trahisons, félonies, émeutes, et par conséquent d'examiner et d'envoyer en prison tous les perturbateurs de l'ordre public et du repos des citoyens. Chaque comté a deux coroners, dont la fonction est d'informer, par le moyen d'un jury composé de voisins, comment et de quelle main a péri un particulier, qui vient de périr d'une mort violente, et d'enregistrer au greffe le résultat des informations, comme plaid de la couronne. Une autre de ses attributions, est d'informer sur les naufrages, et de certifier s'il y a naufrage ou non, et quel est le véritable propriétaire de la cargaison. Le gouvernement civil des cités, est une sorte de petite république indépendante; car chaque cité, en vertu d'une chartre du roi, a dans son enceinte une jurisdiction civile et criminelle, avec cette seule réserve, qu'au civil on peut appeler de ce tribunal aux cours supérieures de Westminster. Il est composé d'un maire, d'aldermans et de bourgeois qui, réunis, forment la corporation de la cité, et tiennent un tribunal, où le maire préside comme

juge. Le gouvernement des bourgs, ayant corporation, est à peu près sur le même modèle ; quant à celui des villages, il est composé des seigneurs de la terre, appelés autrefois barons. Outre ces tribunaux, il y a des cours de conscience, établis en plusieurs endroits de l'Angleterre, pour la défense des pauvres qui s'y adressent pour les paiemens des petites dettes qui n'excèdent pas 48 francs. Un des grands bienfaits de la législation criminelle de l'Angleterre, est l'institution du jury, telle qu'elle se pratique aujourd'hui en France, et dont les membres prononcent seuls sur la vie ou la mort du prisonnier. Il est inutile d'entrer dans les détails sur un objet qui, à quelques différences près, ressemble assez à notre jury.

Les lois d'Angleterre comprennent tous les crimes capitaux, sous les titres de haute-trahison, de petite-trahison. Dans le premier cas, la punition du traître est d'être traîné dans un tombereau au lieu de l'exécution, d'être suspendu au gibet pendant quelques minutes, puis détaché encore vivant, d'avoir le cœur arraché et exposé au public, et les entrailles brûlées, ensuite la tête coupée et le corps divisé en quatre

parties. Après quoi, la tête est ordinairement attachée en quelqu'endroit de la ville. Tous les biens et terres du criminel sont confisqués. La sentence contre tous les traîtres est la même; cependant celle des personnes de qualité est ordinairement commuée en décapitation; alors le criminel monte sur l'échafaud, pose sa tête sur un billot, et la perd d'un coup de hache. On appelle petite-trahison l'assassinat d'un père par son fils, d'un mari par sa femme, etc. la peine est le tombereau et le gibet. Les femmes sont condamnées à être brûlées vives, mais la rigueur de la loi est adoucie, et elles sont étranglées au poteau, avant que le feu les atteigne. Sous le nom de félonie, les assassinats, le vol, la contrefaçon desbillets, obligations, testamens, etc. la potence est commune à tous ces crimes. Les voleurs, qui ont des circonstances atténuantes, sont envoyés en Afrique, à la Nouvelle-Ecosse et à Botany-Bay. Les filoux sont punis par des travaux publics pour un certain tems, et par la marque à sa main; le parjure du pilori et de la prison; les larcins au-dessous de la valeur de 12 sous, le sont du fouet. Les gens ivres, vagabonds,

sans aveu, tapageurs, sont mis aux fers et payent une amende.

Le produit de toutes les branches de revenus des anciennes et nouvelles taxes, tous frais de perception et de régie prélevés, est estimé à 264 millions de francs, avec 54 millions que rendent l'impôt territorial et la *malt-taxe*.

Les forces de terre, en tems de paix, montent environ à 40,000 hommes, y compris les garnisons d'Irlande, de Gibraltar, des Indes orientales et occidentales; mais, en tems de guerre, la Grande-Bretagne en a soudoyé plus de 150,000, tant nationaux qu'étrangers. Pour tenir ces corps de troupes dans l'ordre, le parlement passe tous les ans un acte pour la punition de la mutinerie et de la désertion, et pour assurer le paiement de l'armée et de ses quartiers.

La marine royale d'Angleterre a toujours été sa plus grande défense et son principal ornement; c'est sa force antique et naturelle, le boulevard flottant de l'île, une armée qui, malgré sa force et sa puissance, ne peut jamais mettre la liberté en danger; aussi a-t-elle été, presque de tout tems, l'objet d'une attention particulière de la

part du gouvernement. En tems de paix, le complet des matelots a monté ordinairement à 12 ou 15,000 ; en tems de guerre, il a autrefois monté à 80,000 ; et depuis les premières années de la guerre d'Amérique, à plus de 100,000, y compris les troupes de marine. La marine anglaise est divisée en trois escadres, la rouge, la blanche et la bleue, ainsi nommées de la couleur difrente de leur pavillon. Chacun a son amiral ; mais celui de la rouge a le commandement principal, et porte le titre de vice-amiral de la Grande-Bretagne. Au-dessous de chaque amiral est un vice-amiral et un amiral de l'arrière-garde ; mais le commandement suprême des forces navales, réside, après le roi, dans les lords-commissaires de l'amirauté. Quelque favorable que soit la situation des Anglais pour devenir une puissance maritime, ce ne fut qu'après l'armement formidable de l'Espagne, en 1588, que la nation, par un vigoureux effort, sentit son véritable intérêt et sa force naturelle qu'elle a depuis si heureusement cultivée.

On compte en Angleterre par livres, shellings et pences : douze pences font un shelling, et vingt shellings une livre,

laquelle n'est qu'une dénomination sans réalité.

La guinée d'or (1) = 21 shellings vaut. .	24 f.	93 c.
La demi-guinée.	12	47
La couronne ou écu = 5 shellings . . .	6	22
La demi-couronne	3	11
Le schelling = 12 pences	1	20
Le pence.	0	10
Le penny.	0	5
Le farting	0	1

Outre ces monnaies, on frappe à la Tour de Londres des pièces de 5 et de 2 guinées; mais il y en a peu en circulation; et, en général, il n'y a point de monnaie d'argent au-dessous de 6 pences.

Depuis l'avènement de la maison régnante, l'écusson royal est écartelé des armes d'Angleterre, d'Ecosse, de France, d'Irlande et de Brunswick-Lunenbourg, le tout environné d'une jarretière, comme chef de cet ordre.

L'ordre de la Jarretière fut institué par Edouard III, en 1344. Il est composé du souverain, qui est toujours roi ou reine d'Angleterre, de vingt-cinq chevaliers, qui

(1) Ce fut Charles II, roi d'Angleterre, qui fit frapper les premieres guinées avec de l'or venu de la Guinée.

portent une médaille représentant Saint-Georges, tuant un dragon, en émail, enchâssé d'or, suspendu à un ruban bleu que les chevaliers portaient autréfois au cou; mais que, depuis Jacques Ier., ils portent en sautoir. La jarretière, qui est de velours bleu liseré d'or, attachée avec une boucle au-dessous du genou, et qui donne le nom à l'ordre, est un emblême d'unité; autour sont brodés ces mots : *Honny soit qui mal y pense.*

Les chevaliers du Bain, ainsi nommés de leur usage de se baigner à leur création, sont supposés avoir été institués parHenri IV, vers l'an 1399; mais cet ordre paraît être d'une antiquité encore plus reculée. Le costume est pompeux, et le nombre des chevaliers est indéterminé.

Les titres et ordres de dignité de la pairie ou noblesse anglaise, sont ceux de ducs, de marquis, de cómtes, de vicomtes et de lords ou barons. Le titre d'Esquire, désignait autrefois tout homme qui, par sa naissance ou sa fortune, avait droit de porter les armes; mais il se donne indistinctement aujourd'hui à quiconque peut prouver qu'il a de quoi vivre sans la ressource du trafic, et un négociant même,

s'il est juge-de-paix, exige cette appellation.

LES ÉCOSSAIS.

L'Écosse, qui fait partie de l'île et du royaume d'Angleterre, est située entre les 54 et 59 degrés de latitude nord, et les 3 degrés 20 minutes, et 8 degrés 20 minutes de longitude ouest. Elle a cinquante lieues de longueur sur cent de largeur. L'Écosse est divisée en trente-trois comtés, et les comtés en jurisdiction de shériffs et bailliages; suivant les anciens titres et les privilèges des propriétaires fonciers. Les trente-trois comtés nomment trente députés au parlement d'Angleterre. On croit que les Celtes ou Gaulois sont les habitans originaires de ce royaume. Les Écossais, tribu de Scythes, l'envahirent vers le commencement du quatrième siècle; et, lorsqu'ils eurent vaincu les Pictes, le territoire des uns et des autres fut nommé Écosse. Le mot *Scot* (Ecossais) n'est qu'une corruption de Scuyth ou Scythe, les Écossais étant

originaires de cette immense contrée, que les anciens nommaient Scythie. L'Écosse, ainsi nommée en français, est appelée Scotia par les Italiens, Escotia par les Espagnols, et Scotland par les Écossais, les Allemands et les Anglais.

Les Ecossais, ont en général, les os forts, et sur le visage une espèce de trait caractéristique, celui de la progression des os des joues. Ils sont maigres, mais ils ont les membres déliés, et peuvent endurer des fatigues incroyables. Leur esprit entreprenant était principalement le résultat de leurs lois sur les successions, lois qui faisaient passer l'héritage entre les mains de l'aîné des frères, comme chef de la famille, et ne laissaient aux autres enfans que de très-minces portions. Ceux-ci étaient en conséquence obligés d'aller chercher fortune au-dehors, quoiqu'aucun peuple n'ait plus d'affection pour son pays natal que les Ecossais. A la vérité, cette inégalité de partage a également lieu en Angleterre entre des frères; mais les plus jeunes y trouvent des ressources nombreuses, en comparaison de celles que présentait un pays aussi peu étendu, et aussi peu avancé pour le commerce, que l'était autrefois l'Ecosse.

La classe villageoise a ses caractères distictifs ; ses idées sont bornées, mais nul peuple ne sait mieux s'accoutumer aux lieux où il réside. Ils sont instruits, dès leur enfance, à maîtriser leurs passions, à se soumettre à leurs supérieurs, et à vivre avec la plus sévère économie. C'est ainsi qu'ils conservent leur tempérament et leur argent; et l'on trouve à présent en Ecosse, peu d'exemples de meurtre, de parjure, de vol et autres crimes atroces. Rarement ils osent former individuellement quelque tentative hasardeuse; mais, lorsqu'ils agissent de concert, ils conduisent les entreprises les plus désespérées avec sagacité, un mystère et une résolution sans égale; et la fidélité qu'ils se gardent au milieu des plus pressans besoins auxquels leur pauvreté les expose, n'en est que plus extraordinaire.

Ils montrent plus d'attachement peut-être qu'aucun peuple du monde pour la mémoire et la langue de leurs ancêtres; mais cet attachement, qu'ils conservent hors de leur pays comme chez eux, porte rarement sur des objets indécens ou ridicules. Ils sont très-friands des anciens mets écossais, tels que certaine espèce de boudin, des têtes de mouton grillées, du poisson à la sauce, du bouil-

lon de volaille, des tranches de veau frites. Ces mets, suivant l'ancienne manière de les accomoder, étaient savoureux et nourrissans pour les grands appétits; mais les progrès qu'a faits l'art de la cuisine en Ecosse, les ont rendus agréables aux palais même les plus délicats.

Les habitans des cantons de l'Ecosse, où l'on vit principalement du produit des pâturages, ont une disposition naturelle à la poésie, et la belle simplicité de leurs airs est goûtée de tous les bons juges et des amateurs de la nature. L'amour est le sujet ordinaire de leurs chants, et on a mis sur le théâtre anglais plusieurs de leurs airs, avec des variations et sous de nouveaux noms; mais ils ont le désavantage que, quoique devenus plus conformes aux règles de la musique, ils ont pour la plupart perdu de leur mérite, étant privés de cette simplicité originale qui, quoique peu régulière, est le caractère le plus essentiel, celui qui charme si agréablement l'oreille, et a tant de pouvoir sur le cœur humain. Les airs plus vifs et plus gais ont été plus en vogue, parce qu'ils ont été introduits dans la musique des armées, avec leurs accompagnemens naturels, qui sont les fifres, instrumens auxquels ils paraissent parfaitement adaptés.

Le bas peuple, en Ecosse, n'a pas autant que les Anglais, l'habitude des clubs, des dîners et autres sociétés; mais, lorsqu'ils se procurent ces amusemens, ils en jouissent davantage. Ils ont une institution à-la-fois sociable et charitable, ce sont des contributions, qui se lèvent pour les frais de noces des gens de rangs inférieurs. Ces fêtes participent des anciennes saturnales; mais, quoique les compagnies s'y trouvent mêlées de personnes qui diffèrent le plus entre elles par l'état et la naissance, la décence règne aussi bien que la gaîté dans leurs divertissemens. Chaque convive paye à raison de son inclination et de ses moyens, mais rarement au-dessous d'un shelling par tête, qui vaut 1 franc 20 centimes, et pour cela, ils ont repas de noces et danses. Lorsque les mariés sont des domestiques de quelques familles distinguées, les contributions sont telles, que souvent elles procurent au jeune couple un établissement.

Le peuple d'Ecosse a conservé le brillant appareil de ses ancêtres dans les enterremens. Lorsqu'un homme meurt dans une ville où il a de la famille, le bedeau de la paroisse fait une tournée avec une cloche mortuaire, et il s'arrête en certains endroits,

où, d'une voix sourde et sépulchrale, il annonce la personne décédée, et l'heure de son enterrement, auquel il invite tous ses concitoyens. Si le mort était aimé dans la ville, le concours est fort grand à l'heure désignée. La procession est quelquefois précédée des magistrats et de leurs officiers, tandis que le mort, porté dans son cercueil, couvert de poêle de velours, est conduit au tombeau, où il est inhumé, sans aucun discours au peuple, ni prières. Toutes les cérémonies consistent dans les remerciemens que le parent le plus proche fait au cortége. Les funérailles des nobles et des bourgeois sont en tout presque les mêmes qu'en Angleterre; mais sans service funèbre. Dans la Haute-Ecosse, les convois étaient ordinairement précédés de cornemuses, qui jouaient certains airs lugubres, nommés carouachs, et étaient accompagnés des voix des hommes et femmes composant le cortége.

La danse est un des amusemens favoris du pays ; mais on y sait peu apprécier l'art et les grâces. Tout le talent de ces danseurs consiste dans leur agilité, et leur très-grande exactitude à suivre les mesures de leurs airs. Un des divertissemens les plus en vogue parmi la classe bourgeoise est la longue

paume, qui exige non moins de force que d'adresse. On y joue avec un battoir et une balle plus petite et plus dure qu'une balle de crosse; le battoir a un manche effilé jusqu'à la palette qui le termine, et qui est plombée et revêtue de corne. Ce jeu ressemble assez à celui du mail, très-commun en Angleterre au milieu du dernier siècle. Un joueur habile envoie d'un seul coup la balle à une très-grande distance. Chaque joueur pousse la balle sur un terrain uni, et celui qui l'envoie en moins de coups dans le trou qui sort de but, gagne la partie. Le divertissement du curling est aussi particulier aux Ecossais. On y joue sur la glace avec de larges pierres plates, du poids de vingt à deux cents livres, que l'on lance d'un lieu convenu vers le but fixé a une certaine distance, et celui qui en approche davantage est vainqueur.

L'habillement de la noblesse et de la bourgeoisie ne diffère presqu'en rien du costume anglais; mais la plupart des paysans retiennent encore le bonnet, parce qu'il n'est point cher, et charge peu la tête. Les femmes de tout rang s'habillent à peu près de même dans les deux royaumes; mais on ne peut pas en dire autant des servantes qui, en Ecosse, ne sont ni propres ni bien

mises. La langue anglaise que parlent les Ecossais, s'écrit de la même manière dans les deux pays, quoique ce peuple la prononce avec cet accent provincial qui lui est aussi commun qu'aux habitans des provinces les plus méridionales de la Grande-Bretagne ; mais à présent les Ecossais corrigent beaucoup leur prononciation, et quelques-uns au point qu'il n'y a pas entr'eux et les habitans de Londres, plus de différence qu'entre ceux-ci et les habitans des comtés de Somerset et de Worchester.

Les peines sont, à beaucoup d'égards, les mêmes qu'en Angleterre. Dans ce premier royaume, on décapite par le moyen d'un instrument, nommé demoiselle, dont le modèle, comme on sait, fut apporté d'Halifax, ville d'Angleterre, par le régent comte Morton.

La religion dominante en Ecosse est la presbytérienne, qui participait autrefois de toute la rigidité du calvinisme, et était aussi intolérante que le papisme; mais elle est aujourd'hui douce et indulgente, et les sermons et écrits théologiques de la plupart des docteurs modernes, sont distingués par le bon sens et la modération qui y règnent. Il serait cependant à souhaiter que cette modé-

16

ration ne fût pas si souvent troublée par le fanatisme, non-seulement des dissidens laïcs, mais des ministres. Il y a différentes sectes de dissidens en Ecosse, tels que les épiscopaux, quelques quakers, des anabaptistes et autres qui reçoivent des dénominations de leurs prédicateurs.

Depuis la découverte des logarithmes par Neper-de-Merchistone, les sciences mathématiques ont été cultivées, en Ecosse, avec grand succès. Keil, qui a composé des ouvrages physico-mathématiques; Grégory et Maclaurin, qui ont écrit sur l'astronomie; le docteur Simpson, qui est si connu dans toute l'Europe par le jour qu'il a répandu sur l'ancienne géométrie, suffisent pour établir la réputation des Ecossais dans ces parties abstraites. Dans la médecine, sur-tout, on trouve les noms distingués de Pitcaim, Arbuthnot, Mouro, Smellia, Whytt, Cullen et Grégory. Les Ecossais n'ont pas eu moins de gloire dans la culture des lettres. Les habitans des climats chauds, qui s'imaginent que les peuples des pays septentrionaux sont incapables d'éprouver et d'exprimer le sentiment, s'étonnent du génie vraiment poétique et de la sensibilité délicate de Thompson.

Il y a en Ecosse quatre universités : Saint-André, fondée en 1411 ; Glascow, en 1454 ; Aberdem, en 1477, et Edimbourg en 1582.

La marine des Ecossais s'est beaucoup accrue depuis trente ans. Les exportations par cette voie consistent la plupart en objets fabriqués dans le pays ; en échange de ces marchandises, ils importent des plantations anglaises, du tabac, du riz, du coton, du sucre et du rhum, et des autres pays, leurs productions respectives ; ce qui rapporte à l'Ecosse un très-gros bénifice. La prospérité de Glascow est due, en grande partie, aux relations commerciales de cette ville avec la Virginie et les îles de l'Amérique.

Les pêcheries d'Ecosse ne sont pas restreintes aux côtes du royaume, et les Ecossais ont une grande part dans la pêche de la baleine, qui se fait sur la côte de Spitzberg. Les retours en sont avantageux, au moyen de la prime de 48 francs par tonneau que le gouvernement accorde pour les navires employés à ces expéditions.

L'ordre du chardon est un ordre militaire institué, suivant l'assertion des écrivains du pays, par leur roi Achaïus, dans le neuvième siècle, lorsqu'il fit une ligue offensive et défensive avec Charlemagne,

roi de France. D'autres prétendent qu'il l'institua à cause de sa victoire sur Ethelstan, roi d'Angleterre, lorsqu'il fit vœu, dans l'église de Saint-André, pour lui et sa postérité, de porter dans leurs enseignes la croix de ce saint. Cet ordre a été souvent rétabli; il est composé du souverain et de douze chevaliers, nommés *du Chardon*, qui portent sur leur enseigne cette devise expressive : *Nemo me impunè lacesset*, nul ne me provoque impunément.

LES IRLANDAIS.

L'IRLANDE est une île située sur la côte occidentale de l'Angleterre, entre les 8 degrés 20 minutes, et 10 degrés 20 minutes de longitude ouest, et entre 51 et 55 degrés 30 minutes de latitude nord. Elle a 25 lieues de longueur sur 53 de largeur. On a formé plusieurs conjectures sur le nom latin de cette île (*Hibernia*) sur le nom irlandais (*Erin*) aussi bien que sur le nom anglais (*Ireland.*) Il est probable que tous ces noms viennent de quelque mot phénicien ou gaëlique, qui signifie l'habitation

la plus reculée vers l'ouest. Sa population peut monter à un million et demi d'habitans.

On représente généralement les Irlandais comme des hommes ignorans, barbares encore et étourdis. Ils ne peuvent supporter ni les injures ni les mauvais traitemens, et sont, pour la plupart, implacables et violens dans toutes leurs affections; mais ils sont d'ailleurs prompts à concevoir, polis envers les étrangers, et durs à la fatigue. Quoique sous ces rapports, il y ait peut-être peu de différence entr'eux et ceux de leurs voisins, qui n'ont point d'éducation, cependant les causes, qui ont retenu les hommes dans l'état de barbarie, sont plutôt accidentelle que naturelle. La plupart d'entr'eux sont papistes, et il est de l'intérêt de leurs prêtres de les entretenir dans la plus profonde ignorance. Ils ont aussi essuyé dans leur propre pays beaucoup de découragement, qui ne leur ont pas permis de déployer toutes leurs facultés tant intellectuelles que corporelles; mais quand ils ont été employés au service de quelques princes étrangers, ils se sont toujours distingués par leur intrépidité, leur courage et leur fidélité. Plusieurs de leurs surnoms commencent par

les syllabes *o* ou *mac*, qui signifient petit-fils et fils. Anciennement la syllabe *o* n'était en usage que parmi leurs chefs et parmi ceux qui se targuaient de l'antiquité de leurs familles. Leur instrument favori est la cornemuse; mais leurs airs sont pour l'ordinaire lents et tristes. Cependant parmi leurs airs modernes, ils en ont quelques-uns de gais, et qui sont fort divertissans, quand ils sont chantés par un Irlandais. Dans l'intérieur du royaume, on ne parle guère que la langue irlandaise. Il règne encore dans ces contrées quelques-uns de leurs usages les plus anciens et les plus étrangers; par exemple, ils poussent des hurlemens à la mort d'un de leurs parens ou de leurs amis; mais on retrouve dans plusieurs autres contrées du continent plusieurs traces de cet usage. Une autre de leurs coutumes est de placer le corps mort, sur des tables, devant leur porte, avec un plat posé sur la bierre, pour exciter la charité des passans; c'est ce qui se pratique toujours dans les environs de Dublin. Il serait à desirer qu'on abolît enfin cet usage. Ils ont aussi coutume de se rassembler les dimanches après-midi, pour boire ensemble et danser au son de la cornemuse; mais les parties de plaisir finissent

presque toujours par des querelles au grand scandale des étrangers. Au reste, ces usages ne sont généralement suivis que dans les provinces les moins civilisées, et particulièrement dans le Connaugtht. Les habitans de ces contrées ne connaissent ni le frein des lois, ni celui du gouvernement; ils ne sont contenus que par la crainte de leurs tyranniques Landlords, dont ils tiennent des terres à bail, et qui pressurent les pauvres sans miséricorde. Les Irlandais de la classe commune ressemblent assez aux anciens Bretons, ou aux Indiens habitans actuels de l'Amérique. Des chaumières, huttes ou cabanes fort basses, construites en argile ou en paille, séparées au milieu par un mur fait des mêmes matériaux, servent à loger tout-à-la-fois la famille et ses possessions. Dans un de ces compartimens, ils vivent et couche pêle-mêle. Un feu de tourbe, allumé dans le milieu de l'aire, n'a d'autre issue, pour évaporer sa fumée, qu'un trou pratiqué au haut du toît. L'autre pièce est occupée par une vache et par tous les ustensiles de ménage qui ne sont pas d'une utilité journalière.

Leur richesse se compose d'une vache, quelquefois d'un cheval, de quelques pièces

de volailles et d'un terrein à pommes-de-terre. Du pain grossier, du lait et quelquefois du poisson, telle est habituellement leur nourriture. Quoique leurs prairies soient couvertes de bétail, les malheureux habitans mangent rarement de la viande de boucherie. Leurs enfans sont cependant gras, robustes et courageux. Ils connaissent à peine l'usage des vêtemens ; ils ne rougissent point de venir plus d'à demi-nus, regarder les étrangers et de parcourir ainsi les chemins.

Les descendans des Anglais et des Écossais qui, après la conquête de l'Irlande par Henri II, allèrent habiter cette île, forment la partie la plus riche de la nation. Au nombre des premiers sont la meilleure partie des nobles Gentlemen et négocians, qui habitent les côtes maritimes, tant à l'est qu'au nord. C'est sur ces côtes que se fait presque tout le commerce du pays, particulièrement à Belfort, à Londonderry, et dans plusieurs autres ports de la province de l'Ulster.

On voit, d'après cet aperçu, que le peuple actuel de l'Irlande est composé de trois classes : 1o. les anciens Irlandais, gens pauvres, ignorans, humiliés, qui traînent leur pénible existence dans les parties intérieures

et occidentales de l'île; 2o. les descendans des Anglais, qui ont introduit dans ces contrées les arts, le commerce, les sciences et les idées religieuses les plus saines et les plus libérales; 3o. les émigrés écossais, qui habitent les provinces septentrionales, vivent comme les autres Ecossais, sont fort attachés à leur religion et à leur manière habituelle de vivre. La classe distinguée, qu'on appelle Gentry, et les gens les plus riches de l'Irlande, ont à-peu-près le même langage, la même parure, les mêmes manières, et les mêmes usages, que les personnes qui occupent le même rang en Angleterre.

La religion établie en Irlande et la discipline ecclésiastique, sont les mêmes qu'en Angleterre. Parmi le bas peuple qui habite les parties les plus incultes, domine le papisme le plus absurde et le plus libéral. Les papistes irlandais ont toujours leurs évêques nominaux et autres dignitaires, qui ne subsistent que des contributions qui leur sont accordées volontairement par leurs sectateurs; mais malgré l'aveugle soumission de ceux-ci à leur clergé, le protestantisme fait des progrès rapides dans les villes et parmi les communautés.

L'Irlande contient autant de sectaires

pour le moins que l'Angleterre. On y trouve particulièrement des presbytériens, des anabaptistes, des quakers et des méthodistes; toutes ces sectes sont tolérées. Les archevêchés sont au nombre de quatre: Armagh, Dublin, Cashel et Tuam, et les évêchés au nombre de dix-huit.

La langue irlandaise est, quand au fond, la même que la langue anglaise, que la langue du pays de Galles, que ce dialecte de la langue celtique, usitée chez les montagnards d'Ecosse, qui habitent les côtes opposées à celles d'Irlande. Cependant, cette langue a subi dans chacun de ces endroits, diverses altérations; mais elles ne sont pas telles qu'un Anglais, un Gallois et un montagnard ne puissent pas s'entendre réciproquement. L'usage de la langue irlandaise donne au commun peuple, qui parle aussi l'anglais, un accent désagréable, qui s'étend généralement, et même aux classes supérieures qui n'entendent point l'irlandais.

Dans les siècles modernes, quelques Irlandais se sont distingués dans la république des lettres. L'archevêque Usher a honoré, sans contredit, la littérature; le doyen Swift, qui était natif d'Irlande, n'a peut-être jamais eu d'égal pour l'esprit, l'excel-

lent comique et la satyre. La vive imagination de Farquhar est connue de tous ceux qui aiment les ouvrages dramatiques; et parmi les hommes de génie qui sont recemment sortis de l'Irlande, on peut mentionner honorablement les noms de Richard Steele, de l'évêque Berkelay, de Parnel, de Sterne et de Goldsmith.

L'Irlande contient une seule université, qui se nomme le collège de la Trinité. Ce collège a le pouvoir de conférer les degrés de bachelier, de maître-ès-arts et de docteur dans toutes les facultés. Les visiteurs sont le chancelier ou le vice-chancelier, et l'archevêque de Dublin.

La constitution du gouvernement d'Irlande est aujourd'hui à-peu-près la même que celle d'Angleterre, en ce qui concerne la justice distributive. Un chef-gouverneur, sous le nom de lord-lieutenant, y est envoyé d'Angleterre par le roi qu'il représente; mais son pouvoir est plus ou moins limité, selon l'exigeance des circonstances. Il ne paraît jamais en public, sans être accompagné d'une garde à cheval. Si l'on considère l'autorité dont il est revêtu, le cortège nombreux qui l'environne et la magnificence qu'il étale, on sera convaincu qu'il

n'est point dans la chrétienté de vice-roi, qui imite de plus près la grandeur et la majesté royale. Il y a un conseil particulier, composé de grands officiers de la couronne, et nommément du chancelier, du trésorier et de tels archevêques ou évêques qu'il plaît au roi d'Angleterre de nommer. Le parlement est ici, comme en Angleterre, la cour suprême de justice. Cette attribution lui est accordée par un ordre émané du roi, et il siége ordinairement, en cette qualité, une fois par année. Le parlement est composé d'une chambre des lords, et d'une chambre des communes. Parmi les premiers, il se trouve beaucoup de pairs d'Angleterre et de membres de la chambre des communes. Il y a quelques papistes; mais qui sont tous des gens de distinction. La chambre des communes est composée de trois cents membres. La représentation du peuple d'Irlande est, comme celle d'Angleterre, partielle et imparfaite sous plusieurs rapports. Les lois sont faites par la chambre des lords et des communes, et envoyées ensuite en Angleterre pour obtenir la sanction du roi. Si elles sont approuvées par sa majesté et son conseil, elles sont revêtues du grand sceau d'Angleterre, et renvoyées. Quant à la dis-

tribution de la justice, elle est la même qu'en Angleterre.

On estime que le revenu d'Irlande monte à présent à plus d'un million sterling, sur laquelle somme les Irlandais se plaignent, avec raison, que l'on accorde celle d'environ 70,000 livres sterling à faire des pensions, et, pour la plus grande partie, à des Irlandais absens de leur pays.

Les monnaies d'Irlande portent à présent les mêmes noms, et sont de la même fabrication que celles d'Angleterre; seulement le shelling anglais passe en Irlande pour treize pences.

L'Irlande entretient à présent et paye un corps de troupes considérables, qui souvent a été fort utile à l'Angleterre. Les forces militaires de l'Irlande furent, à une certaine époque, considérablement augmentées par l'association de plusieurs compagnies de volontaires, qui s'étaient formées dans ce royaume, mais qui ont été récemment supprimées par acte du parlement.

L'ordre de Saint-Patrick fut institué en 1783 : il est composé d'un chef et de quinze chevaliers. Le lord-lieutenant d'Irlande est grand - maître de l'ordre ; l'archevêque d'Amorgh en est le prélat. Leurs robes sont

très-brillantes. Leurs marques distinctives sont une croix surmontée de trois couronnes, avec cette épigraphe : *Quis separabit?* 1783. Le tout est attaché, par une harpe irlandaise, à la couronne impériale, et environné, sur l'habit, d'une étoile de huit pointes.

LES FRANÇAIS.

LA France est située entre le 42e. degré 30 minutes, et le 51e. 30 minutes de latitude nord, et entre le 7e. degré de longitude ouest, et le 6e. de longitude est. Elle est bornée au nord par la Manche, le Pas-de-Calais et la Hollande ; à l'est, par le Rhin et les Alpes, qui la séparent de l'Italie ; au sud, par la Méditerrannée et les Pyrénées, qui la séparent de l'Espagne ; à l'ouest, par l'Océan. Elle a deux cent vingt-deux lieues et demie de longueur, sur cent quatre-vingt-dix lieues et demie de largeur. Le nom de France vient de celui des Francs ou hommes libres, qui occupaient un canton

de la Germanie. Ce peuple belliqueux et entreprenant subjugua les Gaulois ou anciens habitans de la France, alors nommée la Gaule. La France est, par sa situation, l'empire de l'univers le mieux lié et le plus serré dans toutes ses parties, et le plus heureusement disposé pour la prospérité de son commerce et l'accroissement de sa puissance. Suivant les calculs les plus justes, on porte sa population à environ 31 millions d'ames.

La taille des Français est, en général, au-dessous de celle de leurs voisins; mais ils sont bien proportionnés, très-actifs, et moins sujets que les autres nations aux difformités corporelles. Les femmes sont aussi célèbres pour leur beauté que pour la vivacité, la gentillesse, les graces et les charmes.

Les Français sont gais, enjoués, humains, généreux, magnanimes. L'esprit et la gaîté brillent dans leur conversation. C'est à leur école que les étrangers viennent apprendre le bon ton de la société, des leçons de politesse et de galanterie. Leurs prévenances et leurs soins leur gagnent les bonnes graces du beau sexe, et les étrangers ne peuvent résister à leur amabilité. Les maris ne sont

pas non plus aussi indifférens qu'on le dit sur la conduite de leurs épouses. Les Français sont très-confians ; mais il n'y a pas de peuple qui sache supporter d'aussi bonne grace les revers et l'adversité. La prospérité ne les rend ni présomptueux, ni arrogans. La conversation des militaires d'un âge mûr est, en général, instructive et amusante. Les Français, esclaves des bienséances, ne disent rien en public qui puisse choquer l'oreille la plus délicate. Les femmes ont cet air d'aisance et de liberté, cette douceur de mœurs qui rend leur société si chère à tous les cœurs épurés, à tous les esprits cultivés. Elles peuvent, sans manquer aux règles de la décence, répéter en particulier tout ce qu'elles entendent dire en public. Les principaux amusemens des Français sont la danse, le spectacle. Ils aiment à se réunir dans les cercles, et à faire assaut d'esprit et de politesse. Leurs exercices sont les mêmes que ceux de leurs voisins. Les armes, le cheval, le billard, la paume, le battoir, sont particulièrement ceux auxquels ils se livrent. On a reproché aux Français le manque de sincérité ; mais on a poussé beaucoup trop loin ce reproche. C'est en général leur excès de civilité qui rend leur

franchise suspecte. Il n'est pas moins vrai que pour le commerce de la vie, on trouve parmi eux des caractères aimables et estimables, et des modèles de générosité et de désintéressement. Le fond du caractère est aujourd'hui tel que César a peint les Gaulois ; il est prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agathias, et autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il en est de même du Français, il est encore dans le siècle le plus civilisé, le modèle de la politesse.

La lecture des romans est devenue, depuis quelques années, un des goûts dominans des Français. A peine les presses peuvent-elles suffire à la consommation des amateurs, qui ont pris l'habitude de passer une partie des nuits, pour tâcher de se tenir au courant. L'homme de loi, le célibataire, l'épouse honnête et sensible, la courtisane luxurieuse et déhontée, le rentier, la fausse dévote, le marchand dans sa boutique, la fermière lorsque son mari est dans les champs, tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, lisent et anonnent des romans. Tous les jours on en traduit, on en compose,

17

on en recopie et on en réimprime d'anciens pour alimenter cette espèce de manie.

Le Français est naturellement chansonnier, à-peu-près de même que, selon madame Sablière, La Fontaine était fablier. Il n'a jamais tant chanté que depuis dix ans; et il semble que c'est au milieu des discordes civiles, des guerres les plus sanglantes, que le vaudeville, long-temps délaissé, a repris faveur, et que l'on a vu paraître tout-à-coup des chansonniers, dignes des beaux jours de Piron, de Panard et de Collé. On a vu une foule d'infortunés composer, quelques instans avant d'aller à l'échafaud, leurs premières et dernières chansons. Combien de fois la *Marseillaise* ou le *Chant-du-Départ*, entonnés par les troupes françaises, n'ont-ils pas retrempé leur courage et fixé sous leurs drapeaux la victoire incertaine?

Les Français dînaient, il y a deux cents ans, à midi; aujourd'hui l'artisan dîne à deux heures, le gros marchand à trois, le commis à quatre, l'enrichi, l'homme aux entreprises, l'agent-de-change, à cinq heures; le ministre, le législateur, le riche célibataire, à six; et ces derniers sortent ordinairement de table à l'heure où leurs ancêtres y entraient pour souper.

Les trois quarts de la France ne soupent plus, et la moitié de ces trois quarts a pris cette habitude par économie. Les personnes qui soupent, se mettent à table à onze heures, et se couchent, en été, quand l'ouvrier se lève.

Il est un repas très-important, maintenant en France, et qui se fait d'une manière nouvelle dans une certaine classe toute nouvelle aussi, c'est le déjeûner. La plupart des femmes de Paris, celles même des classes les moins aisées, déjeûnent à présent avec ce fruit originaire de l'Inde, et qui n'était pas connu en France, il y a deux cents ans. Ce goût a gagné la campagne, et l'on voit à cent cinquante lieues de Paris, des cultivateurs prendre leur café au lait.

En général les Français font bonne chaire, et la gaîté préside à leur repas, ainsi que la bienséance. Dans la classe élevée, avant de se mettre à table, c'est à qui se fera le plus de politesses et le plus de complimens. Au commencement du repas, on parle de politique; vers le milieu, de littérature, de jurisprudence, d'agriculture ou de commerce; mais au dessert, quand le vin mousseux d'Aï s'est emparé des têtes, c'est alors que la langue acquiert plus de volubilité, et que le

jus de Bacchus s'évapore en ris, jeux de mots, pointes d'esprit, sarcasmes, innocentes calomnies, critiques et censures. Les femmes, les spectacles, les modes du jour, deviennent tour-à-tour les sujets de cette conversation animée et piquante. Ensuite, on se lève de table, et l'on passe dans le salon contigue pour prendre le café et la liqueur. Ce dernier acte du repas fini, le cercle brillant danse, se promène ou joue.

Paris a toujours été le séjour de la mode c'est la seule tyrannie à laquelle le Français se soumette sans murmure ; rien ne lui paraît plus odieux que l'uniformité, aussi les changemens chez lui sont si fréquens, qu'il est impossible de décrire le costume qu'il adopte (1). Il surpasse tous ses voisins en inventions de ce genre ; et c'est à son inconstance que ses manufactures doivent une partie de leur activité. Le même goût le domine

---

(1) Cette versatilité de goût rappelle l'anecdote suivante. Un prince étranger avait chargé un habile peintre de lui représenter, d'une manière fidelle, tous les costumes des différens peuples de l'Europe. Lorsque l'artiste fut arrivé au tour du Français, il resta très-embarassé, ne sachant pas précisément celui qui devait lui donner, vu l'inconstance de son goût pour les

encore; mais les moyens sont épuisés par des causes étrangères. La nécessité de se conformer aux circonstances pénibles ; la violence faite par l'opinion momentanée aux habitudes les plus agréables, et le triomphe, je ne dirai point de la simplicité, mais de la mal-propreté sur ce que l'élégance et la recherche aimaient à présenter aux yeux, l'ont conduit tour-à-tour à dépouiller les livrées de la richesse et du luxe. A travers la propreté extérieure, la misère perce quelquefois, malgré les efforts impuissans d'une demi-parure : tant la mode a de pouvoir! L'économie semble être devenue la vertu des Français, renommés autrefois par leur prodigalité ; le même habit reparaît sous des formes diverses, tantôt carré, tantôt étroit ; les perruques couvrent les jeunes têtes ; la poudre est abandonnée à celles que l'âge blanchit déjà ; et bientôt on cherchera

---

modes. Après avoir long-tems cherché dans sa tête, il lui vint à l'esprit de le représenter nu, portant sous son bras une pièce d'étoffe. Le prince surpris lui demanda pourquoi le Français était le seul peuple, qui n'eût pas de costume particulier : « Seigneur, ré» pondit ingénieusement le Peintre, il saura s'en faire » faire un, à sa fantaisie, avec l'étoffe qu'il porte. »

en vain dans Paris une jeune beauté, qui puisse faire présent à son amant d'une tresse de ses cheveux. Après mille variations, les femmes semblent avoir pris les costumes à la grecque et à la romaine, qui sont très-nobles, et conviennent parfaitement aux beautés. Les jeunes-gens, et même les hommes faits, sacrifient leurs cheveux à l'idole de la mode. Le peuple, toujours fidèle à son antique costume, rit, sous son vaste chapeau, des modes nouvellement inventées, qui naissent et meurent chaque jour au sein de nos villes.

Quoiqu'il en soit, dans plusieurs parties de la France, les habitans ont conservé des formes de vêtemens qui n'ont pas varié depuis plus de trois cents ans, et qui n'ont conséquemment aucun rapport avec l'habit parisien des 17 et 18e. siècles. Il suffit d'avoir traversé ces déserts, appelés les grandes et petites landes de Bordeaux, d'avoir parcouru les environs de Bayonne et quelques cantons des hautes Pyrénées, pour sentir la justesse de cette observation. Et parmi ce sexe même, si inconstant dans la forme de ses vêtemens, qui ne sait que les strabourgeoises, les habitantes de Tarbes, de Bagnères, celles du Puy-de-Dôme, du

Mont-Blanc, etc. ont conservé les coëffures qu'elles avaient il y a plusieurs siècles.

Le nombre des sectateurs fait encore, de la religion catholique-romaine, la religion la plus répandue en France, au milieu des sectes qui s'y sont élevées ou qui y ont été introduites pendant le cours de la révolution. Depuis que l'assemblée constituante déclara propriété nationale les possessions territoriales de l'église gallicane, assigna au clergé des pensions sur le trésor public, abolit ou créa des évêchés, cassa les vœux, supprima tous les établissemens monastiques, d'autres constitutions ont successivement diminué le traitement accordé à l'entretien du culte religieux et des ecclésiastiques jusqu'au moment où un décret a proclamé que l'Etat ne reconnaissait et ne salariait les ministres d'aucune religion, c'est le peuple qui choisit et paye ceux dont il embrasse les principes.

Les religions ont presque toutes lié le respect des morts à leurs dogmes, à leurs cérémonies; il a disparu parmi les Français avec elles, et aucune institution ne le fait renaître. Quand une personne est décédée, on en va faire la déclaration à la

municipalité, qui envoie au bout de vingt-quatre heures un officier public et quatre porteurs pour enlever le corps. Ils le portent silencieusement au cimetière. Arrivés à cet endroit funéraire, et étant sur le bord de la fosse, l'officier public crie au fossoyeur: « Au nom de la loi, il vous est ordonné d'inhumer ce corps. » C'est avec cette indécence que l'on confie à la terre les restes de l'homme vertueux! Néanmoins les catholiques ont la liberté, en payant, de présenter à l'église le corps du défunt et de lui rendre tous les devoirs religieux. On a aussi le droit de recueillir dans ses propriétés les cendres d'un père ou d'une épouse, d'un frère ou d'un ami.

L'ère des Français date de la fondation de la république, qui a eu lieu le 22 septembre 1792 de l'ère vulgaire. L'année est divisée en douze mois égaux, de trente jours chacun; après les douze mois suivent cinq jours pour compléter l'année ordinaire; ces cinq jours n'appartiennent à aucun mois. L'année ordinaire reçoit un jour de plus, selon que la position de l'équinoxe le comporte, afin de maintenir la coïncidence de de l'année civile avec les mouvemens célestes. Ce jour placé à la fin de l'année,

forme alors le sixième des jours complémentaires. Cette addition d'un jour arrive tous les quatre ans; et les années qui ont un jour de plus s'appellent sextiles.

Les jours de décadi sont les seuls jours fériés, reconnus par l'autorité nationale. L'observation des jours fériés n'est obligatoire que pour les autorités constituées, les fonctionnaires publics et les salariés du gouvernement : les simples citoyens ont le droit de pourvoir à leurs besoins, et de vaquer à leurs affaires tous les jours, en prenant du repos suivant leur volonté, la nature et l'objet de leur travail; et le jour de repos qu'ils ont adopté, c'est le dimanche des catholiques et des protestans.

Une des plus sages mesures de Louis XIV, fut l'encouragement de tout projet tendant à épurer et à perfectionner la langue française, et il réussit à la rendre la plus uniforme de toutes les langues vivantes; sa cour devint l'école des arts, des sciences et de la politesse, circonstance qui contribua à son étendue et à sa gloire. Elle est formée de mots dérivés du latin et de l'allemand introduit par les Francs. Depuis la révolution, elle est très-répandue dans l'Europe; sa précision et sa clarté la rendent supérieure aux autres langues vivantes.

Comme les autres nations de l'Europe, les Français furent long-tems plongés dans la barbarie. Leurs premières connaissances ne furent pas de nature à corriger le goût et régler les affections. Elles consistèrent dans une logique subtile et pointilleuse, qui était plus propre à gâter qu'à améliorer les talens. Mais l'étude des écrivains de la Grèce et de Rome, qui commençait à se réveiller en Italie, se répandit bientôt en France, et donna un nouveau degré d'activité aux efforts littéraires : c'est à cette étude, ainsi qu'aux encouragemens que les Français reçurent de François Ier., que les lettres durent leurs succès rapides. Pendant ce règne, parurent plusieurs hommes qui se distinguèrent par leurs écrits : on compte dans ce nombre Budée, Marot, Duchatel, Rabelais et Ramus. Malgré les ouvrages de ces écrivains, justement estimés, ce ne fut qu'au dix-septième siècle que la langue française se montra dans toute son élégance. Les gens de lettre, qui parurent sous le règne de Louis XIV, sont en trop grand nombre pour pouvoir être comptés. Corneille et Racine, dans le genre tragique, ont la plus grande et la plus juste réputation. Molière aurait épuisé tous les sujets du genre

comique, s'ils n'étaient pas inépuisables, et sur-tout dans sa patrie. Dans la satyre et la critique, Boileau, judicieux imitateur des anciens, a un mérite peu commun; et malgré l'envie acharnée, depuis quelques années, à déprécier ses écrits, ils seront toujours des modèles, et des sources du bon goût. La France n'a pas produit de poème épique que l'on ose placer à côté du Tasse, du Camoëus et de Milton; mais, si elle reconnaît la supériorité de ses voisins qui possèdent cet avantage, combien elle les efface dans l'éloquence de la chaire et du barreau! Bossuet, Bourdaloue, Flechier et Massillon ont porté l'éloquence de la chaire à un degré de perfection, qui n'égaleront jamais les Anglais condamnés à une admiration stérile. Comme historien, de Thou s'est placé au premier rang. Et, qui ne connaît pas Pascal et ses Lettres Provinciales, Fénélon et son Télémaque? Peu d'hommes ont rendu des services essentiels à la religion par leurs écrits ou par leur vie. Quand à Montesquieu, c'est la gloire et l'ornement de l'espèce humaine; c'est le législateur des nations. Ses ouvrages sont lus dans tous les pays et dans toutes les langues, et par-tout où ils pénètrent, ils répandent la lumière et donnent à l'esprit une

vigueur inconnue. Divers écrivains ont paru dans ces derniers tems en France, et leurs écrits, animés par le génie de la liberté, ne s'accordaient guères avec un gouvernement arbitraire : ces sentimens ont fait des progrès rapides par les gens de lettres et les personnages d'un rang distingué, et l'on ne saurait douter qu'ils n'aient été la cause principale de la révolution actuelle. Aucune nation n'a produit plus d'écrivains agréables dans les mélanges et les belles-lettres. De ce nombre, sont, Montaigne, Voltaire, Florian, etc. Avant que le célèbre Newton eut immortalisé le nom anglais, Descartes était le plus grand philosophe des siècles modernes. Ce fut lui qui, le premier, appliqua l'algèbre à la solution des problêmes géométriques, et qui fraya naturellement le chemin aux découvertes analytiques de Newton. L'âge présent a produit un grand nombre de mathématiciens fameux, particulièrement Clairaut, Bezout et d'Alembert, qui, à la précision du géomètre, a su réunir les talens d'un bon écrivain. Depuis le commencement de ce siècle, la France a fait les plus grands progrès dans l'étude de la philosophie naturelle. Buffon a mérité une place près d'Aristote, de

Pline et de Gessner, qu'il surpasse par son éloquence et la beauté de son style. On doit le regarder comme un peintre philosophe de la nature ; et, sous ce point de vue, son histoire doit être regardée comme un chef-d'œuvre. Parmi les peintres, Poussin, Le Brun, Mignard et sur-tout Le Sueur font honneur au règne de Louis XIV. Aujourd'hui la France n'a que peu de talens remarquables, et Greuse sera long-tems sans rival. La sculpture est mieux cultivée que dans les autres contrées de l'Europe. Les monumens, épars dans la capitale, seront à jamais des preuves de la perfection que l'on a donné à l'architecture. Aucun génie n'a encore égalé Vauban dans la théorie ou la pratique des fortifications. L'encyclopédie, publiée dans les dernières années de Louis XV, est le meilleur dictionnaire des sciences et des arts, qui ait encore paru dans aucun pays.

Les universités et les collèges avaient beaucoup perdu de leur éclat et de leur utilité par l'expulsion des jésuites, qui faisaient une étude particulière des langues, des arts et des sciences, et qui en répandaient les connaissances sur toutes les parties de la France. Il y avait aussi plusieurs éta-

blissemens littéraires, tels que les académies. Aujourd'hui, toutes ces sources d'instruction publique, où avaient puisé tous les hommes qui avaient honoré la France, et dont la France s'honore encore, ont été en partie taries. Les universités, dont celle de Paris était la mère par sa durée, ses richesses et la solidité de ses études, ont été détruites et remplacées par les écoles primaires et des écoles centrales, polytechnique; les diverses académies, par un institut national et des lycées, dont les productions se ressentent encore de la nouveauté de leur origine. Il y a, pour toute la république, un Prytanée, qui se divise en plusieurs collèges. Les places gratuites de cet établissement, sont données exclusivement aux enfans peu fortunés des militaires morts sur le champ de bataille, et des fonctionnaires publics morts dans l'exercice de leurs fonctions.

La manufacture des glaces établie à Paris, qu'aucune autre de l'Europe ne surpasse, celle des tapisseries, dites des Gobelins, aussi à Paris, et celle de porcelaine à Sèvres, qui n'ont pas d'égales dans l'univers; celle des tapis de la savonnerie, que toute l'Europe admire, sont les manufactures de France où la pompe et le luxe nationaux se

déploient avec le plus de grandeur. Quant aux autres manufactures, les Français se sont toujours distingués par l'invention, et depuis quelques années, elles atteignent la perfection des manufactures anglaises.

Outre les avantages sans nombre que le commerce intérieur retire des rivières, des canaux navigables, et de la communication qui existe entre les deux mers, on peut dire que celui du dehors s'étend sur tout le globe. Les exportations de la France consistent en vins, vinaigre, eau-de-vie, huile, soie, satins, toiles, étoffes de laine, tapisserie de haute-lice, dentelle, broderies d'or et d'argent, joujous, colifichets, parfumeries, papier, imprimeries, livres, drogues, etc. Les importations se font en poterie, fayance, laiton, métaux, chanvre, lin, soie, chevaux, denrées des Indes occidentales et orientales. Son commerce de mer occupe un million de tonneaux et 50,000 marins. Avant la révolution, on estimait ses exportations à 300 millions de francs et ses importations à 229. La balance du commeree était de 72 millions de francs à son avantage; mais son commerce et ses manufactures sont tombés depuis cette époque.

Le gouvernement a établi depuis peu, une banque qui s'appelle *Banque de France*. Cette banque escompte les lettres-de-change et billets à ordre, revêtus de trois signatures de citoyens français et de négocians étrangers, ayant une réputation notoire de solvabilité. Elle se charge, pour compte de particulier, pour celui des établissemens publics et du gouvernement, de recouvrer le montant des effets qui lui sont remis, et de faire des avances sur les recouvremens de ces effets, lorsqu'ils paraissent certains. Elle reçoit en compte courant, tous dépôts et consignations, ainsi que les sommes en numéraire et les effets qui lui sont remis par des particuliers ou des établissemens publics ; elle paie pour eux les mandats qu'ils tirent sur la banque, ou les engagemens qu'ils auraient pris à domicile, et ce, jusqu'à concurrence des sommes encaissées à leur profit. La banque s'interdit toute espèce de commerce, autre que celui des matières d'or et d'argent.

Depuis la révolution, commencée en 1789, la France a changé plusieurs fois de gouvernemens. En 1791, l'assemblée constituante lui donna une constitution aussi défectueuse dans ses principes qu'inexcutable dans sa marche. Quelque tems après, la royauté n'ayant

pas tardé à être abolie en France. Ce pays se déclara en république le 22 septembre 1792. Depuis cette époque, il a eu successivement deux constitutions; la première, dite de 1793, ne fut qu'éphémère ; quant à la seconde, dite de 1795 ou de l'an 3, elle dura l'espace de cinq ans. Meilleure que les deux précédentes, elle n'avait pas encore reçu le degré de perfection qui convient à un pacte social, et elle était d'ailleurs trop compliquée dans ses rouages, pour pouvoir durer plus long-tems. Le 18 brumaire an 8, vint heureusement; et Bonaparte, auteur de cette mémorable journée, après avoir totalement renversé l'impuissante constitution de l'an 3, lui en substitua une autre plus conforme au bonheur du peuple, laquelle parut le 22 frimaire suivant, et fut immédiatement acceptée par la plus grande majorité des citoyens français. Nous allons en rappeler les principales dispositions.

La république française est une et indivisible. Son territoire européen est distribué en départemens et en arrondissemens communaux. Tout homme né et résidant en France qui, âgé de vingt-un ans accomplis, s'est fait inscrire sur le registre civique de son arrondissement communal, et qui a

demeuré depuis pendant un an sur le territoire de la république, est citoyen Français. Pour exercer les droits de cité dans un arrondissement communal, il faut y avoir acquis domicile par une année de résidence, et ne l'avoir pas perdu par une année d'absence. Les citoyens de chaque arrondissement communal désignent, par leurs suffrages, ceux d'entr'eux qu'ils croient les plus propres à gérer les affaires publiques. Il en résulte une liste de confiance, contenant un nombre de noms égal au dixième du nombre des citoyens ayant droit d'y coopérer. C'est dans cette première liste communale que doivent être pris les fonctionnaires publics de l'arrondissement. Les citoyens compris dans les listes communales d'un département, désignent également un dixième d'entr'eux. Il en résulte une seconde liste dite départementale, dans laquelle doivent être pris les fonctionnaires publics du département. Les citoyens portés dans la liste départementale désignent pareillement un dixième d'entr'eux; il en résulte une troisième liste qui comprend les citoyens de ce département éligibles aux fonctions publiques nationales.

Le sénat conservateur est composé de

quatre-vingts membres inamovibles et à vie, âgés de quarante ans au moins. La nomination à une place de sénateur se fait par le sénat, qui choisit entre trois candidats présentés; le premier, par le corps législatif; le second, par le tribunat, et le troisième, par le premier consul. Il ne choisit qu'entre deux candidats, si l'un d'eux est proposé par deux des trois autorités présentantes; il est tenu d'admettre celui qui serait proposé à-la-fois par les trois autorités. Le premier consul, sortant de place, soit par l'expiration de ses fonctions, soit par démission, devient sénateur de plein droit. Les deux autres consuls, durant le mois qui suit l'expiration de leurs fonctions, peuvent prendre place dans le sénat, et ne sont pas obligés d'user de ce droit. Un sénateur est à jamais inéligible à toute autre fonction publique. Toutes les listes, faites dans les départemens, sont adressées au sénat; elles composent la liste nationale. Il élit dans cette liste les législateurs, les tribuns, les consuls, les juges de cassation et les commissaires à la comptabilité. Il maintient ou annulle tous les actes qui lui sont déférés comme inconstitutionnels par le tribunat ou

par le gouvernement : les listes d'éligibles sont comprises parmi ces actes.

Il n'est promulgué de lois nouvelles, que lorsque le projet en a été proposé par le gouvernement, communiqué au tribunat, et décrété par le corps législatif. Les projets que le gouvernement propose sont rédigés en articles. En tout état de la discussion de ces projets, le gouvernement peut les retirer; il peut les reproduire modifiés. Le tribunat est composé de cent membres âgés de vingt-cinq ans au moins; ils sont renouvelés par cinquième tous les ans indéfiniment rééligibles tant qu'ils demeurent sur la liste nationale. Le tribunat discute les projets de loi; il en vote l'adoption ou le rejet. Il envoie trois orateurs pris dans son sein, par lesquels ses motifs du vœu qu'il a exprimé sur chacun de ces projets, sont exposés et défendus devant le corps législatif. Il défère au sénat, pour cause d'inconstitutionnalité seulement, les listes d'éligibles, les actes du corps législatif et ceux du gouvernement. Il exprime son vœu sur les lois faites et à faire, sur les abus à corriger, sur les améliorations à entreprendre dans toutes les parties de l'administration publique, mais jamais sur les affaires civiles

ou criminelles portées devant les tribunaux. Quand le tribunat s'ajourne, il peut nommer une commission de dix à quinze de ses membres, chargée de le convoquer, si elle le juge convenable. Le corps législatif est composé de trois cents membres, âgés de trente ans au moins; ils sont renouvelés par cinquième tous les ans. Un membre sortant du corps législatif ne peut y rentrer qu'après un an d'intervalle; mais il peut être immédiatement élu à toute autre fonction publique, y compris celle de tribun, s'il y est d'ailleurs éligible. La session du corps législatif commence chaque année le premier frimaire, et ne dure que quatre mois; il peut être extraordinairement convoqué durant les huit autres par le gouvernement. Le corps législatif fait la loi en statuant par scrutin secret, et sans aucune discussion de la part de ses membres, sur les projets de loi débattus devant lui par les orateurs du tribunat et du gouvernement.

Le gouvernement est confié à trois consuls, nommés pour dix ans, et indéfiniment rééligibles. Le premier consul a des fonctions et des attributions particulières, dans lesquelles il est momentanément suppléé,

quand il y a lieu, par un de ses collègues. Le premier consul promulgue les lois ; il nomme et révoque à volonté les membres du conseil-d'état, les ministres, les ambassadeurs et autres agens extérieurs en chef, les officiers de l'armée de terre et de mer, les membres des administrations locales, et les commissaires du gouvernement près les tribunaux. Il nomme tous les juges criminels et civils autres que les juges-de paix et les juges de cassation, sans pouvoir les révoquer. Dans les autres actes du gouvernement, le second et le troisième consuls ont voix consultative : ils signent le registre de ces actes pour constater leur présence ; et, s'ils le veulent, ils consignent leurs opinions, après quoi la décision du premier consul suffit. Le gouvernement propose les lois et fait les réglemens nécessaires pour assurer leur exécution. Le gouvernement dirige les recettes et les dépenses de l'Etat, conformément à la loi annuelle qui détermine le montant des uns et des autres; il surveille la fabrication des monnaies, dont la loi seule ordonne l'émission, fixe le titre, le poids et le type. Le gouvernement pourvoit à la sûreté intérieure et à la défense extérieure de l'Etat ; il distribue les forces de

terre et de mer, et en règle la direction. La garde nationale en activité est soumise aux réglemens d'administration publique : la garde nationale sédentaire n'est soumise qu'à la loi. Le gouvernement entretient des relations politiques au-dehors, conduit les négociations, fait les stipulations préliminaires, signe, fait signer et conclut tous les traités de paix, d'aillance, de trève, de neutralité, de commerce et autres conventions. Sous la direction des consuls, le conseil-d'état est chargé de diriger les projets de lois et les réglemens d'administration publique, et de résoudre les difficultés qui s'élèvent en matière administrative. C'est parmi les membres du conseil-d'état que sont toujours pris les orateurs chargés de porter la parole au nom du gouvernement devant le corps législatif. Ces orateurs ne sont jamais envoyés au nombre de plus de trois pour la défense d'un même projet de loi. Les ministres procurent l'exécution des lois et des réglemens d'aministration publique. Aucun acte du gouvernement ne peut avoir d'effet, s'il n'est signé par un ministre. Le gouvernement ne peut élire ou conserver pour conseillers-d'état, pour ministres, que des citoyens dont les noms

se trouvent inscrits sur la liste nationale.

Chaque arrondissement communal a un ou plusieurs juges-de-paix, élus immédiatement par les citoyens pour trois années. Leur principale fonction consiste à concilier les parties, qu'ils invitent, dans le cas de non-conciliation, à se faire juger par des arbitres. En matière civile, il y a des tribunaux de première instance et des tribunaux d'appel. La loi détermine l'organisation des uns et des autres, leur compétence, et le territoire formant le ressort de chacun. En matière de délits emportant peine afflictive ou infamante, un premier jury admet ou rejette l'accusation; si elle est admise, un second jury reconnaît le fait; et les juges, formant un tribunal criminel, appliquent la peine. Leur jugement est sans appel. Les délits qui n'emportent pas peine afflictive ou infamante, sont jugés par des tribunaux de police correctionnelle, sauf l'appel aux tribunaux criminels. Il y a pour toute la république, un tribunal de cassation, qui prononce sur les demandes en cassation contre les jugemens en dernier ressort, rendus par les tribunaux, sur les demandes en renvoi d'un tribunal à un autre pour cause

de suspicion légitime ou de sûreté publique; sur les prises à partie contre un tribunal entier. Le tribunal de cassation ne connaît point du fond des affaires ; mais il casse les jugemens rendus sur des procédures dans lesquelles les formes ont été violées, ou qui contiennent quelque contravention expresse à la loi; et il renvoie le fond du procès au tribunal qui doit en connaître. Les juges, autres que les juges-de-paix conservent leurs fonctions toute leur vie, à moins qu'ils ne soient condamnés pour forfaiture, ou qu'ils ne soient pas maintenus sur des listes d'éligibles.

Une commission de comptabilité nationale règle et vérifie les comptes des recettes et des dépenses de la république. Cette commission est composée de sept membres, choisis par le sénat, dans la liste nationale.

Chaque département est administré par un préfet qui a sous lui des sous-préfets. Chaque préfet a un conseil de préfecture, composé de cinq membres, et un autre, composé de vingt-quatre membres pour la répartition des contributions dans chaque arrondissement communal. Un maire et des adjoints sont à la tête de chaque administration communale. Dans les quatre villes

suivantes : Paris, Lyon, Marseille et Bordeaux, il y a un Préfet de police, dont la fonction est d'assurer la tranquillité et de maintenir le bon ordre.

Les délits contre la société sont de deux sortes ; les uns légers et les autres graves, ou emportant peines afflictive et infamante, comme le vol, le meurtre etc. Les premiers étaient autrefois, et sont encore aujourd'hui, punis par la détention et des amendes judiciaires ; les seconds par la prison, l'exposition en place publique, les galères et la mort.

La peine de mort était autrefois infligée de diverses manières, selon la gravité du délit. Le voleur était pendu, l'assassin roué et quelquefois même brûlé, après avoir été plusieurs heures exposé à l'endroit où il avait commis le délit. Les nobles avaient seuls le privilége d'avoir la tête tranchée. Aujourd'hui cette peine est commune à tous les criminels ; et c'est le genre de punition que l'on inflige à tous ceux qui ont mérité la mort. La manière de l'infliger est souvent différente ; car, autrefois, c'était le bourreau qui, le sabre à la main, coupait la tête du coupable ; mais depuis la révolution, un conteau tranchant est attaché à un espèce de bélier, que

l'exécuteur de la haute-justice élève en l'air par le moyen d'une corde, et laisse ensuite retomber sur le cou du condamné; ce qui sépare d'un seul coup sa tête de son corps. Cet instrument de mort est appellé *Guillotine*, d'après le citoyen Guillotin, médecin célèbre, qui, étant membre de l'assemblée constituante, en donna l'idée, par des motifs d'humanité, s'imaginant que c'était le supplice le plus doux. Cependant cette espèce de supplice a été pratiqué en Ecosse, il y a nombre d'années. Les délits militaires sont soumis a des tribunaux spéciaux, et a des formes particulières de jugement. Ceux qui emportent peine de mort, sont punis de la fusillade.

Les forces militaires de la France peuvent monter à 5 ou 600 mille combattans. Les Français sont regardés à présent comme les meilleures troupes de l'Europe. Leur tactique, leur courage, leur impétuosité les ont rendus victorieux avec des forces quatre fois moindres que celles de leurs ennemis. On les a vus avec quinze mille hommes, battre une armée formidable de quatre-vingt mille Napolitains qui les attaquaient à l'improviste.

La manière dont le soldat français se bat, tient au caractère de sa nation et a son im-

pétuosité. A peine les armes à feu sont-elles déchargées, qu'on s'élance sur l'ennemi; on le joint, en le culbute, on lui arrache la victoire. Plus de tentes pour camper; on croise quelques branches d'arbres, on se couche dessous, on prend quelque repos. A voir les troupes se lever au moindre bruit, on croirait qu'elles veillent en dormant. Les soldats étrangers sont sérieux et flegmatiques. Le Français seul marche en chantant, se bat en chantant; il chante faux, mais il chante; là, où les autres murmurent, pleurent, se désolent, il chante.

Il s'en faut de beaucoup que la marine de la république soit sur un pied aussi florissant. D'après un message de l'ex-directoire, la France, en 1796, n'avait en mer que quarante-trois vaisseaux et frégates, outre cent cinquante corvettes et bâtimens légers, et peut-être cent navires marchands. Mais depuis cette époque, sa marine militaire a essuyé divers échecs de la part des Anglais, et la dernière flotte considérable, qu'elle a mise en mer, a souffert considérablement dans le terrible combat d'Aboukir, en 1798. La France est néanmoins susceptible de devenir une puissance maritime du premier rang.

Par sa présente constitution, le corps législatif peut créer tel genre d'impôts qu'il juge nécessaire, et la France se procure aujourd'hui ses revenus par le moyen de diverses contributions, appellées, *foncière*, *mobilière* et *personnelle*, par un droit de timbre et d'enregistrement des douanes, par un droit sur les patentes que sont obligés de prendre tous les marchands. On a aussi, depuis peu, rétabli la loterie, des droits de passe pour l'entretien des routes, des octrois de bienfaisance, sur toutes sortes de denrées, et mis un impôt sur les fenêtres et portes, les carrosses et cabriolets, ainsi que sur le tabac. Les domaines nationaux forment encore une branche considérable des revenus publics.

Un des plus beaux systêmes, qui ait paru en France, et qui fait honneur aux savans chargés de son exécution, est celui de l'uniformité des poids et mesures. Cette commission laborieuse a pris pour base du nouveau systême le quart de la circonférence, depuis l'un des deux pôles nord et sud, où se coupent tous les méridiens, jusqu'à l'équateur qui est le cercle situé à la moitié de la distance entre l'un et l'autre pôle. On a appellé cette circonférence, *Méridien*, dont le quart

en longueur est l'unité de mesure qui a servi de base pour trouver toutes les autres mesures, en la divisant, et en la sous-divisant de dix en dix, jusqu'au point où le quart du méridien s'est trouvé sous-divisé en dix millions de parties. On a donc donné à cette dix-millionième partie, le nom de *Mètre*, qui signifie lui-même une mesure. Le mètre est donc l'étalon universel de la mesure unique, puisque toutes les autres en sont des réunions ou des fractions. Les autres mesures sont le litre, pour les capacités, le stère pour les solidités, le gramme pour les poids, et l'are pour les superficies.

Pour les monnaies, le franc est l'unité principale de la monnaie ; elle est la même que la livre de 20 sous. Le décime qui est la dixième partie du franc, est égal à 2 sous. Le centime est la dixième partie du décime ou la centième partie du franc. Le numéraire d'or, qui est aujourd'hui en circulation, est la pièce d'or de 24 francs, autrement appellée *louis*. Quant aux monnaies d'argent, ce sont les pièces de 6 francs, celle de 5 francs, celle de 1 franc cinq décimes ou 30 sous ; enfin, celle de 75 centimes ou 15 sous. Elles portent pour empreinte, d'un côté la figure de la liberté, et de l'autre une couronne de

laurier au milieu de laquelle est désignée la valeur de la pièce.

La Corse étant au rang de nos départemens, puisqu'elle en forme deux, le Golo et le Liamone, nous devons nous y intéresser. C'est une bonne acquisition, dit Voltaire, puisque tous ses voisins en ont recherché l'acquisition. J. J. Rousseau en regardait les habitans comme les Spartiates modernes. L'extrême sobriété du Corse, son mépris du luxe, son assurance, que ne peuvent intimider ni le rang ni la puissance, sont des traits perdus, depuis long-tems, chez les nations civilisées. On a beaucoup décrié sa passion pour la vengeance. On aurait dû placer à côté sa sensibilité pour les bienfaits. Selon qu'il a été prévenu, son ame se porte vers l'une ou vers l'autre avec la même énergie. Si les scènes de vengeance ont été plus multipliées dans cette île, ce n'est point la faute du peuple, mais celle des circonstances. Le faible despote, qui s'épuisa si long-tems pour l'asservir, ne pouvait y parvenir qu'en le divisant. Son étude constante fut de semer par-tout des haines dont il recueillait le fruit, en empêchant la nation de se réunir. Les grâces toujours assurées aux crimes qu'il avait fait naître, perpétuaient,

dans tous les cœurs, l'ardeur de la vengeance. Le peuple n'ayant point de justice à obtenir de son gouvernement, était donc réduit à se la faire lui-même. Il rentrait aussi dans l'état de nature. Il n'est pas étonnant que la passion, alors seule arbitre de son ressentiment, l'ait presque toujours porté à l'excès. Delà, dérivait un état perpétuel de guerre de famille à famille, de particulier à particulier; ce qui est sans doute, pour une société, le dernier degré de misère et de dépravation. Mais c'était le gouvernement qui dépravait le peuple; car, dès qu'il a cessé d'avoir de l'influence, qu'à sa place s'est montrée une autorité régulière, impartiale, se chargeant seule de la vengeance publique, distribuant avec équité les peines et les récompenses; les crimes ont absolument disparu. L'ordre même s'est établi avec une facilité quon ne devait pas attendre: et peut-être y a-t-il peu d'exemples, chez les nations policées, d'une société où le vol, le meurtre, et tous les grands attentats contre la sûreté publique sont plus rares qu'ils ne le sont aujourd'hui en Corse. Jamais on ne s'assujettit si promptement au frein des lois, après les avoir si long-tems méconnues.

LES ESPAGNOLS.

L'Espagne est bornée à l'ouest par le Portugal et l'Océan atlantique; par la Méditerranée, à l'est; au nord, par la baie de Biscaye et les monts-Pyrénées qui la séparent de la France, et par le détroit de Gibraltar au sud. Elle est maintenant divisée en quatorze provinces, sans compter les îles de la Méditerranée. C'était anciennement l'Ibérie, à cause du fleuve Iber, aujourd'hui l'Ebre, qui prend sa source dans les Pyrénées et qui se jette dans la Méditerranée.

Les Espagnols sont en général grands, particulièrement les Castillans; ils ont les cheveux et le teint bruns; mais leur visage est fort expressif. Un vieux Espagnol ne connaît personne au-dessus de lui, il se croit l'être le plus important de la nature, et communique souvent ce même orgueil à ses enfans; c'est la véritable raison pourquoi plusieurs d'entr'eux aiment tant à s'établir

en Amérique, où ils peuvent conserver toute leur importance, sans crainte de voir un supérieur.

Quelque ridicule que soit cet orgueil, il produit néanmoins les qualités les plus élevées. Il inspire à la nation des sentimens nobles, humains et vertueux. Il est rare qu'un gentilhomme, ou même un marchand espagnol, se rende coupable d'une bassesse. Dans les guerres les plus violentes qu'ils ont soutenues contre l'Angleterre, pendant 70 ans, il n'y a pas d'exemple qu'ils en aient profité (comme ils l'auraient pu faire) pour confisquer les propriétés Britanniques à bord de leurs galions et de leur flotte de la Plata, qui ne coururent pas plus de danger en tems de guerre qu'en tems de paix. Cela est d'autant plus surprenant que Philippe V avait toujours des besoins, et que ses ministres n'étaient pas bien scrupuleux dans l'exécution de leurs traités avec la Grande-Bretagne.

Après avoir avancé ces faits, il faut faire une grande distinction entre la noblesse espagnole, les gens comme il faut, les marchands et leur gouvernement. Celui-ci doit être considéré comme les Espagnols de la plus basse classe, qui sont aussi vils et aussi rapaces que ceux de tout autre pays. Les

rois d'Espagne de la maison de Bourbon ne se sont guères hasardés à prendre pour ministres des personnes des premières familles espagnoles. Ils se sont souvent servis de Français et d'Italiens ; mais le plus communément de ces derniers, qui s'élèvent par les artifices les plus infâmes, et qui ont depuis peu été tirés de l'état le plus abject. De-là vient que les rois d'Espagne, depuis l'avènement au trône de la maison de Bourbon, ont toujours été mal servis dans le cabinet. Albéroni, qui était le plus habile d'entr'eux, brouilla son maitre avec toute l'Europe, et finit par être exilé et disgracié ; et Grimaldi, le dernier des ministres Italiens, exposa la capitale à une révolte par ses mesures oppressives et peu populaires.

Les gens du commun, qui habitent les côtes, possèdent toutes les mauvaises qualités que l'on rencontre chez les autres nations. C'est un ramas de Juifs, de Français, de Russes, d'aventuriers Irlandais et de contrebandiers Anglais, qui, ne pouvant vivre dans leur propre pays, se mêlent avec les Espagnols. En tems de guerre, ils vont en course avec beaucoup de succès ; et, au retour de la paix, ils s'engagent dans toute sorte de commerce illicite, et prennent sou-

vent parti dans les gardes wallonnes et irlandaises. Il y a environ 40,000 Bohémiens et Bohémiennes qui, outre le métier de dire la bonne aventure, font aussi celui d'aubergistes dans les petites villes et villages. Les Catalans paraissent être les hommes les plus actifs et les plus remuans, les plus propres aux affaires, aux voyages et aux manufactures. Les habitans du royaume de Valence sont une race d'hommes plus posés et plus réservés, plus propre à l'agriculture, moins portés à changer de lieu et d'une tournure d'esprit plus timide et plus soupçonneuse. Les Andalousiens semblent être les plus grands babillards et les plus grands fanfarons de l'Espagne. Les Castillans ont une noble franchise, et moins d'apparence de finesse et de fourberie. Les habitans de la Castille-neuve sont peut-être les moins industrieux de toute la nation; ceux de la vieille sont laborieux et retiennent plus de leur ancienne simplicité : ils sont tous deux fermes et déterminés. Les Arragonais sont un mélange de Castillans et de Catalans, tenant plus de la nature des premiers. Les Biscayens sont spirituels et diligens, emportés et impatiens, ressemblant plus à une colonie de républicains qu'à une province de monarchie ab-

solue; et les Galliciens sont une race d'hommes laborieux, se donnant beaucoup de peine, et parcourant toute l'Espagne pour se procurer, à la sueur de leur front, des moyens de subsistance.

La beauté des dames Espagnoles ne se trouve que dans leurs romans; quoique l'Espagne produise d'aussi belles femmes qu'aucun pays du monde, elles n'y sont cependant pas en grand nombre, et ce n'est pas la beauté qui les caractérise. Leur taille est ordinairement petite et svelte; mais on dit qu'elles emploient beaucoup d'art pour suppléer aux défauts de la nature. En hasardant une conjecture, nous pourrions raisonnablement supposer que cet art sert plutôt à diminuer qu'à augmenter leur beauté, spécialement quand elles ont plus de 25 ans. L'usage inconsidéré du rouge, non-seulement sur leur visage, mais sur leur gorge, leurs bras et leurs mains, ne manquent certainement pas de les défigurer et de leur rider la peau. On leur accorde généralement beaucoup d'esprit et de vivacité.

Lorsqu'on fait une visite à une femme, on ne frappe point à la porte, on ne fait aucune question au portier, mais on entre tout droit dans l'appartement où elle reçoit

compagnie. On la trouve là à toutes les heures du jour et de la soirée, assise auprès du feu et entourée de ses amis, à moins qu'elle ne soit allée à la messe. Les amis ne sont que des hommes, parce que les femmes ne se font pas ainsi des visites particulières; et, parmi les amis, il y en a ordinairement un, qu'on nomme le cortéjo. Cependant soit crainte, soit sentiment naturel des convenances, ou reste de délicatesse, les femmes sont évidemment plus retenues, lorsque leur mari est présent.

Quelques-unes ont assez d'adresse, pour cacher leur intrigue avec le cortéjo, et cela n'est pas très-difficile, parce que, lorsque les femmes vont à la messe, elles sont tellement déguisées qu'il n'est pas facile de les reconnaître. Elles ont, dans cette occasion, un habillement particulier au pays, c'est le basquina ou jupon de soie noire, et la mantille qui sert à-la-fois de mantelet et de voile, de manière à cacher complettement le visage au besoin. Sous ce déguisement, elles sont parfaitement libres d'aller où bon leur semble; et, si elles sont accompagnées d'un domestique, on peut le gagner, et il n'est point un obstacle à leurs desseins. D'ailleurs toutes les parties de la maison sont si accessibles pendant le jour, et le mari est si nul

dans le ménage, si rarement visible, si étranger aux amis de la famille, que l'amant peut aisément éviter d'être remarqué. Cela ne suffit pas toujours aux dames espagnoles dont la sensibilité est si vive, et les attachemens si violens que l'absence du cortéjo lui est quelquefois insupportable. Il faut qu'il soit présent dans tous les momens du jour soit en santé, soit en état de maladie; et il faut qu'il soit invité partout où va sa belle. Si la femme est chez elle, il est à ses côtés; si elle se promène, il lui donne le bras. Lorsqu'elle s'assied dans une assemblée, on laisse toujours à côté d'elle une chaise vuide; et si elle danse, c'est ordinairement avec lui. Comme chaque femme danse deux ménuets dans le cours du bal, le premier est pour le cortéjo, et le second pour un étranger.

Aussitôt qu'une femme est mariée, une foule de prétendans l'obsèdent jusqu'à ce qu'elle ait fait un choix. Dès que ce choix est fait, les autres se retirent, ou deviennent ce qu'on peut appeler les cortéjos de la cheminée; ils n'ont plus d'autres prétentions que de venir faire cercle autour du feu pendant l'hiver.

Il arrive quelquefois qu'une femme se lasse de son premier choix, et que son imagination la porte vers quelqu'autre objet;

mais le cortéjo, dont la vanité peut être blessée par cette relation, n'est pas toujours d'humeur d'y renoncer. Dans les classes subalternes, cette position cause une partie des assassinats si communs en Espagne; mais dans les classes plus élevées, où le poignard est prescrit, le premier possesseur n'abandonne sa place, s'il a du courage, qu'après s'être mesuré avec son ennemi. Le mari n'entre jamais pour rien dans cette contestation; il est hors de cause.

Dans les grandes villes, les principaux cortéjos sont les chanoines des cathédrales; mais, dans les villes de garnison, les officiers choisissent, et laissent le rebut aux gens d'église; dans les villages, les simples moines disposent de tout, et ils établissent ouvertement leurs prétentions dans les petites villes. Quant au clergé des paroisses, il est certain qu'un grand nombre des individus qui le composent ont des enfans, et que l'opinion publique est la même sur le compte de tous.

Parmi les bonnes qualités des Espagnols, on peut compter leur sobriété dans le boire et le manger. Ils déjeûnent et soupent souvent au lit; leur déjeûné est ordinairement du chocolat: on n'y prend que rarement du thé. Leur

dîner consiste en bœuf, mouton, veau, porc, lard, légumes, etc., le tout bouilli ensemble. Ils mangent beaucoup d'ail, de poreaux, de salade et de raves, qui, selon un de leurs proverbes, sont la nourriture d'un homme comme il faut. Les hommes ne boivent que très-peu de vin, et les femmes font usage d'eau ou de chocolat. Les deux sexes dorment ordinairement après le dîner, et prennent l'air au frais du soir. Cet usage est assez commun dans les pays chauds, tels que l'Italie, l'Espagne et le Portugal, où, généralement parlant, le ciel est clair, et où les habitans ont coutume de se lever de meilleure heure que dans les pays froids. Ce repos, après le dîner, est appelé en Espagne la siesta, la sieste, et en Portugal la sesta. Ils aiment tant la danse qu'on voit souvent, dans la même contre-danse, la grand'mère, la mère et la fille. Plusieurs de leurs pièces de théâtre ne sont qu'un jargon empoulé, ridicule et insipide. Les acteurs ne daignent pas même cultiver leur mémoire ; un souffleur y suplée sans interruption, en récitant chaque rôle à haute voix. On peut juger d'après cela de leur déclamation : d'ailleurs, aucune grande pièce n'est jouée de suite. Dans les entre-actes, on distrait l'auditoire

par de petites pièces qui n'ont nul rapport avec la principale ni entr'elles, et ces espèces de comédies ne sont que de basses bouffonneries qui ne peuvent amuser que le peuple.

La galanterie est la passion dominante des Espagnols. La jalousie, depuis l'avènement au trône de la maison des Bourbons, ne les tourmente plus. Les sérénades de nuit, données par les amans sous les fenêtres de leurs maîtresses, sont encore en usage. Le combat du taureau est particulier à ce pays, et sert beaucoup à peindre le génie et les mœurs des Espagnols. Dans ces occasions, les jeunes gens s'efforcent de montrer leur courage et leur activité à leurs maîtresses, et la valeur du cavalier est proclamée, honorée, récompensée selon le nombre et la férocité des taureaux qu'il a tués. Ils prennent beaucoup de peine à fixer la forme et les armes du combat, de manière à donner du relief à la bravoure du cavalier. Le divertissement même, qui est accompagné de plusieurs circonstances de barbarie, est sans doute originaire des Maures, et fut adopté par les Espagnols quand ils étoient liés d'amitié avec cette nation, en partie par complaisance et en partie par rivalité. Il n'y a pas une ville d'Espagne

où il n'y ait une grande place pour donner le combat du taureau : l'on dit même que les plus pauvres habitans des plus petits villages se cotisent souvent pour se procurer une vache ou un bœuf, qu'ils combattent sur des ânes faute de chevaux.

Les horreurs de la religion catholique-romaine y sont beaucoup diminuées, en modérant les punitions de l'inquisition, tribunal dégradant la nature humaine; mais quoiqu'il ne (1) soit plus en usage, il n'est

(1) La véritable origine de l'inquisition ne nous est pas bien connue. Quelques-uns croyent voir les premiers fondemens de ce tribunal de sang dans une constitution du pape Luce, et par cette constitution, ce pontife ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes, ou par leurs connaissances, de toutes les personnes suspectes d'hérésie, et qu'il distingue en suspects, convaincus, pénitens et relaps; dégrés divers, suivant lesquels il assigne différentes punitions. D'autres, et c'est le plus grand nombre, comme nous le dirons plus bas, avancent avec raison que c'est le pape Innocent III qui a jetté les premiers fondemens de l'inquisition. Quoiqu'il en soit, cet établissement est horrible par-tout : cependant il est moins cruel en Europe, dans les gouvernemens où il est toléré, que dans les Indes où l'on est accusé pour la plus légère indiscrétion qui parait aux espions ou familiers du tribunal, intéresser l'église, pour les propos les

pas supprimé. Les prêtres et leurs officiers ne peuvent cependant pas mettre leurs

---

moins graves, pour si peu que les moines s'y trouvent offensés; en un mot pour la plus légère irrévérence avec laquelle on aurait parlé de la sainte inquisition.

Après la conquête de Grenade, ce tribunal déploya, dans toute l'Espagne, cette force et cette rigueur que n'eurent jamais les tribunaux ordinaires. Il fallait que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voyait par les cruautés réfléchies qu'ils commirent dans le Nouveau-Monde. Aussi ce tribunal fit-il pendant 14 ans le procès à plus de 80,000 ames, et en condamna-t-il 5 ou 6,000 avec l'appareil des fêtes les plus augustes.

Voici la forme que l'on observe au tribunal de l'inquisition. On ne confronte pas les accusés aux délateurs, et il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel flétri par la justice, un enfant, une courtisanne sont des accusateurs graves. Le fils peut déposer contre son père, la femme contre son époux, le frère contre son frère; enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner et d'avouer le délit qu'on lui suppose et que souvent il ignore.

C'est un prêtre en surplis; c'est un moine voué à la charité et à la douceur qui fait, dans de vastes et profonds cachots, appliquer à des hommes les tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre, dressé sur une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de

sentences ou auto-da-fé à exécution sans l'autorisation royale. Il est encore en vigueur contre les Maures et les Juifs convertis. Les Espagnols embrassent et pratiquent la religion catholique et romaine avec toutes ses absurdités, et ils ont jusqu'ici été si constans, que leur roi est distingué par l'épithète de catholique. Il y a eu en Espagne huit archevêchés et quarante-six évêchés. L'archevêque de Tolède a le titre de primat

---

moines et de confrairies. On chante, on dit la messe, et l'on tue des hommes. Un Asiatique, qui arriverait à Lisbonne le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice ou une boucherie; et c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la présence suffit pour donner grâce à un criminel, assistent à ce spectacle sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur, et voyant expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses Dieux : qu'aurait-il dit, s'il avait vu un auto-da-fé. Les exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois; mais la raison qui perce avec tant de peine, quand le fanatisme est sur le trône, n'a pu les abolir encore. La France et l'Allemagne ont été heureusement préservées de ce fléau; elles ont essuyé des guerres horribles de religion; mais enfin les guerres finissent, et l'inquisition, une fois établie, semble devoir être éternelle.

du royaume ; il est grand chevalier de Castille, et a un revenu de 2,400,000 francs tournois annuellement ; mais la cour d'Espagne a maintenant trouvé plusieurs moyens de diminuer les revenus du clergé par des pensions, des donations à des sociétés d'agriculture.

La base de la langue espagnole, comme celle de l'italienne, est le latin, et on pourrait l'appeler un latin bâtard, si ce n'était point les terminaisons et les mots étrangers qui y ont été introduits par les Goths et les Maures, et principalement par ces derniers. Cette langue, dont le poids et la gravité, dit Bentivoglio, semblent porter plus avant dans l'esprit les choses qu'elle exprime, qui, par sa marche lente et majestueuse, rappelle les chants spondaïques, jadis consacrés au culte des Dieux, s'éleva au plus haut degré de perfection quand l'Espagne atteignit le plus haut point de sa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes à qui la connoissance profonde et réfléchie des anciens modèles eût pu former le goût. La langue espagnole se prête aux inversions ; mais elle les emploie avec beaucoup plus de sobriété et de modération que l'italienne. La densité de ses mots l'y rend infiniment

moins propre : d'ailleurs ses syllables, composées souvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de fois de résonnance qu'elle demeure nombreuse, lors même qu'elle s'assujettit rigoureusement à l'ordre naturel et grammatical. Il est remarquable que les étrangers qui l'entendent le mieux sont ceux qui l'estiment davantage. Elle fait une bien triste figure, traduite même par les meilleurs traducteurs ; et Cervantes est pour ainsi dire aussi ridicule en Anglais que Shakespeare en français. On peut cependant la regarder comme une mère-langue, puisqu'elle a retenu presque toute sa pureté depuis plus de 200 ans.

L'Espagne n'a pas produit de savans à raison de la grande capacité de ses habitans. Ce déficit doit, en quelque sorte, être attribué à leur indolence et à leur bigoterie, qui les empêche de faire, dans les arts libéraux, les progrès qu'ils y pourraient faire ; mais le plus grand obstacle aux progrès de la litérature, c'est la forme despotique du gouvernement. Plusieurs anciens pères de l'église étaient Espagnols ; et la science doit beaucoup à Isidore, évêque de Séville et au cardinal de Ximenès. L'Espagne a aussi produit plusieurs excellens physi-

ciens. L'inimitable Cervantes, auteur de Don-Quichote, tient le premier rang parmi les moralistes et les écrivains satyriques. Quérédo, par ses productions gaies et satyriques, est devenu le Rabelais et le Swift de l'Espagne.

La poésie fut cultivée de bonne heure en Espagne. Lorsque les Sarazins se furent établis dans ce royaume, ils y introduisirent leur langage, leur religion et leur littérature ; et le style oriental de la poésie y prévalut généralement. Avant cette époque, les Espagnols s'étaient fort adonnés à la littérature romaine. Les écrivains espagnols font remonter l'origine de leurs troubadours aux douzième et treizième siècles, les dialectes provençal et gallicien, prévalant alors. Le marquis de Villena, qui mourut en 1434, est l'auteur de ce fameux ouvrage intitulé : l'*Arte de la Gaya Sciencia,* qui comprend un système de poésie, de rhétorique et d'éloquence, outre la description de toutes les cérémonies des troubadours dans leurs fêtes publiques. Juan de la Encina était aussi un poète d'un mérite distingué ; il a traduit plusieurs des poètes latins et espagnols. Boscan, Ercillan, Villegas et d'autres poètes espagnols ont acquis beaucoup de réputation dans

leur pays. Mais le poète dramatique le plus distingué de cette nation, c'est Lopez de la Vega qui était contemporain de Shakespeare. Il avait l'imagination extrêmement fertile et écrivait avec beaucoup de facilité; mais, dans ses drames, il n'a pas eu d'égard aux unités, et les a plutôt adaptés au goût du siècle qu'aux règles de la critique. Calderon est aussi un écrivain dramatique de quelque réputation; mais plusieurs de ses comédies sont licencieuses. Mariana, Herrera, et quelques autres historiens, particulièrement de Solis, ont montré de grands talens dans l'histoire par leurs recherches des antiquités de l'Amérique, et en écrivant la relation de sa conquête par leurs compatriotes. Parmi les écrivains, qui ont paru depuis peu en Espagne, le père Feyjoo est un des plus distingués. Ses productions démontrent une grande franchise, beaucoup de lecture et d'impartialité, par rapport à sa propre situation et à sa patrie. Don Francisco Perez Bayer, archidiacre de Valence, et auteur d'une dissertation sur la langue phénicienne, peut être placé au nombre de gens-de-lettres espagnols du premier rang. L'Espagne a aussi produit plusieurs voyageurs aux deux-Indes, qui sont aussi instructifs qu'amusans.

Plusieurs Espagnols se sont distingués dans les arts libéraux, et non-seulement leurs villes, mais même leurs palais, spécialement l'Escurial, offrent des preuves non équivoques de leur habileté, comme sculpteurs et comme architectes. Parmi les plus célèbres peintres, on compte Velasque, Murino, communément appelé le Van-Dick espagnol, Ribéira et Claudio Cœllo dont le genre est très-semblable à celui de Paul Véronèse.

On compte en Espagne 24 universités, dont la principale est celle de Salamanque, fondée par Alphonse, neuvième roi de Léon, en 1200. Elle contient 21 collèges, dont plusieurs sont magnifiques. La plupart des nobles y envoient leurs fils, pour y faire leur éducation.

Les Espagnols, malheureusement pour eux, ont rendu l'or et l'argent les principales branches de leurs exportations et importations. Ils tirent ces métaux de l'Amérique, et les exportent ensuite aux autres pays de l'Europe. Cadix est le plus grand entrepôt de ce commerce. La manufacture de glaces de St.-Ildefonse est portée à un dégré de perfection comme en France. Les plus grandes glaces se font dans un moule de 162 pouces

de long, 93 de large et 60 de profondeur. Elles sont toutes destinées à l'ornement des palais royaux et aux présens du roi. Dans la ville de Valence, il y a une manufacture de soie considérable, qui occupe 5,000 métiers, outre 300 métiers à bas et qui donne de l'emploie à 20,000 individus. A Alcara, dans le voisinage de Valence, on y a établi avec succès une manufacture de porcelaine: les carreaux peints s'y font dans la dernière perfection. La production la plus importante de ce pays-là, est l'article du commerce le plus précieux, c'est la barille, espèce de soude, qui se fait en brûlant une grande variété de plantes, presque particulières aux provinces de Valence et de Murcie. Elle sert à faire le savon, le verre et à blanchir. L'Espagne est un des plus riches pays de l'Europe en salpêtre, article de commerce très-important. Ses autres manufactures sont principalement celles de laine, de cuivre et de clincaillerie.

L'Espagne, après avoir été le pays le plus libre, est maintenant un royaume monarchique; et la pauvreté, qui domine dans la plupart de ses provinces, est, en quelque sorte, le résultat de son gouvernement dans l'administration duquel on n'a pas assez

d'égards aux intérêts et au bien-être du peuple. La monarchie est héréditaire, les femmes peuvent succéder à la couronne. On a même mis en question s'il n'était pas permis à sa majesté catholique de résigner la couronne à telle branche de la famille royale qu'elle jugerait à propos. Il est au moins certain que la maison de Bourbon monta sur le trône d'Espagne en vertu du testament de Charles II.

Les cortès ou parlemens du royaume qui, autrefois, spécialement en Castille, avaient plus de pouvoir et de privilège que celui d'Angleterre, sont maintenant abolis; mais on aperçoit encore quelques faibles restes de leur constitution dans le gouvernement, quoiqu'ils soient sans effet et absolument aux ordres du roi.

Le conseil privé, composé de nobles et de grands nommés par le roi, ne siége que pour préparer les matières et mettre les papiers en ordre pour le conseil du cabinet ou la junte, qui est composée du premier ministre et de trois ou quatre autres nommés par le roi, et ce sont eux qui dirigent toute la partie exécutive du gouvernement. Le conseil de la guerre ne prend connaissance que des affaires militaires. Le conseil de

Castille est le plus haut tribunal de justice du royaume. Les diverses cours d'audience royale sont celles de Gallice, de Séville, de Majorque, des Canaries, de Sarragosse, de Valence et Barcelonne. Elles jugent en premier ressort dans toutes les causes, à cinq lieues à la ronde du lieu de leur résidence, et reçoivent les appels des cours inférieures. Outre cela, il y a plusieurs tribunaux pour la police, les finances et d'autres branches d'affaires.

Le gouvernement de l'Amérique espagnole forme un système à part, et est délégué à des vice-rois et à d'autres magistrats qui sont presque absolus dans leurs districts respectifs. Il existe dans la vieille Castille un conseil des Indes; il est composé d'un gouverneur, quatre secrétaires et vingt-deux conseillers, outre les officiers. Leurs décisions sont finales relativement à l'Amérique. Les membres sont ordinairement choisis d'entre les vice-rois et les magistrats qui ont servi dans ce pays-là.

Les revenus que le roi tire de l'Espagne monte annuellement à 120 millions de francs et forment le plus sûr soutien de son gouvernement. Ses revenus d'Amérique sont, à la vérité, immenses; mais ils sont, en quelque

sorte, engagés ou anticipés avant qu'ils arrivent. Le roi a un cinquième de toutes les mines d'argent que l'on exploite; mais il en entre que fort peu dans ses coffres. Quant aux impôts que produisent les revenus intérieurs, ils sont variés, arbitraires, et tellement adaptés à la convenance du moment, que nous ne saurions en parler d'une manière certaine; ils sont affectés sur toute espèce de marchandises, sur les maisons, le bois de charpente et sur les provisions. Le clergé et le militaire sont aussi sujets à l'impôt.

En tems de paix, les forces de l'Espagne ne sont jamais de moins de 70,000 hommes; mais, en cas de guerre, on peut les porter à 110,000. Le roi compte cependant plus sur ses gardes wallonnes ou étrangères. Sa majesté actuelle s'est donné beaucoup de peines, et a fait une grande dépense pour former une marine formidable; et sa flotte, tant en Europe qu'en Amérique, monte à présent à plus de 70 vaisseaux de ligne.

Le titre du roi d'Espagne est sa majesté catholique. L'inauguration des rois d'Espagne se fait en leur présentant une épée; il n'y a pas de couronnement. Dans leur signature, ils ne font point mention de leur

nom, ils signent tout simplement : Moi le Roi. Leur fils aîné est appelé prince des Asturies, et leurs autres enfans, Infans ou Infantes, qui veut dire enfans.

Les nobles, qui ne sont point de sang mêlé, c'est-à-dire, qui n'ont pas contracté d'alliance avec les Maures, s'appellent Hidalgos. Cette noblesse est composée de princes, de ducs, marquis, comtes, vicomtes et de personnes qui portent des titres inférieurs. Les princes ou grands d'Espagne se tiennent couverts devant le roi, et sont traités en princes. Un grand ne peut être arrêté que par un ordre du roi. Les cardinaux, archevêques, ambassadeurs, chevaliers de la Toison d'or, et certains autres dignitaires de l'Etat et de l'Eglise ont, comme les grands, le privilège de rester couverts devant le roi.

Les monnaies qui ont cours en Espagne, sont les suivantes :

Le doublon d'or, ou quadruple = 320 réaux	80 f.	67 c.
Le quadruple d'or du Pérou = 320 réaux.	79	17
La double pistole = 160 réaux.	40	02
La pistole cornue vaut	19	94
La pistole d'Espagne.	19	61
Le ducat de change = 11 réaux	2	99
Le ducat de Plata = 10 réaux	2	83
La pistole ou doublon = 60 réaux	16	34

La piastre faible = 15 réaux	4 f.	08 c.
Le quarto = 4 maravédis	0	03
Le maravédis	0	01
Le réal de Vellon = 34 maravédis . . .	0	27
La piastre du Pérou = 20 réaux	5	45
La piastre cornue.	5	49
La piastre aux deux globes = 20 réaux . .	5	48
Le réal de Plata = 68 maravédis	0	54

Après l'ordre de la Toison-d'or, décrite déjà dans les ordres d'Allemagne, le plus riche est celui de Saint-Jacques de Compostelle. Il n'est conféré qu'à des familles nobles. L'ordre de Calatrava fut institué par Sanche, roi de Tolède: il prit son nom du château de Calatrava, qui fut pris aux Maures, et c'est-là l'origine de l'ordre qui devint fort puissant. L'ordre célèbre d'Alcantara, est fort estimé et n'est accordé qu'à des gens d'ancienne et illustre famille. L'ordre de Notre-Dame de Miséricorde a été institué par Jacques I, roi d'Arragon, vers l'an 1218, d'après un vœu qu'il avait fait à la Vierge-Marie, pendant sa captivité en France. L'ordre de Montesa fut institué à Valence, à la fin du treizième siècle, pour remplacer les templiers, et jouit de leurs possessions. En l'année 1771, le feu roi institua, d'après son nom, l'ordre de Charles III, en commémoration de la naissance de l'Infant.

LES PORTUGAIS.

Le Portugal est borné à l'est et au nord par l'Espagne, au sud et à l'ouest par l'océan atlantique. C'est le royaume le plus occidental du continent d'Europe. Ce royaume, du tems des Romains, était nommé Lusitanie. L'étymologie de son nom moderne est incertaine. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il est dérivé de quelque port ou hâvre renommé, que fréquentaient les Gaulois : car c'est ainsi qu'on nommait les étrangers dans la Celtique.

Les Portugais actuels ne conservent rien de cet esprit entreprenant et hardi qui rendit, il y a trois cents ans, leurs ancêtres si illustres. Ils sont dégénérés de leurs anciennes vertus, depuis que la maison de Bragance est montée sur le trône ; quoiqu'on trouve encore quelques nobles parmi eux, exceptions à cette dégradation morale, et qu'aucun peuple n'ait été moins flatté dans les récits des historiens et des voyageurs. Leur abaissement actuel est dû incontestablement à la faiblesse

de leur monarchie, qui les rend inactifs dans la crainte de déplaire aux puissances voisines ; et cette inactivité est devenue chez eux la source de l'orgueil, et d'autres vices indignes de l'homme. Les Anglais leur reprochent de la perfidie aussi bien que de l'ingratitude, et sur-tout une soif effrénée de vengeance. Ils leur reprochent aussi d'être plus superstitieux, et dans les classes élevées comme dans les plus basses, ils affectent plus de pompe que les Espagnols mêmes. Le vol est très-commun parmi le petit peuple ; et c'est à tort qu'on leur reproche à tous de ne pas apporter de loyauté dans leurs transactions, particulièrement avec les étrangers.

Les Portugais sont aussi grands et aussi bien faits que les Espagnols, dont ils imitent les habitudes et les mœurs ; seulement les gens de qualité affectent d'être mis plus richement et plus élégamment. Les dames portugaises sont d'une taille ordinaire ; leur teint est brun ; leurs yeux noirs et pleins d'expression ; les dents bien rangées et d'une extrême blancheur. Elles sont douées de diverses qualités aimables. Elles sont chastes, modestes et très-bonnes parentes. Elles sont polies, d'une conversa-

tion agréable, et leurs manières sont naturelles et séduisantes. Avant le tremblement de terre arrivé à Lisbonne, le premier novembre 1755, la forme de leurs vêtemens ne changeait pas dans un siècle. Une femme ne sortait jamais sans la permission de son mari ou de ses proches. Pour éviter tout soupçon, il n'était point permis aux hommes, même aux parens, d'entrer dans l'appartement d'une femme, ni de s'asseoir à côté d'elle en public. Les amans n'avaient donc guères d'autres occasions de se voir que dans les églises. Les femmes ne buvaient que de l'eau. Les ameublemens sont riches et susuperbes à l'excès, sur-tout chez les grands; et, dans toutes les maisons, on entretient un nombre incroyable de valets; un homme ne congédie jamais ceux qui ont servi ses pères et qui leur survivent.

La noblesse n'est pas très-riche en Portugal; car, quoique les patrimoines des nobles soient considérables, leurs rentes sont fort modiques. Ils montrent de la sagesse sans parcimonie dans la manière dont ils dépensent leur argent. Ils ne connaissent ni le gros jeu, ni les courses de chevaux, ni les maîtresses coûteuses. Ils n'excitent l'envie du pauvre, ni par des orgies nocturnes, ni

par des chars dorés; ils vivent honorablement avec peu de rentes, et partagent leur tems entre leurs devoirs à la cour et les plaisirs aimables. Ils sont généreux, amis, fidèles, pleins de charité, et attachés à la religion comme à leur roi, dont l'approbation complette le bonheur qu'ils trouvent dans une vie tranquille.

Les négocians sont singulièrement appliqués aux affaires et font leur état d'une manière honorable. Ils montrent beaucoup d'amitié et d'égards aux négocians étrangers établis dans le pays, et sur-tout aux Anglais. Les banqueroutes sont rares parmi eux, et ils évitent les discussions litigieuses qui sont en effet fort redoutables; car les gens de robe, en Portugal, ne les cèdent pas même à leurs confrères des autres pays de l'Europe. Voici comme un négociant passe sa journée: Il va à l'église le matin à huit heures, et à onze heures à la bourse. Il dîne à une heure, dort jusqu'à trois, mange une collation à quatre heures et soupe à neuf. Les heures intermédiaires se passent au bureau, en visites ou au jeu.

Les Portugais ont divers usages qui paraissent étrangers. Les femmes à cheval sont assises les jambes du côté droit de la mon-

ture. Les postillons montent le cheval à droite. Les laquais jouent aux cartes dans les anti-chambres. Les tailleurs travaillent assis comme les cordonniers. Les perruquiers se promènent le dimanche, l'épée au côté, avec une cocarde à leur chapeau, et deux montres, ou du moins deux chaînes. On reconnaît les tavernes par un faisceau de branches de vignes ; une maison à louer, par un morceau de papier blanc ; une accoucheuse, par une croix blanche ; et un juif, par l'excès de sa dévotion catholique. Le bas peuple aime beaucoup la parure. On voit jusqu'à des poissardes, avec des colliers et des bracelets d'or. Les fruitières ont un habillement particulier. Les nôces se font en grand appareil. Les ressources des classes subalternes sont épuisées par les apprêts de ces fêtes. L'appartement nuptial est orné avec une extrême recherche; on y prodigue les fleurs, les étoffes de soie et de brocars, et les draps mêmes du lit nuptial sont garnis de superbes dentelles. Tout se passe avec une extrême profusion dans les baptêmes et les enterremens.

Le paysan portugais n'a jamais recueilli le moindre avantage des profits qui résultent du commerce extérieur, et des belles et vastes contrées que les rois de Portugal possédaient

en Afrique ou dans l'Orient et de celles qui leur restent encore dans l'Amérique méridionale. La seule production étrangère de luxe que connaisse le paysan, est le tabac; et, lorsque ses faibles moyens peuvent y atteindre, il achète une morue sèche de Terre-Neuve; mais c'est là un régal auquel il n'ose que rarement aspirer. Un morceau de pain de maïs, et une sardine salée ou une gouce d'ail, pour donner de la saveur à son pain, est ce qui compose son repas ordinaire; et, s'il peut avoir, pour régaler sa malheureuse famille à Noël ou à Pâques, un morceau de porc, du bœuf ou du veau qu'il a engraissé lui-même, il se croit au comble du bonheur dans ce monde. Sa journée de travail commence au lever et finit au coucher du soleil, sur quoi il prend une demi-heure pour déjeûner, et deux heures pour son dîner ou pour le repos qui le suit pendant la grosse chaleur. S'il travaille à la vigne, il a une ration de vin assez forte. Lorsque sa journée est finie, il chante les vêpres; et le dimanche il accorde sa guitarre, ou danse le fandango. S'il est malade ou pauvre, il est assisté par le couvent voisin, et ses enfans mâles y reçoivent quelque instruction. Tous les paysans portugais regardent leur pays

comme un Élysée, et Lisbonne comme la première ville du monde. Dans leur langage proverbiale : « Celui qui n'a pas vu Lisbonne, n'a pas vu chose bonne. »

Soit que les Portugais manquent de curiosité, soit qu'ils aiment par-dessus tout le repos, ils détestent les voyages, même dans leur propre pays. Pour un Portugais, il est moins difficile de diriger son vaisseau jusqu'au Brésil, que son cheval depuis Lisbonne à Oporto. Des gens aussi étrangers à tout ce qui se passe en Europe, doivent naturellement avoir de l'aversion pour des idées nouvelles, et les théories, qui tendent à troubler la tranquillité ou à changer les opinions reçues. Ils repoussent également les arts utiles et les vices, les perfectionnemens et la corruption qui leur viendraient du dehors.

La religion établie en Portugal est le papisme, dans la signification la plus stricte de ce mot. Les Portugais ont un patriarche; mais autrefois il dépendait entièrement du pape, si ce n'est lorsqu'il existait quelques querelles entre les cours de Rome et de Lisbonne. Le pouvoir de l'inquisition est maintenant hors des mains ecclésiastiques, et n'est plus qu'un piège politique, au profit de la

couronne. Le patriarche de Lisbonne est communément un cardinal, et une personne de la plus haute naissance.

La langue portugaise diffère très-peu de l'espagnole, elle est seulement comme un idiôme de province, à quelque corruption près; on la prendrait pour la langue latine. Les savans sont en si petit nombre, que ceux même des Portugais, qui ont la plus légère teinture de littérature, n'en parlent point sans indignation. Les cellules solitaires des couvens renferment quelques hommes éminens par leurs talens, et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils semblent s'étudier à se séparer du monde, à proportion de ce qu'ils ont plus de génie. On demandera pourquoi ils ne font pas connaître leurs ouvrages? La raison en est simple: la langue portugaise est si peu étudiée au dehors que les livres écrits en cette langue ne sortent point du pays; et dans le pays même, le nombre des gens qui lisent est très-petit, ensorte que la vente des ouvrages ne paye ordinairement pas les frais d'impression, sur-tout si ces ouvrages traitent d'objets scientifiques. C'est ainsi que les gens-de-lettres sont découragés de tenter de se faire connaître, et que le public perd le fruit de leurs tra-

vaux. On trouve à la vérité, parmi les gens dont la profession suppose la science, quelques individus qui seraient moins déplacés dans une sphère plus humble. Dans le clergé même, il y a bien des gens dont les talens et l'éducation sont mieux calculés pour la charrue que pour remplir les devoirs sacrés de cet état. On convient universellement que cet état d'ignorance est dû non au manque de génie, mais à l'éducation qu'ils reçoivent. Les ancêtres des Portugais actuels possédèrent certainement, vers le milieu du seizième siècle, plus de connaissances dans l'astronomie, la géographie et la navigation que tout autre peuple. Le chantre de la Lusiade lui-même, le Camoëns, grand voyageur et aventurier, avait un génie vraiment poétique, mais sans culture.

Ce n'est que par indifférence, pour ne pas dire mépris, que la littérature portugaise est si peu connue en Europe. Le Portugal, il est vrai, est si peu étendu qu'on y connaît à peine une université remarquable. Ce royaume a joui si peu longtems de la paix, qu'il n'a pu faire dans les arts et dans les sciences autant de progrès que ces vastes empires, tels que la France, l'Angleterre et l'Allemagne, peuplés d'uni-

versités, et sachant encourager le mérite par l'appas des récompenses honorifiques. Quoiqu'il en soit, le Portugal compte des écrivains recommandables; et sans citer le Camoëns, qui a mérité parmi les littérateurs le surnom de Virgile portugais, ce pays a produit Barros, qui, dans son histoire de l'empire portugais dans l'Inde, surpasse dans cette partie beaucoup d'illustres modernes, et Pierre Nunes qui travaillait aux mathématiques à l'époque où cette branche des sciences était peu cultivée. C'est aux Portugais à qui on doit la découverte de la boussole, quoique d'autres l'aient attribuée à un Napolitain, Flavio de Gioja, et dans la navigation ils ne l'ont cédé ni aux anciens ni aux modernes. La monarchie était à peine à son berceau, qu'Egaz Moniz, l'instituteur d'Alfonse I, composait déjà à son Oriane des vers qui n'étaient point à dédaigner. Il existe dans les archives du royaume des poëmes du roi Don Denis et d'autres rois qui, à l'époque où ils ont été écrits, vaudraient peut-être mieux que ceux qui paraissent aujourd'hui, parce que ces auteurs se familiarisaient avec la langue latine presqu'autant qu'avec la leur. Enfin parut le règne de Jean II. Grâce à ce prince,

les jeunes gens de mérite se répandirent dans l'Europe pour aller puiser à l'école des savans d'alors toutes les connaissances que dans l'aurore de la restauration des lettres il était nécessaire d'acquérir.

Tous les étrangers érudits savent que les Portugais, vers le milieu du quinzième siècle, écrivaient dans la langue latine avec autant de pureté que les Italiens. Toute l'Europe s'aperçut du grand jour qu'apporta dans la littérature Vasco Fernandez de Lucena, qui fut envoyé en qualité de jurisconsulte d'ambassade au concile de Bâle, où il s'est fait beaucoup de réputation. On a connu aussi le discours de D. Garcia de Menezes, prononcé devant le pape Sixte IV, et qui a ravi les applaudissemens du collège des cardinaux, l'admiration de la cour de Rome, et l'approbation de Pomponius Letus. Nous passons sous silence Ayres Barbosa, Henri Cayado, ainsi que les Rezendes, Goes, Cardossos, d'autres dont fait mention le dictionnaire des Grands Hommes. Nous ne parlerons que de l'évêque Ozorio, dont l'histoire *de rebus gestis Emmanuelis* mérite encore parmi les bons latinistes le titre d'homme savant et presque digne d'être mis à côté des Tite-Live et des Salluste. Il

existe dans la bibliothèque nationale de de Paris le *Corpus Pœtarum Lusitanorum* qui aurait honoré toute autre nation versée dans les belles-lettres. Tout le monde sait que la palme de l'érudition ne s'accordait dans ce tems-là qu'à ceux qui écrivaient en latin, la langue romance n'ayant produit aucun écrivain digne de passer à la postérité.

On vit paraître ensuite en Portugal des écrivains plus façonnés, tels que Brito, Jean de Lucena, Arraes, Souza, etc., qui ont composé les histoires de la nation, celles de ses conquêtes et des fondations d'ordres monastiques. Vers la même époque, d'autres ont cultivé la poésie, tels que Sà e Miranda, Sà e Menezes, Ferreira, Bernardes, qui, malgré leur infériorité au Camoëns dans l'Épopée, lui disputent la palme dans le genre lyrique et pastoral. Mais le Portugal ayant eu le malheur de tomber sous la domination d'un prince étranger et de soutenir pendant quatre-vingts ans la guerre contre la maison d'Espagne, ce pays vit éteindre totalement ce feu divin, père des arts et des sciences.

Le bruit des armes effraya les muses, et l'ignorance profita de cette occasion pour

étendre sur-tout le royaume le voile épais des ténèbres, jusqu'au moment où Joseph I, dans la réforme totale qu'il fit de l'université, créa un nouveau mode d'enseignement dans les collèges et dans les classes particulières. Ce fut alors un grand bonheur pour la jeunesse, avide de s'instruire, de communiquer plus ouvertement avec les étrangers, qui lui indiquèrent alors des méthodes inconnues jusqu'alors en Portugal. Ces mêmes étrangers lui ont procuré des livres où leur avidité puisa une doctrine plus claire et débarrassée de ce fratras scientifique que renfermait l'enseignement public.

Tout ce qu'on peut attendre d'un petit Etat, éclairé depuis si peu de tems, la jeunesse studieuse s'en est rendu capable. Donner dans si peu d'années des savans consommés, ce serait plutôt un miracle que les efforts de l'application. Les Portugais ont cependant des lyriques qui rivalisent avec ceux des nations les plus marquantes de l'Europe. Ils auraient aussi des orateurs, s'il était en usage parmi eux de discuter dans des assemblées publiques les intérêts et les droits de la nation, ou s'il était permis aux avocats de plaider devant les tribunaux pour l'honneur et la vie de leurs

concitoyens. Il y a déjà quelques prédicateurs qui desirent suivre la trace des Massillon ou des Bourdaloue. On doit espérer que cette pépinière d'hommes, qui, au printems de la littérature, se montre aujourd'hui si riche en fleurs de toute espèce, donnera, à son automne, une ample récolte de fruits.

Les universités sont celle de Coïmbre, fondée en 1291, et le collège des nobles à Lisbonne, où la jeune noblesse est intruite dans toutes les branches des belles-lettres, et dans les sciences. La langue anglaise y est également enseignée. Il y a en outre à Lisbonne une académie d'histoire, établie en 1721. Il s'y trouve aussi un établissement très-édifiant, c'est une confrairie, nommée de la Miséricorde, qui se dévoue au soulagement de tous les misérables.

Les Portugais échangent leur vin, leur sel et leurs fruits ainsi que la plus grande partie de leurs matières premières contre les produits des manufactures étrangères. Ils font un peu de toile, de mauvaises étoffes de soie et de laine, et différens ouvrages de paille; ils excellent aussi à conserver et confire les fruits. Le commerce du Portugal, tout étendu qu'il paraisse, lui procure peu de profit réel, les nations européennes, qui trafiquent avec ce pays, accaparant toutes

les productions de ses colonies, aussi bien que les siennes propres, telles que, or, diamans, perles, sucre, cacao, bois rouge, tabac, cuir et drogues du Brésil; ivoire, ébène, épiceries et drogues d'Afrique et de l'Inde, et les échangent contre les ouvrage presqu'innombrables de leurs manufactures, et une immense quantité de blé et de poisson salé que fournissent ces nations européennes, et les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.

Le pouvoir du roi est absolu; mais la nation conserve encore une apparence de son ancienne constitution libre, dans la composition des cours et états, qui sont formés, comme le parlement d'Angleterre, de trois ordres, du clergé, de la noblesse et des communes. Ces états prétendent avoir le droit d'être consultés sur la création de nouveaux impôts; mais le seul pouvoir réel qu'ils aient, c'est que leur assentiment est nécessaire pour tous les réglemens nouveaux, relatifs à la succession au trône. On leur accorde ce privilège, pour prévenir toute dissention qui pourrait avoir lieu dans ce cas-là.

On peut dire, sans hésiter, que la nature de ce gouvernement est plus despotique que celle d'aucune autre monarchie de l'Europe. La loi établie est communément une lettre

morte, excepté lorsque son exécution est commandée par les édits supplémentaires du souverain; et ces édits sont donnés communément pour détruire les effets de la sûreté et de la protection que la loi, par la manière dont elle a été rédigée, étend également sur tous les sujets.

Ici le peuple n'a pas plus de part dans la direction du gouvernement et dans la confection des lois et réglemens relatifs à l'agriculture et au commerce, qu'il n'en a en Russie ou en Chine. La majeure partie du peuple ne connaît rien de tout ce qui se fait à ce sujet, et n'a d'autre parti à prendre que de se soumettre, par une aveugle et prompte obéissance sur tout ce qui le concerne, aux décrets et aux lois du despote, que promulguent de tems à autre ses secrétaires d'état. Quel est l'homme, animé du sentiment de la liberté civile, qui ne tremblerait en lisant le préambule de toute loi nouvelle publiée dans ce pays, et qui est ainsi conçu? « Moi,
» le roi, en vertu de ma propre et certaine
» science, de mon plaisir et de ma volonté
» royale, et de mon plein, suprême et arbi-
» traire pouvoir, que je ne tiens que de
» Dieu, dont je ne suis comptable à aucun
» homme sur la terre, j'ordonne en consé-
» quence et commande. »

On dispose de tous les grands emplois, tant spirituels que temporels, dans un conseil-d'état, composé de membres du clergé et de la noblesse, en nombre égal, et du secrétaire-d'état. Un conseil de guerre règle toutes les affaires militaires, et les cours de trésorerie, celle des finances. Le conseil du palais est le tribunal en dernier ressort, qui reçoit les appels; le casa da supplicaçao, est un tribunal qui juge sans appel. Les lois de Portugal sont fondées sur le droit civil.

Les revenus annuels de la couronne montent à plus de 80 millions de francs. Les impôts et octrois sur les objets exportés et importés, sont exceptés ; on les afferme : mais si le ministère portugais réussissait dans tous ses projets, et parvenait à établir des compagnies exclusives, au préjudice du commerce de la Grande-Bretagne, les habitans supporteraient ces taxes sans murmurer.

Le gouvernement portugais, qui se repose sur l'amitié et la protection de l'Angleterre, met tant d'incurie dans ses forces militaires, et donne si peu d'encouragement aux officiers étrangers, qui les commandent, qu'elles ne montent, dit-on, qu'à vingt-cinq mille hommes. La force navale est d'environ dix-sept vaisseaux de guerre, y compris six frégates.

Les monnaies qui ont cours en Portugal, sont les suivantes, savoir:

Le Dobroon d'or, de 1727, vaut. . . .	160 f.	56 c.
Le Dobra, ou once portug. d'or = 12,800 rès.	85	59
La pièce d'or de 1723.	9	53
La creusade d'argent, de 480 rès	2	84
La crensade neuve de 1750 = 400 rès . .	3	03
Le têton = 2 réaux ½	0	73
Le réal = 2 vingtaines ou 40 rès. . . .	0	29
Le dixain = 10 rès	0	07
Le rès.	0	01

Les titres du roi, sont : roi de Portugal et des Algarves, etc. Le dernier roi de ce pays fut qualifié, par le pape, du titre de majesté très-fidelle; son fils aîné prend celui de prince du Brésil.

Les titres et distinctions de la noblesse sont en grande partie les mêmes qu'en Espagne. On compte trois ordres de chevalerie. 1°. Celui d'Avis, institué par Alfonse Henriquez, roi de Portugal, en 1147, à l'occasion de la prise de la ville d'Evora sur les Maures. 2°. L'ordre de Saint-Jacques institué par Denis I, roi de Portugal, en 1310, en considération de la protection dont il se croyait redevable envers ce saint pour les victoires qu'il avait remportées sur les Maures. 3°. L'ordre de Christ, institué, en 1317, par le même roi Denis I, pour engager la noblesse de son royaume

à lui prêter de puissans secours contre les Maures. Les chevaliers portent une croix patée rouge, et dedans, une autre d'argent sur la poitrine.

LES SUISSES.

LA Suisse, autrement l'Helvétie, est bornée au nord par la ci-devant Alsace et la Souabe; à l'est, par le lac de Constance, le Tyrol et Trente; au midi, par l'Italie; et à l'ouest par la France. Elle est aujourd'hui divisée en dix-huit départemens ou cantons. Le mot *Suisse*, vient probablement de la ville de Shwits, capitale du canton de ce nom.

Les Suisses sont un peuple brave, hardi, industrieux, remarquable par sa fidélité et son attachement à la liberté de son pays. Comme les anciens Romains, les Suisses sont endurcis aux fatigues de la guerre, et à celles de l'agriculture. Une simplicité de mœurs générale, une franchise ouverte et naturelle, un esprit de liberté que rien ne peut détruire, voilà les traits qui caracté-

risent les habitans de la Suisse. C'est en général une nation très-éclairée. Le bas peuple y est beaucoup moins ignorant que dans les autres pays. Les personnes qui jouissent d'une certaine aisance, les gens du peuple même, ont beaucoup de goût pour les travaux littéraires. Telle est l'excellence de l'éducation que l'on donne à la jeunesse, qu'elle contribue à développer en elle la franchise naturelle. En entrant dans ce pays, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'air de contentement et de satisfaction, qui est peint sur la physionomie des habitans; il est frappé de la propreté des maisons et du peuple, et dans les mœurs, les usages, les habillemens, tout annonce les traits frappans qui distinguent ce peuple fortuné des nations environnantes, courbées sous le joug du gouvernement despotique. Les chaumières elles-mêmes sont l'image de la propreté, de l'aisance et de la simplicité; elles impriment fortement dans l'esprit de l'observateur la conviction satisfaisante de la félicité de l'habitant de ces campagnes. Dans quelques cantons, chaque châtel a son territoire qui consiste en général en un pré ou deux de bon pâturage, souvent bordés d'arbres et bien arrosés.

Des lois somptuaires sont exécutés dans plusieurs parties de la Suisse ; on n'y peut danser que dans certaines circonstances. La soie, les galons et plusieurs autres articles de luxe y sont entièrement prohibés dans quelques cantons, et il y a même des réglemens concernant la coëffure des femmes. Tous les jeux de hasard y sont strictement défendus, et quiconque perd, à d'autres jeux, plus de six florins (environ onze francs tournois) est condamné à une amende considérable. Parconséquent leurs amusemens consistent dans les exercices du corps ; et, comme ils ne perdent point leur tems dans les jeux de hasard, ils employent les heures de repos à orner leur esprit par la lecture. Les jeunes-gens sont accoutumés de bonne heure aux exercices militaires, tels que la course, la lutte, la chasse avec l'arbalêtre et le fusil.

Les cantons suisses, réunis par la politique, ne le sont point par la religion. Autrefois, les différences de religion ont causé des commotions publiques qui paraissent éteintes aujourd'hui. Zuingle fut l'apôtre du protestantisme en Suisse. C'était un réformateur modéré, et sa doctrine ne différait de celle de Luther et de Calvin que dans quelques endroits spéculatifs. On peut donc regarder

le calvinisme comme la religion des protestans suisses; mais ceci doit s'entendre quant au mode de gouvernement ecclésiastique, parce que, dans quelques points de doctrine, ils sont éloignés d'être purement calvinistes. Il y a cependant, parmi eux, beaucoup trop de cagotisme religieux; et, quoique ardemment attachés aux intérêts de la liberté civile, leurs opinions sur la tolérance réligieuse, ne commandent point, en général, le même éloge.

On parle plusieurs langues dans les cantons suisses; mais l'allemand y est le plus usité. Les Suisses qui avoisinent la France parlent un mauvais français, et ceux qui sont sur les frontières de l'Italie parlent un latin et un italien corrompus.

Calvin, dont le nom est si connu dans les pays protestans, fit pour la ville de Genève, des lois qui sont estimées par les hommes les plus éclairés de ce pays. Le profond et éloquent Rousseau, dont notre siècle lit les ouvrages avec tant d'intérêt, était aussi citoyen de Genève. Rousseau a donné à la langue française une énergie dont elle ne paraissait pas susceptible. Bonnet, Saussure et de Luc méritent aussi d'être cités avec honneur: leurs noms seront connus

tant que les Alpes existeront. Salomon Gessner, auteur de la mort d'Abel; Conrad Gessner, célèbre naturaliste, surnommé le Pline de l'Allemagne; Lavater, (1) auteur d'un célèbre ouvrage sur la physionomie; le docteur Hirzel, auteur du Socrate rustique, ont tous illustré la Suisse, qui leur a donné le jour.

L'université de Bâle, qui fut fondée en 1151, a un jardin de médecine très-curieux, et qui contient les plantes exotiques les mieux choisies. Les autres universités qui, dans le fait, ne sont, pour la plupart, que des colléges privilégiés, sont celles de Berne, Lausanne et Zurich.

On fabrique en Suisse beaucoup de toiles, de basins, de galons, de bas, de mouchoirs, de rubans, de cotons-soie et cotons peints et des gants. Malgré les lois somptuaires, on commence à présent à fabriquer des soiries, des velours et des draps. Les progrès

(1) Ce grand homme vient de mourir à Zurich, le 2 janvier 1801. La république des lettres a perdu dans sa personne un de ses citoyens les plus estimables, l'Helvétie, un de ses plus grands ornemens, et l'humanité souffrante un de ses amis les plus actifs et les plus désintéressés.



des Suisses dans les manufactures et dans l'agriculture leur donnent la perspective de pouvoir bientôt faire des exportations considérables.

La constitution des Suisses était autrefois très - compliquée ; car quelques cantons étaient aristocratiques, et d'autres démocratiques. Chaque canton était maître de sa jurisdiction particulière ; mais ceux de Berne, de Zurich et de Lucerne et quelques autres étaient aristocratiques avec une certaine teinte de démocratie, Berne excepté. Uri, Schwits, Underwald, Zug, Glaris et Appenzel étaient démocratiques. Bâle, sous l'apparence de l'aristocratie, penchait vers la démocratie. Mais les aristaoraties et les démocraties différaient elles-mêmes dans leur mode particulier de gouvernement. Mais quelles que fussent les formes de ces gouvernemens, on paraissait prendre à cœur les intérêts du peuple, et il y jouissait d'un dégré de bonheur inconnu sous les gouvernemens despotiques.

La confédération, considérée comme république, était distinguée par trois divisions. Par la première, on entendait les Suisses proprement dits ; la seconde comprenait les Grisons, et la troisième était composée de

ces bailliages qui conservaient leurs magistrats particuliers. Chaque canton formait, par lui-même, une petite république; mais, lorsqu'il s'élevait quelque discussion qui intéressait la confédération, elle était renvoyée à la diète générale qui se tenait à Bâle. Chaque canton avait droit d'y voter, et la majorité décidait la question. La diète générale était composée de deux députés de chaque canton, sans compter un député de l'abbé de Saint-Gal et des villes de Saint-Gal et de Bienne. Soit que le gouvernement fût aristocratique, démocratique ou mixte, un esprit général de liberté a toujours percé à travers les différentes constitutions, et leur a donné l'action nécessaire: l'oligarchie elle-même, qui ordinairement est le plus tyrannique des gouvernemens, y était extrêmement tempérée, et la propriété du sujet était garantie par ce gouvernement contre toute espèce de violence. Les Suisses conservent la plus grande harmonie par le concours de leur félicité réciproque, et leurs lois somptuaires et l'égalité des partages entre les enfans en assurent la durée. Depuis la nouvelle révolution, opérée en nivôse an 6 (1798) les divers

gouvernemens ont été abolis; les treize cantons ne forment plus qu'une seule république à l'instar de celle de France, et ont adopté une constitution à-peu-près semblable à celle que cette république-mère avait avant le 18 brumaire an 8 (1799.) La résidence du gouvernement est fixée à Lucerne.

Le revenu public provient 1o. du produit des terres du domaine; 2o. du dixième du produit de toutes les terres; 3o. des douanes et des taxes sur les marchandises; 4o. du produit de la vente du sel et de quelques impositions casuelles.

La force intérieure des cantons Suisses, sans y comprendre la milice, est composée de 13,400 hommes levés en raison de la population et des moyens de chaque canton. L'économie et la sagesse, qui président à la levée et à l'emploi de cette force, sont vraiment admirables. Chaque citoyen, paysan ou bourgeois, est obligé de s'exercer au maniement des armes, de venir à certaines époques tirer au blanc; il se fournit lui-même d'habillement, d'accoutrement, de poudre et de balles; il est toujours prêt à marcher pour la défense de son pays.

Les monnaies, qui ont cours en Suisse, sont les suivantes :

Le rixdaler de 1765 = 30 batz, vaut. . . .	4 f. 44 c.
Le demi-rixdaler de 1765 = 15 batz. . . .	2 22
Le florin-goulde = 60 kreutzers	2 69
La livre = 36 kreutzers	1 62
Le double ducat = 8 florins.	21 99
Le ducat de 1750 = 4 florins	11 14
L'écu = 2 florins	5 8
Le batz = 2 sous.	0 16
Le sou = 12 deniers	0 7
Le kreutzer = 6 deniers	0 4
Le heller.	0 2

LES PIÉMONTAIS.

Le Piémont est borné au nord par la Suisse, à l'est par la Lombardie, au sud par la Ligurie, et à l'ouest par les Alpes, qui le séparent de la France. Cette contrée de l'Italie est plate et entrecoupée de rivières et de ruisseaux. Son nom lui est venu de sa situation au pied des monts, ou des Alpes. Son étendue est d'environ 70 lieues du nord au sud, et de 36 de l'est à l'ouest.

Ce qui distingue les Piémontais des autres

Italiens, c'est leur défaut de gaîté. Un étranger, qui voyage en Italie, observe aisément que tous les peuples y sont enjoués et paraissent naturellement portés aux plaisirs bruyans; mais s'il traverse les villes du Piémont, il s'apercevra bientôt qu'il y règne sur le visage des habitans un air de mélancolie et de gravité.

On peut, en général, prendre sans crainte de se tromper, le contre-pied de ce qu'ils disent, pour savoir ce qu'ils pensent. Souvent avec un air honnête, empressé, le Piémontais vous tend un piège. S'il vous rencontre dans un chemin écarté, c'est alors que vous pourrez donner aux démonstrations qu'il vous aura faites, toute la valeur qu'elles méritent.

La noblesse piémontaise, qui est nombreuse, affecte beaucoup les manières et le langage français; mais ils sont encore éloignés d'avoir cette affabilité, cet air aisé et gracieux, et cette vivacité de caractère, qui distingue cette dernière nation. L'orgueil de la naissance est un défaut remarquable dans la noblesse de Turin. La plupart dédaignent toute liaison familière avec ceux qui ont une antiquité moins reculée, et, s'ils s'abaissent à leur parler et à les ad-

mettre avec eux dans une espèce de familiarité, leurs complaisances sont tellement entremêlées d'urbanité et de hauteur, qu'il est impossible à l'homme, qui a des sentimens, de n'en être pas révolté. Plusieurs, parmi cette noblesse, passent pour d'habiles négociateurs, et se sont fait une réputation dans la politique; mais leur goût pour le métier des armes les portent tous à négliger la cultures des lettres.

Le second rang, en Piémont, n'est pas plus empressé que le premier à acquérir des connaissances académiques. Il n'y a point de nation en Italie, dont la bourgeoisie soit plus ignorante que celle du Piémont. Quelques-uns ont excellé dans la jurisprudence et les mathématiques; mais, en général, ils n'ont aucun goût pour l'étude. Ils se piquent tellement du point d'honneur, qu'ils sont toujours prêts à tirer l'épée, de sorte qu'il y a plus de duels en Piémont que dans le reste de l'Italie. Les artisans et les paysans de ce pays sont la partie la plus estimable de la nation. On pourrait dire que les Toscans et les Génois ne les surpassent pas en industrie et en habileté dans les manufactures et dans la culture des terres. Les Piémontais sont grands admirateurs

des Français, haïssent les Génois, méprisent tous les autres Italiens, et ne sont aimés d'aucun peuple, quoique hospitaliers envers tous les étrangers.

La langue piémontaise est mêlée de quantité de mots français. On remarque que le Piémont n'a jamais produit un seul poète, au lieu qu'il n'y a aucune province d'Italie, qui ne puisse se vanter d'avoir quelques poètes anciens et modernes. Non-seulement les Piémontais n'ont pas cette vivacité d'imagination, qui donne aux autres Italiens un penchant à la poésie, ils sont même insensibles aux beautés du Tasse et de l'Arioste, qui échauffent et embrâsent un Romain, un Toscan, un Vénitien et un Napolitain; et cependant les Piémontais réussissent en divers genres de littérature; ils ont des hommes célèbres en jurisprudence, en médecine et en mathématiques.

Mais, si les Piémontais ne peuvent pas entrer en parallèle avec les Toscans et d'autres Italiens, pour le feu de l'imagination qu'exigent la poésie et les beaux arts, ils ont, d'un autre côté, de grands avantages, lorsqu'on les considère comme soldats. Quoique leurs troupes n'aient jamais été nombreuses, il n'y a personne, un peu versé

dans l'histoire, qui ne sache avec quelle valeur ils ont résisté, pendant plusieurs siècles, aux Français, aux Espagnols, aux Allemands, toutes les fois que ces peuples ont voulu les assujettir. Il est vrai que souvent ils ont été obligés de céder à la force et au nombre de leurs ennemis; mais ils ont toujours si constamment et si promptement secoué le joug qu'on leur imposait, qu'en France il est passé en proverbe, que le Piémont est la sépulture des Français. Les Piémontais sont tellement animés d'un esprit martial, que les paysans même ambitionnent de ne paraître qu'avec des marques militaires. Il est si ordinaire de les voir suivre la charrue en habit d'uniforme, qu'un étranger qui ne saurait pas qu'ils ont coutume d'acheter de ces habits pour leur usage, pourrait croire que le Piémont a plus de soldats que les états du roi de Prusse.

L'art de la fortification a été porté très-loin par les Piémontais, et Bertola et Pinto n'ont pas montré moins de génie que Vauban et Cohorn, en rendant imprenables plusieurs villes, dont de moins habiles ingénieurs n'auraient fait que des places fortes. Les Français ont plusieurs fois menacé la Brunette, Fenestrelles et Exilles; mais ils n'ont

jamais osé en faire le siège ; et, depuis que Coni, Demont, Alexandrie, et quelques autres de leurs forteresses sont achevées, il est presqu'impossible aux Français de pénétrer en Italie, sans la permission des Piémontais.

La seule université du Piémont est celle de Turin ; elle est composée d'école, où vingt-quatre professeurs donnent des leçons pendant sept mois de l'année ; d'une bibliothèque royale, qui contient environ cinquante mille volumes de livres imprimés, sans compter les manuscrits. Le musée royal a un beau cabinet de médailles, une collection soignée d'antiquités du Piémont et de la Sardaigne, et une histoire naturelle. Dans l'académie militaire, on exerce, à un prix modéré, de jeunes gentilshommes, soit nationaux, soit étrangers. Le roi fait une partie des frais de cet établissement.

Le principal commerce du Piémont consiste en soie tordue, que l'on envoie en Angleterre et à Lyon ; on en emploie cependant une partie à faire de beaux bas, et de la bonne soie pour meubles. On y importe de la Grande-Bretagne, des draps et des toiles ; de la France, des étoffes de laine et des marchandises de Lyon ; de la Suisse et de la Si-

lésie, des toiles. Il fait aussi venir de l'étranger du fer, du cuivre, du sucre et des drogues. Les principaux objets d'exportation, sont du bétail, du chanvre, du fil et des cordages. On estime qu'il sort annuellement du Piémont 90 mille jeunes bœufs. Plusieurs manufactures, comme de tabac, de bouteilles, de plomb, de boulets en sont administrées pour le compte du roi. Tout le sel qu'on y consomme vient de la Sardaigne. Le roi dispose du produit des sources de sel qui se trouvent dans le pays. Le gouvernement a soin d'encourager la culture des mûriers, ainsi que celle du riz, qui est un objet important pour quelques provinces. Elles abondent en bons fruits, sur-tout en chataignes et en belles truffes.

Quoique le roi de Sardaigne, retiré aujourd'hui à la cour de Rome, ne soit pas encore réintégré dans ses états, vu que le gouvernement français n'a pas encore statué sur son sort, nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de dire un mot sur le gouvernement piémontais, qui se trouve, par les circonstances impérieuses, momentanément suspendu. La loi salique, qui exclue les femmes de la couronne, a lieu dans le système monarchique de ce royaume.

Le roi, qui portait naguères le titre de duc de Savoie, prend actuellement celui de roi de Sardaigne ou de majesté sarde, la Sardaigne étant une île de la Méditerrannée, qui lui a été cédée, depuis 1720, à la place de la Sicile, que lui avait accordée le traité d'Utrecht, en 1713. Il se qualifie aussi de roi de Chypre, quoi qu'il n'ait jamais possédé ce royaume. Le roi de Sardaigne est un prince puissant en Italie. Il jouit d'un pouvoir si absolu, que ses revenus sont ce qu'il lui plaît de lever sur ses sujets. Ses revenus ordinaires, non compris ceux qu'il tenait de patrimoine, ne vont pas à moins de 12 millions de francs, avec une partie desquels il entretient une armée de 15 mille hommes. En tems de guerre, quand il reçoit des subsides étrangers, il peut mettre quarante mille hommes en campagne. Le roi fait sa résidence ordinaire à Moncalieri, palais agréablement situé sur le Pô. Lorsque la reine et ses enfans vont à la chasse du cerf, il se servent de chaises de postes à deux roues avec des chevaux de poste.

Les monnaies qui ont cours dans les états du roi de Sardaigne, sont les suivantes, savoir :

La livre = 20 sous ou 240 deniers, vaut. .	1 f. 12 c.
Le sou = 12 deniers	0 06

Le denier	0 f.	01 c.
La double pistole = 24 livres	28	42
Le sequin à l'annonciade, de 1744 . . .	11	14
L'écu neuf de 6 livres, de 1755	7	12
La pièce neuve de billon, de 1755. . . .	0	40
La pièce de billon, de 1732	0	25

Le seul ordre de chevalerie, qui ait lieu en Piémont, est celui de l'Annonciade, institué, en 1372, par Amédée VI, duc de Savoie. Les chevaliers portent un collier en lacs d'amour, au bas duquel pend l'image de la Vierge.

LES GÊNOIS.

La république de Gênes, aujourd'hui la république ligurienne, s'étend le long de la Méditerranée. Ce pays faisait partie de l'ancienne Ligurie. Quoiqu'il soit hérissé de montagnes, il ne laisse pas que d'être très-fertile et de produire d'excellens vins. On estime que sa population est de quatre cent mille ames, dont quatre-vingt mille habitent la capitale. Gênes tire son étymologie du mot latin *Janua*, qui veut dire *porte*, parce qu'autrefois cette ville était regardée

comme la clef de l'Italie. Aujourd'hui on a rendu à toute la contrée, son nom primitif, qui est celui de *Ligurie*.

Les Génois sont vindicatifs, laborieux, pleins d'industrie et de courage; ils passent, avec les Piémontais, pour les peuples les plus rusés de l'Italie. Les Génoises sont très-mal mises; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure; nulle intelligence des convenances de la coëffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris. Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *Mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules par-tout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues. Les mœurs, à Gênes, sont dépouillées de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en font le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère, on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant; on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Les négocians, qui jouent à la bourse aux effets publics toute la matinée, jouent tout le soir aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble : dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne ou l'on perd.

L'ancien gouvernement de Gênes était aristocratique. La souveraineté résidait dans le grand-conseil, composé de 400 nobles. Le sénat avait l'administration ordinaire des affaires. Il était composé de douze sénateurs, et d'un doge ou duc qui en était le chef. Ce dernier restait en place deux ans, pendant lesquels il ne pouvait sortir du palais que par un décret. Dès que les deux ans étaient expirés, il était obligé de s'en aller dans sa maison, et d'y rester dix jours gardé à vue. Durant ce tems, tout citoyen avait le droit de l'accuser, et le conseil des suprêmes examinait sa conduite ; le dixième jour on l'acquittait : institution assez sage, mais qui n'était plus qu'une formalité. La force pécuniaire ou les impôts ne passaient point 2,800,000 francs. Ce qui restait de cette somme, appliquable aux besoins de l'Etat,

après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chûte en chûte dans le trésor de la république, était peu de chose. La force militaire n'avait pas deux mille bras; elle n'était confiée au même général que pour trois mois. Les jugemens criminels étaient motivés. Le sénat avait le droit de faire grâce, et il ne manquait pas de l'accorder pour plaire au peuple.

Depuis la révolution opérée il y a quelques années, ce gouvernement a été tout-à-fait renversé et on lui en a substitué un autre démocratique, qui ressemblait en tout à la constitution que la France avait avant le 18 brumaire an 8. Mais comme il est probable qu'il ne durera pas long-tems, vu qu'on travaille en ce moment à sa réformation, nous n'en ferons aucune mention.

La marine génoise, qui, dans le quinzième siècle, était si florissante, et dont les vaisseaux couvraient toutes les mers, est bien déchue de son ancienne splendeur. Il ne brille plus pour elle cet âge qu'ont illustré et les Colomb et les Doria. Néanmoins son commerce se soutient encore; il consiste dans les manufactures de riches étoffes de soie, de velours, de brocards, de bas, de gants, de fleurs artificielles, de filigrane d'or; dans

le produit des vins, huiles, fruits, mousserons secs, anchois et confitures. Les Génois construisent aussi des vaisseaux pour les puissances étrangères.

Les monnaies qui ont cours dans toute l'étendue de la république ligurienne sont les suivantes, savoir:

L'écu d'or = 11 livres 16 sous	9 f.	89 c.
La pièce de 5 pistoles, de 1641	101	67
La pièce de 4 pistoles, de 1720.	79	44
Le sequin de 1736	11	21
La livre courante hors de banque. . . .	0	81
La parpaïole = 2 sous	0	09
Le sou = 12 deniers.	0	04
La livre de change = 20 sous	0	96
La piastre = 20 sous	4	98
L'écu = 4 livres banco.	3	83

LES LOMBARDS.

La Lombardie est bornée au nord par les États de Venise, à l'est par l'État de l'Église et la Toscane, au sud par la Ligurie, et à l'ouest par le Piémont. Elle comprend le Milanez, le Modénais, le Parmésan et le Mantouan, qui, avant la guerre d'Italie,

se trouvaient gouvernés par des princes particuliers.

Les habitans de la Lombardie, et principalement les Milanais vantent beaucoup leur humanité; et ce n'est pas sans fondement, puisqu'ils sont peut-être le seul peuple du monde qui ne soit pas haï de ses voisins. Les Piémontais haïssent les Génois, et ils en sont détestés; les Génois n'aiment que les Toscans; les Toscans n'ont pas beaucoup d'inclination pour les Vénitiens ou les Romains; les Romains sont bien loin d'être les apologistes des Napolitains; et presque toutes ces nations sont, sans en savoir le motif, animées d'une ridicule antipathie les unes contre les autres. Mais les Milanais dérogent à cette règle générale, et ils jouissent de l'avantage d'être aimés de tous leurs voisins, ou du moins d'en être regardés sans aucune espèce d'aversion, et ils le doivent assurément à leur candeur et à leur cordialité. On les compare ordinairement aux Allemands pour leur bonne foi, et aux Français pour l'amour du luxe et de l'élégance dans leurs équipages et leurs ameublemens. Les Milanais sont particulièrement remarquables par le goût qu'ils ont pour les amusemens de la campagne, où ils passent une partie de

l'été et tout l'automne. Il faut dire aussi que la plupart de leurs maisons de campagne sont situées dans une contrée très-agréable. Cette contrée, variée d'inégalités de plaine et de colline, coupée au milieu par le Pô, et arrosée d'une foule de ruisseaux, offre l'ombrage des bois, la verdure des gazons, le murmure des eaux, les plus riches coup-d'œil, et cette heureuse bizarrerie que la nature met dans ses assortimens; enfin, dans ce pays enchanteur, par-tout où l'on porte la vue, on ne découvre que des paysages ornés de toutes les grâces champêtres, et dont la contemplation jette l'ame dans de douces et sentimentales rêveries. C'est là le séjour fortuné où les Milanais passent toute la belle saison en visites et en fêtes, sans négliger de faire beaucoup de bien aux habitans des villages voisins, dont ils facilitent les mariages en dotant les filles.

Un jeu particulier à quelques habitans de la Lombardie est le jeu du mois de mai. Dans ce mois, ils sont dans l'usage d'ôter l'écorce d'un grand peuplier, d'en couper toutes les branches, et d'en rendre le tronc parfaitement uni. Lorsque cet arbre est ainsi préparé, ils suspendent à son sommet une certaine quantité de canards, de poules et

d'autres volailles, qui doivent être le prix de celui qui est assez adroit pour gravir jusqu'à la cîme de ce peuplier. Les athlètes, qui sont des jeunes paysans les plus vigoureux du canton, montent chacun à leur tour, suivant la décision du sort. Ils embrassent fortement le tronc, et s'aidant eux-mêmes, en attachant autour de l'arbre une corde qu'ils nouent et dénouent alternativement, ils s'efforcent d'atteindre le prix desiré. Mais le grand nombre, manquant de force ou d'adresse, tombe à différentes hauteurs, ce qui divertit beaucoup le cercle des spectateurs. Celui qui est assez robuste ou assez adroit pour parvenir au sommet, et jetter à terre les volailles, gagne non-seulement ce prix, mais il est aussi le favori des belles de la contrée. Celle qu'il demande en mariage devient un objet de jalousie pour ses compagnes qui la regardent comme la plus fortunée d'entr'elles.

Avant la guerre d'Italie, tous les états qui composent la Lombardie, étaient gouvernés par des princes temporels, qui relevaientde l'Empire ou de l'Espagne; mais les Français, commandés par Bonaparte, s'en étant emparés dans le cours des années 1796 et 1797, la liberté fut rendue aux différens peuples de la

Lombardie, qui ne font plus qu'une nation indépendante, sous le nom de république Cisalpine. Le traité de Lunéville (conclu le 9 février 1801,) vient de lui garantir solemnellement son existence politique. Ce pays qui, l'année dernière, se trouvait encore le théâtre des hostilités entre la France et l'Autriche, jouit maintenant des bienfaits de la paix. Il est divisé en plusieurs départemens, et le gouvernement a fixé sa résidence à Milan, ville la plus centrale et la plus populeuse de la république.

Le commerce de la Lombardie consiste en grain, bétail, fromage, étoffes, soie, toile, bas, gants, mouchoirs, rubans, fleurs artificielles, acier, crystal, agate, bijouterie, dentelles et broderies en or et en argent. Les Modenais font un commerce particulier de masques pour les carnavals et de zendado pour les dames. Il y a des rouliers qui transportent ces marchandises pour la Suisse, la France, l'Allemagne et l'Italie sur des mulets et par eau.

Les monnaies, qui sont en usage dans la Lombardie, sont les suivantes, savoir :

La double pistole d'or vaut . . . . . 38 f. 71 c.

La pistole	. . . .	19 f.	35 c.
Le Philippe de Milan = 7 livres $\frac{1}{10}$	. . .	5	83
La livre courante = 20 sous	. . . . . .	0	79
Le sou = 12 deniers	. . . .	0	04
L'écu impérial = 117 sous impériaux	. .	6	58
Le Philippe impérial = 106 sous	. . . . .	5	96
La livre impériale = 20 sous impériaux.	.	1	13
Le sou impérial = 12 deniers impériaux.	.	0	06

LES VÉNITIENS.

Les états de Venise sont bornés au nord par le pays des Grisons, le Trentin et le Tyrol; à l'est, en partie par le Golfe de Venise, et en partie par la Carniole; au sud, par la Lombardie, et à l'est par une partie de la Lombardie. C'est un pays marécageux, dont la population peut monter à environ deux millions six cent mille ames.

Les Vénitiens ont plus de penchant pour les plaisirs et sont plus passionnés pour le jeu que les autres nations d'Italie; mais ces goûts n'excluent point la possession de plusieurs vertus et de plusieurs qualités recommandables dans la société. Les Vénitiens sont

très-sobres dans leurs manières de vivre quoique magnifiques dans la dépense, et quoique peu de villes en Europe soient aussi abondamment pourvues de toutes sortes de provisions et de tous les articles de luxe; ils sont, comme les Anglais, assez présomptueux; mais ils ne sont pas, comme eux, à censurer leurs voisins. En général, ils ont beaucoup de charité et de réserve pour les faibles et les erreurs des autres peuples. La plus légère marque d'affection de la part de ceux qu'ils avaient sujet de haïr leur fait oublier leur animosité, et les porte aussitôt à se réconcilier.

Comme les nobles vénitiens sont pétris d'orgueil et de présomption, pour gagner leur bienveillance, il ne faut que leur dire qu'ils sont la caste la plus habile, la plus ingénieuse et la plus formidable qu'il y ait sur la terre. Les louanges les plus folles et les plus extravagantes, ne leur paraissent qu'un hommage rendu à leur mérite et à la vérité.

Les nobles et les gens riches préfèrent quelquefois de petits appartemens à eux en particulier, arrangés avec propreté, mais sans magnificence, où ils puissent recevoir un petit nombre d'amis plus librement qu'ils

ne le feraient dans leurs propres palais. Ce sont là leurs cassines, où, au lieu d'aller chez eux à un souper somptueux et de retourner à la place publique, ils se font apporter des rafraîchissemens, et s'amusent à jouer aux cartes. Il peut arriver quelquefois que ces cassines servent à faciliter des intrigues; mais il est certainement faux que ce soit là le but général pour lequel on les fréquente.

Une des grandes singularités de Venise, ce sont ses gondoles ou bateaux longs et étroits, qui ont une chambre au milieu, de six pieds sur quatre, couverte de drap noir, avec des fenêtres coulantes. Deux personnes sont assises très-commodément à l'extrêmité, et deux autres peuvent s'asseoir de chaque côté. Elles sont tirées à rame par un ou deux gondoliers debout. Ces gondoles sont les seules voitures de Venise, et il y en a partout, comme il y a des carosses de remise à Londres et des fiacres à Paris. Les gondoliers sont robustes, vifs et de bonne humeur; ils se piquent de faire de promptes reparties, et on les estime à cause de leur fidélité et de leur attachement. Dans la belle saison, ils se provoquent l'un l'autre à une dispute : ils élèvent un petit pavillon ou une branche pour prix, et ils montrent sa plus

grande ardeur pour le remporter. Si quelque personne de considération ou un étranger desire de voir la dispute, on s'arrange pour mettre plus d'ordre dans le jeu, et la ville s'amuse d'une regata ou course de gondoles. Mais dans des circonstances particulières, on donne quelquefois une grande regata, sous la direction et aux frais du gouvernement. Dans ces occasions publiques, les concurrens sont choisis de familles de la première réputation parmi les gondoliers. Le jour de la course arrive, leurs parens les encouragent en leur rappellant les triomphes de leurs familles; les femmes présentent la rame, et la religion prend aussi part aux préparatifs. La course est d'environ quatre milles, le long du grand canal, et l'on parcourt la même distance pour revenir. Les prix, au nombre de quatre, sont marqués par des pavillons de différentes couleurs. Le grand canal, dans ces occasions, est couvert de barques, de bateaux et de gondoles; et de chaque côté sont placées des troupes de musiciens.

Le carnaval de Venise commence à la St.-Etienne, et dure jusqu'au carême; et alors les spectacles sont remplis tous les soirs d'une foule de monde. L'opéra comique

et les jeux publics sont ouverts en automne ; et il y a opéra sérieux à l'ascension. Il en coûte peu pour y entrer ; et l'on a, moyennant cette bagatelle, la permission d'aller au parterre, où l'on peut jetter un coup-d'œil tout au tour, et décider dans quelle partie du théâtre on veut prendre place. Il y a des rangs de chaises vers la façade ; elles sont pliantes et se ferment à clef ; ceux qui préfèrent de s'en servir donnent quelque chose de plus au portier pour les ouvrir. Des gens très-honnêtes occupent ces chaises ; mais le derrière du parterre est rempli de domestiques et de gondoliers. La noblesse et les meilleurs citoyens abonnent des loges par année ; et il en reste toujours un nombre suffisant pour les étrangers. Le prix varie suivant la saison et la réputation de la pièce.

C'est l'usage d'aller en masque durant le carnaval, en automne et à l'ascension ; avec un masque et un manteau de soie, un homme est alors habillé suffisamment pour paraître à Venise en quelqu'assemblée que ce soit. On ne porte des masques de caractère que trois ou quatre semaines avant le carême.

Une des principales manufactures de Venise est celle de verre, dans l'île de Murano. On y souffle de grands miroirs, et l'on y fait

quantité de babioles de fleurs pour décorer des lustres, et des bouquets pour orner les églises. On en exporte aujourd'hui fort peu dans le Levant. L'imprimerie fait aussi une des principales branches de son commerce. Il est peu d'endroits où l'on fasse de meilleurs velours ou de meilleurs bas de soie. La cire qu'on apporte de la Dalmatie, de la Grèce et de tout le Levant, occupe plusieurs manufactures. La jouaillerie peut encore être mise au nombre des branches considérables du commerce étranger. On y importe du Levant des drogues, qui passent pour excellentes; on sait quelle est la réputation de la thériaque de Venise. Leur marasquin, ou eau de cerise, et leurs liqueurs sont fameuses. Quoiqu'il n'y ait point de productions intérieures, il n'y a cependant point de ville mieux fournies de choses nécessaires et agréables à la vie, que l'on tire du Padouan et du Polesin.

Venise, qui était la plus ancienne des républiques de l'Europe, a succombé devant les armes victorieuses de Bonaparte, et a vu en même tems s'écrouler son gouvernement aristocratique qui ne s'est pas relevé depuis. Elle obéit aujourd'hui aux lois de l'empereur, qui en a eu la cession de la France, en vertu du traité de Campo-Formio. Néan-

moins, nous allons dire un mot de son ancien gouvernement. Il dépendait de la noblesse, que l'on partageait en quatre classes. Le chef était un doge ou duc, dont la dignité était à vie ; mais la république pouvait le déposer, quand il devenait incapable de remplir ses fonctions. Il présidait à tous les conseils, et n'avait que sa voix comme les autres. Tous les jugemens se rendaient en son nom. Il y avait trois principaux conseils pour l'administration de l'Etat. Le grand conseil, composé de tous les nobles qui avaient trente ans. Ce conseil faisait toutes les lois, élisait tous les magistrats ; savoir : les procurateurs de Saint-Marc, le chancelier, les sages-grands, et les provéditeurs. Les procurateurs de Saint-Marc étaient des officiers commis à la distribution des grandes richesses laissées à l'église de Saint-Marc et aux pauvres ; ils étaient les exécuteurs de tous les legs pieux, les tuteurs des orphelins, et les protecteurs des veuves. Le grand chancelier tenait les sceaux de la république, et assistait aux délibérations du sénat. Les sages-grands étaient des officiers au nombre de six, qui préparaient les matières qui devaient être traitées dans le sénat auquel ils portaient chaque semaine,

chacun à leur tour, le résultat de leurs consultations. Les provéditeurs étaient les gouverneurs qu'on envoyait dans les provinces, avec un commandement absolu dans les affaires qui concernaient la paix et la guerre. Le conseil des Priés était le sénat composé de cent vingt sénateurs; il décidait de tout ce qui regardait la paix, la guerre et les alliances. Ceux qui composaient ce sénat, étaient regardés comme les plus grands politiques du monde. Outre ces conseils, il y en avait encore deux : le le conseil des dix et le conseil spirituel. Le conseil des dix était composé de dix nobles; on le renouvellait tous les ans; il jugeait des crimes d'état. Tous les mois ce conseil choisissait parmi ses membres, tour-à-tour, trois inquisiteurs d'état. Ce triumvirat avait une autorité si absolue, qu'il pouvait condamner à mort toutes sortes de personnes, même le doge, sans en rendre compte au sénat; il fallait néanmoins que l'avis de tous les trois fut unanime ; en cas de partage, ils devaient porter l'affaire au conseil des dix, dont ils étaient membres. Le conseil spirituel réglait les affaires de la religion; le patriarche de Venise en était le chef, C'était le seul conseil où les nobles véni-

tiens ecclésiastiques pouvaient entrer. Cette précaution avait été prise, afin que la cour de Rome ne pût pénétrer dans les secrets de l'Etat.

La cérémonie des épousailles de la mer Adriatique se faisait le jour de l'ascension, lorsque le tems était favorable. Le son des cloches et des salves d'artillerie annonçaient le matin la solemnité. Vers midi, le doge, et à ses côtés le nonce du pape et le patriarche, suivis d'une partie nombreuse du sénat, et du clergé, allaient à bord du *Bucentaure*, qui était une large galère chargée d'ornemens, de dorure et de sculpture: le vaisseau était tiré à la rame, à une petite distance dans la mer, accompagné des magnifiques yachts des ambassadeurs étrangers, des gondoles de la noblesse vénitienne, et d'un nombre incroyable de petits vaisseaux de toute espèce, couverts la plupart de pavillons de soie ou d'autres riches étoffes, avec les gondoliers en livrées superbes. Une troupe de musiciens jouait tandis que le *Bucentaure* et sa suite se mouvaient lentement vers le Lido. Le doge jettait un anneau dans la mer, en prononçant ces mots: *Desponsamus te mare in signum veri perpetuique dominii.* Il revenait ensuite dans

le même ordre, invitant à dîner ceux qui étaient dans la galère.

Les monnaies qui ont court dans les états de Venise, sont les suivantes, savoir :

Le sequin d'or vaut.	11 f.	22 c.
Le ducat de banque = 24 sous de ducat. .	5	00
Le ducat d'argent ou courant = 8 livres .	4	16
La livre = 20 sous	0	53
Le sou = 12 deniers.	0	03

LES ROMAINS.

L'ÉTAT de l'église est borné au nord par la province de Venise et le golfe de Venise ; à l'est, par le royaume de Naples ; au sud, par la Méditerranée, et à l'ouest, par la Toscane. Sa population peut monter à un million cinq cents mille ames. Il comprend douze pays assez fertiles, depuis Ferrare jusqu'à Rome inclusivement. Rome, qui en est la capitale, a succédé à l'ancienne Rome, et l'on sait que son nom lui vient de Romulus, son fondateur.

Les Romains d'aujourd'hui ne peuvent être, en aucune manière, comparés à leurs

prédécesseurs de vingt-siécles ; et depuis long-tems Rome ne possède plus de Camilles, de Fabius, de Césars et de Catons. Aussi leur empire ne s'étend-il pas comme autrefois, des rives de l'Iser à celles de l'Euphrate. Mais comme personne ne peut arrêter le torrent des révolutions qu'amène le tems, et qu'aucune nation moderne ne peut entrer en parallèle avec les anciens Romains, aussi ne devons-nous attribuer l'abâtardissement des modernes Romains, et la diminution de leur puissance, qu'au concours irrésistible de causes appuyées d'une longue série de siécles. Malgré cette décroissance, les Romains d'aujourd'hui conservent encore une ombre de supériorité sur toutes les nations de l'Italie.

Comme par la constitution de leur gouvernement, plusieurs d'entr'eux peuvent parvenir à la souveraineté ou aux premières places de l'Etat, la plupart des Romains ont l'esprit cultivé, et l'imagination active. Par cette même raison, ils reçoivent une bonne éducation, s'efforcent de plaire, de se faire de nouveaux amis et de former de nouvelles liaisons. Leurs cardinaux et leurs principaux prélats semblent avoir, en général, plus de penchant pour la politique que pour quelques autres sciences ;

et on est dans la persuasion qu'un ministre étranger, qui doit négocier quelqu'affaire avec leurs hommes d'état, a besoin de toute sa prudence et de toute sa dextérité pour ne pas s'en laisser imposer. Les Romains s'appliquent beaucoup aux beaux-arts et sur-tout à la poésie. Quant au petit peuple, on peut dire que ses principales qualités sont l'impudence, la hardiesse et la férocité.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure; dans cet art d'assortir la parure à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin et du soir; dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes; dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complettement une femme pour la vanité, ou la coquetterie ou la mode. Toutes les femmes à Rome portent perruques; c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir, deux fois dans une journée, l'édi-

fice d'une chevelure, et elles livrent tous leurs cheveux aux ciseaux. Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc quand elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lys, la Française veut être une rose.

Les Romains passent la plus grande partie de leur tems en sommeil, en amour, en vanité, en disputes théologiques et en processions. On passe du dîner au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir : ensuite on ne fait rien ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment ; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin. On va à la promenade dans la rue du Cours ; à la conversation dans les coteries ; à la collation dans les auberges : les esprits mêmes les plus graves s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires. Seulement un grand nombre de coups de couteau ou de stylet. Ils ne causent jamais ni mouvement ni horreur ; on les voit donner de sang froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute,

dit-on, on l'a provoqué. L'usage du couteau est le duel du peuple.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état précaire par-tout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non-seulement elle ne donne le présent, mais encore ne garantisse aussi l'avenir. Un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un Romain? Dégradé ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit; dès qu'il l'a, il est heureux.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome que trois sortes de personnes : le pape, le clergé, et le peuple. Tout le clergé est entraîné par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement. Tout ce qui n'est pas clergé, reste en deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendiáns, c'est-là le peuple. La noblesse

n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places et de cette multitude inconcevable de possibilité d'opprimer. Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs; et c'est des rapports plus ou moins intimes avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésiastique; elle ne suffirait pas pour nourrir ses habitans; mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines; elle a son nom qui est le plus riche de toutes ses ruines. Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées et de son industrie au marché général de l'Europe; elle les consomme; enfin elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or. Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

L'élection, comme on sait, place la tiare sur la tête du pape. Il n'y a point de sou-

verain en Europe dont les lois aient moins limité le pouvoir : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux; chef de l'Église et de l'État, ses volontés sont sanctionnés par la crainte du bourreau et du diable à-la-fois. Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait, à Rome, toute sa puissance; elle n'en a pas la moitié. Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique; à une poignée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire; à une bande de sbires que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent sont infâmes; à une ombre de police exercée par les curés; enfin à des tribunaux très-nombreux et par conséquent sans poids

L'union de la puissance temporelle et spirituelle le rend le plus absolu des souverains. Il n'a ni parlement, ni assemblée de la nation, ni conseil qu'il soit forcé de consulter pour les décisions. Si les cardinaux ont une part considérable dans les affaires, c'est parce que la douceur du gouvernement paternel tend à se communiquer, et qu'ordinairement le grand âge du souverain pontife, le porte à prendre des secours pour une si vaste administration. Cependant il y a des

lois anciennes que le pape ne pourrait peut-être transgresser sans courir de risques personnels. Le souverain pontife ne porte sa tiare que le jour de son couronnement. C'est la mître épiscopale dont il fait usage dans les cérémonies. Pour l'ordinaire il a un chapeau rouge bordé en or. Les cérémonies de l'église romaine sont les plus majestueuses, les plus augustes et les plus imposantes qu'on puisse voir. Ces deux grands éventails faits avec des plumes de paon, et appellés flabelli, que l'on tient des deux côtés du pape, lorsqu'il est porté en public, peuvent avoir eu pour origine la nécessité de se garantir du soleil et des insectes, ou de rafraîchir l'air autour de sa personne. Au reste, ces plumes de paon, garnies de cent yeux, rappellent au pontife combien d'yeux il doit avoir pour veiller sur toute l'étendue de l'église catholique. La dignité du souverain pontife ne permet pas qu'il mange jamais avec personne. Le pape ne connaît ni jeu, ni chasse, ni spectacle. Quelquefois seulement, à sa maison de Papa-Guilio, il joue au billard, et prends les oiseaux à la pipée. Le pape est privé de toute société de femmes. Il n'en entre jamais dans le palais pontifical. Lorsque le souve-

rain pontife va aux prières de quarante heures, il entre, précédé de la croix, et se met à genoux au milieu de l'église, sur un prie-dieu, où l'on place un tapis de velours et un coussin. De chaque côté, mais à quelque distance, sont rangés quatorze Suisses de la garde, avec leurs hallebardes. Le pape est vêtu simplement, d'un camail rouge, sur lequel il y a une étoile brodée en or. Sa prière finie, il ôte sa calotte blanche, la remet et rejoint son équipage. Par-tout où le souverain pontife passe, même en petit cortège (il consiste en deux carosses à six chevaux, deux chevaux-légers en tête, deux officiers de la chambre vers les portières, deux haies de douze Suisses, douze gardes-du-corps, et douze cuirassiers à cheval, tous l'épée à la main,) on sonne toutes les cloches, et l'on se met à genoux pour recevoir sa bénédiction. On ne se relève même, que quand le pape est passé. Lorsqu'il descend du Vatican pour aller officier à Saint-Pierre, il est porté dans un magnifique fauteuil, sur les épaules d'une douzaine de palfreniers ou valets-de-pied, en robes rouges. L'usage de baiser les pieds du pape était une suite naturelle de son exaltation au-dessus de toute puis-

sance. Ses parens, les plus proches, sont soumis au même cérémonial. En 1730, Bénoît XIII recevant, pour la première fois, son frère le marquis Bartolemeo Corsini, le laissa à genoux fort long-tems sans le faire relever, malgré son amitié pour ce frère chéri. Le jour que les cardinaux sont nommés, ils baisent les pieds de sa sainteté, ainsi que le jour de l'élection du pape ou de son couronnement. Les cardinaux les baisent encore, lorsqu'ils sont présentés pour la première fois, ou qu'ils reçoivent quelque commission ou quelque nouvelle dignité. Ils ont, en présence, du pape une escabelle de bois ainsi que les ambassadeurs. Les princes ou princesses d'une maison royale, ont un coussin de plus. Les chevaliers de Malte ont, seuls, le droit d'y garder leur épée. Le grand-maître a le rang de cardinal; on le traite d'Eminence, et dans les chapelles papales, il ferme le banc des cardinaux. Toutes les personnes qui demandent à être admises à l'audience du souverain pontife, sont présentées par le prélat, maître de la chambre, monsignor Maëstro di Camera, dont les fonctions répondent à celle des premiers gentilshommes de la chambre du ci-devant roi de France.

Après avoir quitté son épée, sa canne et son chapeau, l'on est conduit à la porte de l'appartement, où l'on fait, en entrant, une première génuflexion, vers le milieu de la salle une seconde, et la troisième auprès du fauteuil de sa sainteté. Quelquefois le pape, après avoir présenté la croix qui est en broderie sur la mule droite pour la baiser, vous présente la main pour vous faire relever. Le maître de chambre vous laisse seul avec le souverain pontife, et lorsque sa sainteté juge à propos de terminer l'audience, elle sonne pour avertir de faire venir une autre personne, suivant l'ordre qu'elle veut mettre dans les présentations, d'après la liste qu'on lui a offerte.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage. Quand au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à d'autres brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir au cardinal-vicaire, un carosse et deux chevaux.

Les tribunaux sont composés de prélats, qui en général ignorent les lois et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires. La rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur-le-champ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il ne faut qu'un mot du pape; ce mot s'obtient ou s'achète. A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asiles, l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

Sur la plainte d'un curé on est saisi et emprisonné; cela s'entend du petit peuple; car les gens un peu distingués savent se défendre; c'est ici comme par-tout. Le petit peuple a, pour lui, à la vérité, le couteau, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur en impose en effet. Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques, sous peine d'excommunication. Quelque tems après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement; et le jour de la Saint-Barthélemi toutes les listes se pu-

blient avec un décret d'excommunication, que le pape fulmine alors.

Les revenus du pape montent à vingt millions environ, en y comprenant sept mille ducats pour l'hommage de Naples et de Sicile, et les annates des évêchés et des abbayes.

Rome a quelques manufactures de soie, mais la matière est de mauvaise qualité, et lorsqu'elle est travaillée, l'étoffe n'est ni belle ni de bon usage. Les seuls objets d'exportation sont du vitriol, des cordes de musique, des chapelets, des fleurs artificielles, des poudres parfumées, des pommades et des essences, des gants, des peignes, des éventails et d'autres semblables bagatelles. Il circule très-peu d'argent dans l'état ecclésiastique, en sorte que la plupart des paiemens se font en papier. Il y a plusieurs maisons considérables de banquiers, qui tiennent le cours du change fort haut. Les denrées y sont en abondance, et de bonne qualité; leur vitella mongana, ou veau de lait, en particulier, est excellent, ainsi que leur chair de cochon; celle de mouton est la plus mauvaise. On y a du chevreau et de la venaison de bête fauve ou de chevreuil, mais très-maigre: on vend

aussi quelquefois du porc-épic dans les marchés. La volaille et les oiseaux y sont de belle espèce et abondans. On mange toute sorte de petits oiseaux, jusqu'aux roitelets, et même des faucons, des geais, des pies et des piverts. On y a aussi des poissons de différentes espèces, soit d'eau douce, soit de mer.

Les monnaies, qui sont en circulation dans l'Etat ecclésiastique, sont les suivantes, savoir:

Le double sequin d'or, de 1748, vaut . .	21 f.	02 c.
Le seq. et ducat du pape = 2 écus 5 bayocs.	10	91
Le quatrin = 5 jules	2	67
L'écu romain = 10 jules	5	42
La livre = 20 sous ou bayocs	1	08
Le paolo = 10 bayocs.	0	52
Le bayoc = 5 quatrins	0	05
Le téton = 3 jules.	1	71

LES TOSCANS.

La Toscane a la mer Méditerranée à l'occident et au midi, et l'État de l'Église au nord et à l'occident. Elle a environ 60 lieues de long sur 40 de large. Elle occupe la plus

grande partie de ce que les anciens appelaient Tyrrhénmie ou la Tuscie, laquelle s'étendait jusqu'au Tybre. Ses productions sont du grain, de la soie, du chanvre, de l'huile, du vin, et des agrumi ou fruits secs.

Entre les principaux traits qui caractérisent les Toscans, on distingue sur-tout leur coutume singulière d'improviser, qui consiste à chanter des vers impromptus sur la guitarre ou d'autres instrumens à corde. On n'exige pas d'un improvisateur qu'il pense ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles, voilà tout ce qu'on en attend. On improvise le plus souvent en chantant ; ce qui est d'un grand secours. Pendant que la voix file les sons, les idées ont le tems d'arriver : d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame et le corps se meuvent réciproquement comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Le goût pour la poésie a ôté aux Toscans ces mœurs dures et âpres qu'on remarquait en eux du tems des Guelfes et des Gibelins, et les a rendus le peuple le plus doux et le plus civilisé de l'Italie. Ce caractère d'aménité frappe tous les voyageurs, dès qu'après

avoir quitté Bologne, ils arrivent au sommet des Apennins, où tous les étrangers sont traités avec beaucoup d'urbanité par ces montagnards, qui, à la simplicité naturelle, joignent les expressions les plus obligeantes et les manières les plus respectueuses. Les nobles paraissent avoir tout le feu et toute la vivacité des Français. Ils ont l'ambition de passer pour spirituels, et visent à l'esprit autant qu'ils peuvent. Ceux qui composent le second rang ont la réputation d'être naturellement portés à la raillerie et à la satyre. Censeurs dans leur conversation, et épicuriens à table, quoiqu'assez économes. La culture des terres, dans cette contrée, est dans un état qui annonce au voyageur les progrès que les paysans toscans ont fait dans l'agriculture.

Le peuple, en Toscane, est heureux. Le souverain qui naguères avait le titre de grand-duc, avait un moyen sûr de soumettre l'aristocratie dans ses états ; c'était d'armer contre elle le peuple. Un moyen sûr d'armer contre elle le peuple, c'était de faire qu'il fût heureux. Vainement les grands gémissent quand le peuple ne gémit pas ; vainement les grands remuent quand le peuple reste tranquille.

Mais comment le grand-duc rendait-il ses sujets heureux? avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures où le peuple employait le tems; des théâtres où il s'oubliait; des hôpitaux où il trouvait la santé; des tribunaux qui paraissaient justes. La noblesse, en Toscane, n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupé par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Nous allons dire un mot de la république de Lucques, qui se trouve enclavée dans la Toscane. Ce petit Etat a huit lieues carrées et sa population peut monter à 120,000 habitans. D'un côté le privilège d'opprimer; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression : voilà ce qui s'appelle à Lucques, comme dans toutes les autres aristocraties, la liberté. Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville, à tous les coins de rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose. Les nobles s'y occupent beaucoup plus qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont, à la vérité, beaucoup moins d'autres intérêts; ils n'ont pas celui du commerce; d'ailleurs la pe-

titesse de leur état est à-la-fois, pour eux, une sauve-garde et une menace continuelle. Les paysans lucquois se tuent pour la moindre querelle. Pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils argumens. Le voisinage des montagnes, la proximité des états voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de vendette. Le gouvernement de Lucques est aristocratique, et dépend d'un conseil de 120 nobles, et d'un chef qu'on nomme gonfalonier, qu'on change tous les deux mois, de même que les conseillers qu'on lui donne pour l'administration des affaires : il ne peuvent rien faire sans la participation du conseil.

Le peuple lucques à un air de gaité et d'aisance; la culture du sol étroit qu'il possède, est portée au plus haut dégré de perfection. Les montagnes sont couvertes de vignes, d'oliviers, de châtaigniers et de mûriers; leurs olives et leur huile sont très-estimées. On nourrit, du côté de la mer, beaucoup de bétail dans les prairies et dans les marais. On ne voit point de mendians ni de gens oisifs dans cette république; et le luxe n'y a pas encore corrompu les mœurs. L'habit noir se porte dans les cérémonies; et le gonfa-

lonier est la seule personne qui ait de la dentelle; il n'y a point de titres, ni personne qui porte l'épée. La milice est de 20,000 hommes; mais il n'y en a que 6,000 à la solde et en service.

Les monnaies, qui ont cours dans la Toscane et dans la république de Lucques, sont les suivantes, savoir :

L'écu d'or = 7 livres	6 f.	49 c.
La piastre ou ducat = 7 livres	6	06
La piastre de 8 réaux.	4	97
La livre = 20 sous	o	86
Le paul ou jules = 8 crazics.	o	57
Le sou = 12 deniers	o	04
La pièce de 3 sequins = 40 livres. . . .	33	38
Le sequin = 13 livres ⅓.	11	37
La doppia, de 1746.	20	01

LES NAPOLITAINS.

Le royaume de Naples, connu anciennement sous le nom de grande Grèce, à cause des nombreuses colonies que les Grecs y établirent, occupe toute la partie inférieure de l'Italie, et représente assez bien le bas d'une botte. Il forme une presqu'île, qui

a au nord le golfe de Venise ; à l'est, la mer d'Albanie ; et l'ouest, la mer de Naples. C'est un des plus beaux et des meilleurs pays d'Italie. Les habitans passent pour être si méchans, qu'on l'appelle le paradis d'Italie, habité par les démons. Il est sujet à de fréquens tremblemens de terre ; mais l'air y est très-sain.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse ; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais, on vit de peu, on vit longtems. La chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même tems les moyens de la satisfaire ; les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges ; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages ; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé ; on est vêtu du climat. On vit de peu, en effet, point de travail et beaucoup de sommeil. A Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vîte en France, où sans cesse les travaux, les passions, et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies y sont très-rares, car le relâchement, causé par

la chaleur, y prévient les maladies chroniques, et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque par-tout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La religion n'est dans le royaume de Naples que la superstition ; elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met à genoux dans les églises ; on n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique ; lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, non pas jusqu'au fanatisme ; car le fanatisme est une vigueur.

La chicane est, à Naples, une passion, on l'aime comme une sorte de jeu ; on plaide pour se désennuyer et pour tromper. Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité paraît aux Napolitains une duperie d'esprit ; la franchise, une vivacité de tempéramment : l'esprit est de tâcher de tromper ; l'habileté, de réussir ; les vertus sont impuissantes, les vices naissent

du climat. La vengeance est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins, dès le matin et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde. A midi on va dîner. Peu de gens, comme on dit, mettent la nappe. Après que la vanité a bien formé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche; et, une heure avant la nuit, on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la grande promenade. C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession de 15,000 personnes c'est d'être devant un carrosse; la profession de 15,000 autres, d'être derrière. On va se promener au môle ou à Chiaja, ou le long de la côte de Pausilippe; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir dans les rues à pied; il serait déshonoré. On reste à l'opéra ou à la

promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, lazaronnis.

Les lazaronnis ne font pas de classe à part; il y en a dans tous les états: ce sont tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Quand un lazarroni a gagné pendant quelques heures de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène ou se baigne : il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués à-la-fois par le climat, l'éducation et les mœurs. Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux

La misère fait commettre très-peu de vols caractérisés et très-peu d'assassinats. La

filouterie y est plus une trompérie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire. La vengeance seule assassine. La débauche fait plus de partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques; mais elles n'ont rien qui les distinguent; elles sont mêlées dans leur sexe.

Le carnaval commence le jour de Saint-Charles, et continue jusqu'au carême. Des divertissemens journaliers répandent l'allégresse à Naples pendant tout ce tems-là. Ce sont des opéra, des bals, des mascarades, terminés par des courses de chevaux dans la rue de Tolède, et quelquefois par une procession royale en mascarade du grand-seigneur à la Mecque: c'est un spectacle très-magnifique. On a supprimé le spectacle de la barbare Cocagne, où la populace déchirait par morceaux un nombre prodigieux de veaux, de brebis, de cochons, d'agneaux et de volailles, qu'on rassemblait tous les dimanches.

Le commun peuple de Naples est très-dévot ou plutôt superstitieux. Après Saint-Janvier, leur patron, les madones, que l'on trouve fréquemment dans les rues, semblent le plus attirer leur attention. A la vigile de Noël, on donne toute la nuit des feux d'ar-

tifice. Mais l'une des plus grandes singularités de Naples est le présèpe ou la crêche, qui est une représentation de la naissance de Jésus-Christ avec toutes les circonstances qui l'accompagnent, en petites figures. Elle est exposée sur le sommet plat de la maison, et forme, par le moyen de la mousse, du liége et des branches d'arbres, un paysage historique. Quelques-unes de ces crêches sont assez jolies : on s'imagine que le ciel et le pays éloigné en font partie, et les illusions optiques sont réellement admirables.

Le gouvernement est monarchique. Le roi porte le titre de majesté sicilienne, parce qu'il a sous sa domination l'île de Sicile. Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait ainsi que l'ordre civil : tous les deux sont des conséquences du climat, de la fortune et de la position. Quoique l'autorité du roi soit très-faible pour faire le bien, elle est très-puissante au contraire pour faire le mal; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. L'autorité ne laisse guere finir les procès; car qui peut tout ne veut jamais rien. Une chose cependant modère le despotisme des ordres; c'est

la contrariété des ordres : au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien à force de commander. Tous les ministres sont en guerre ; chacun se sert du roi tour-à-tour : quelquefois ils se le prêtent. Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà à Naples, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances. Les commis composent avec les contrebandiers.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse c'est sans contredit celle de la justice. Il y a vingt-un magistrats supérieurs ; ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef. Il y a en outre un premier tribunal appelé la Vicairie, et un tribunal suprême appelé la Chambre Royale. Les autres cours sont aux tribunaux des barons. La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de jurisdiction avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux. Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles ; ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs. Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau ; chaque famille

noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane pour la défendre en justice. On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la Vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de 400, ont une supériorité marquée. La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile. On ne punit que très-rarement et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ 4 à 5,000 assassinats; mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans. Les trois-quarts y périssent : le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères. La loi exige l'aveu du coupable pour autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière; on lui ôte jusqu'à la paille; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre. Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme pendant trois

jours de suite avant l'exécution dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de la mort: elle est bien longue! quel supplice! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre.

La Sicile est une grande île vis-à-vis la partie méridionale de l'Italie; elle a la figure d'un triangle. Elle a été appellée Sicile, du nom phénicien Scicaloul, qui veut dire parfait, parce que les Phéniciens la regardaient comme la plus belle et la plus fertile des îles de la Méditerranée. L'air y est fort bon, mais chaud. Le sol en est si fertile, qu'on l'appelle le grenier de l'Italie. On y recueille du bled, du vin, des fruits, de l'huile, du safran, de la soie, du coton, etc. La Sicile est gouvernée par un vice-roi.

En Sicile, on regarde comme tout aussi indispensable d'apprendre à nager aux enfans que de leur apprendre à lire, et jamais les Romains n'ont porté cet art au même degré de perfection que les Siciliens. Ils imitent la manière de nager de tous les poissons. Ils restent sous l'eau sans faire aucun mouvement sensible. Quelquefois ils s'élèvent de toute la moitié du corps au-dessus de la surface des eaux, comme

les amphibies, et s'y replongent avec une vîtesse étonnante. On ne doute point que ce soit d'après l'adresse et l'agilité extraordinaire des nageurs siciliens, que les anciens ont imaginé la fable de leur Protée, qui prenait dans la mer toutes sortes de formes. Aussi va-t-on voir nager comme un spectacle amusant, aussi entend-on souvent dire aux hommes les plus graves, que le plaisir de nager est le seul véritable plaisir qu'ils connaissent.

On ne déjeûne point ici avec du chocolat, comme en Espagne et en Italie; mais on y prend habituellement des glaces et des sorbets; dans tous les cafés, on en trouve, dès le matin, de vingt sortes différentes. Ceux à qui les glaces ordinaires ne paraissent pas encore assez froides, prennent ce qu'on appelle gelati forti, qui sont des glaces très-dures, qu'on est obligé de couper avec un couteau. C'est ce qu'on appelle à Paris des glaces en brique. Ces glaces, prises même en abondance, sont regardées comme un aliment sain et propre à donner du ton à l'estomac.

Comme il n'y a point de glaces en Sicile, on est obligé de se servir de neige; on en va chercher sur les plus hautes monta-

gnes, sur la Madonia, célèbre autrefois sous le nom d'Erix, ou sur le sommet du brûlant Etna. On voit une grande quantité de petits ânes, employés à apporter la neige à la ville, où elle se vend dans des boutiques qui n'ont que cet objet de commerce. L'homme du peuple va en acheter pour faire rafraîchir l'eau qu'il veut boire, et qui est ordirairement gâtée par l'extrême chaleur.

Quand une personne est mordue d'une arraignée nommée Tarentule, on essaie différens airs sur différens instrumens, jusqu'à ce qu'on ait rencontré la véritable musique qui force le malade à danser. La danse dure huit à dix heures par jour, et se continue quelquefois six ou sept jours.

Ce remède est un peu cher, et ce n'est pas le seul inconvenient. Lorsqu'une fille a été obligée d'y avoir recours, et qu'on le sait, elle trouve difficilement un mari; dans la suite même, si l'on veut lui jouer un tour, on vient la nuit donner une sérénade sous ses fenêtres et l'on exécute l'air qui l'a fait danser dans sa maladie; alors, assure-t-on, elle est obligée de sauter de son lit, par un mouvement spontané, et de danser, tant qu'il plaît aux malins de jouer le même air.

Les monnaies; qui ont cours dans le

royaume de de Naples, sont les suivantes, savoir :

L'once d'or, de 1754, vaut.	25 f.	20
La pièce de 4 ducats	17	63
La pièce de 12 carlins, de 1750. . . .	5	03
Le ducat de 10 carlins, de 1715	4	40
Le carlin = 10 grains, de 1730.	0	40
Le grain = 6 picciolis ou 12 cavalls . . .	0	40

LES ITALIENS.

L'ITALIE est bornée à l'est par le golfe de Venise ; au sud et à l'ouest, par la Méditerranée, et au nord, par les hautes montagnes des Alpes. Cette presqu'île a la figure d'une botte, qui donne un coup de pied à la Sicile, dont elle n'est séparée que par le détroit de Messine, où sont les fameux écueils de Charibde et de Scylla. Elle est partagée entre plusieurs souverainetés dont nous avons parlé précédemment ; et qui ont presque toutes éprouvé des révolutions politiques dans la guerre présente. L'air y est, en général, pur et sain, froid au

nord, chaud vers le midi. C'est une des plus belles régions de l'Europe et des plus fertiles en blé, vins, fruits excellens et olives. On y nourrit beaucoup de vers à soie, et on en tire les plus beaux marbres.

Les Italiens, outre leurs défauts particuliers, ont ceux des Français, quelques-uns de leurs vices aimables, peu de leurs bonnes qualités, et encore moins de leurs vertus. D'où il résulte que les premiers sont jaloux des seconds; de la jalousie à la haine le pas est glissant; ou peut-être même l'une est-elle la suite de l'autre. Les Italiens sont faux en général; ils ne peuvent pas être autrement. Il en sera toujours ainsi d'un peuple qui ne se gouverne point par lui-même, mais qui est toujours la propriété d'un autre; d'un peuple dont les devoirs et les penchans sont sans cesse en contradiction, d'un peuple enfin soumis à une religion trop sévère pour lui, et qui lui interdit tous les plaisirs, pendant que la nature et la chaleur de son climat les rendent presque nécessaires.

Les Italiens sont généralement bien proportionnés et ont le regard si animé, si plein d'intelligence, qu'ils ont pu servir de modèles à leurs peintres. Les femmes sont

bien formées et d'une constitution amoureuse. Le lien du mariage, sur-tout dans les classes supérieures, n'est pas infiniment respecté. On prétend que chaque femme a son galant ou sygisbée, qui lui tient compagnie, et quelquefois habite avec elle sans beaucoup de cérémonie, et sans crime de part et d'autre. Mais c'est à Venise particulièrement que cette pratique est remarquable; et, à dire vrai, ce que nous ont conté là-dessus les voyageurs, paraît avoir été exagéré. A l'égard de la manière de vivre, la première qualité des Italiens modernes est la sobriété, et ils se soumettent très-patiemment au gouvernement. Quoique taciturnes, ils laissent voir peu de réflexion, et ils paraissent plus vindicatifs que braves, et plus superstitieux que dévots. Les gens du moyen ordre sont très-attachés à leurs coutumes et semblent n'avoir aucune idée de perfectionnement. Leur goût pour les herbages, les fruits et les végétaux de tous genres, contribue à leur contentement et à leur satisfaction; et un Italien, citadin ou paysan, peut vivre avec luxe à très-peu de frais. Quoique dans toute l'Italie, il n'y ait peut-être que très-peu de descendans des anciens Romains, les habitans d'aujourd'hui parlent

d'eux-mêmes comme des successeurs des conquérans du monde, et regardent avec mépris le reste de l'espèce humaine.

Le costume des Italiens est peu différent de celui des contrées voisines, et ils gardent un milieu entre la légèreté française et la gravité espagnole. Les Napolitains sont communément vêtus de noir pour flatter la nation espagnole. L'habillement des femmes y est beaucoup plus varié que celui des hommes. Elles portent à Gênes le mesero, et dans les autres contrées le zendado, qui sont des espèces de coëffures voilantes. Ici le zandado ne couvre que la tête; plus loin, la tête et les épaules: là, il se répand sur toute la partie supérieure du corps; ailleurs, il descend de la tête aux pieds; et, dans quelques endroits, les femmes couvrent leur robe depuis la ceinture en bas, d'une jupe noire, comme si elles voulaient cacher la richesse et l'élégance de leur parure. En plusieurs endroits de l'Italie, les paysans les plus pauvres ne portent ni chapeau, ni bonnet, ni bas ni souliers; et dans quelques provinces méridionales, ils n'ont qu'une chemise et des culottes de grosse toile.

Les Italiens sont si compatissans, que la vue d'un malheureux leur arrache des larmes.

Ils aiment sur-tout à exercer l'hospitalité envers les étrangers. Ils sont extrêmement serviables les uns à l'égard des autres, et secourent volontiers les pauvres. Outre les hôpitaux, qui sont très-nombreux, les Italiens ont encore l'humanité de consacrer des fonds à la dotation des pauvres filles qui veulent se marier ou qui desirent prendre le voile. Les Italiens sont scrupuleux observateurs des pratiques religieuses, et ne se couchent jamais sans avoir récité le rosaire ou chanté leurs litanies. Le jours de fêtes et de dimanches sont pour eux un devoir indispensable. Aussi leurs églises sont-elles remplies du matin et décorées avec la magnificence la plus recherchée.

Néanmoins, les Italiens, malgré toutes leurs bonnes qualités, sont emportés et violens : une parole injurieuse, un coup-d'œil de mépris de la part d'un égal les transportent de colère, et ils tombent les uns sur les autres à coups de couteau. Mais il faudrait que l'offense fût extrême de la part de celui qu'ils croiraient leur supérieur avant qu'ils se livrassent à la passion de la vengeance, tant ils sont accoutumés au frein de la plus stricte subordination.

Les Italiens et principalement les Véni-

tiens n'ont qu'une faible notion de l'inconvenance de plusieurs usages, qui, dans d'autres pays, sont regardés comme criminels. Les parens, plutôt que de voir leurs fils se mésallier ou exposer leur santé par d'imprudentes amours, préfèrent de leur louer des maîtresses pour un mois, un an ou tout autre tems déterminé, et le concubinage, dans plusieurs parties de l'Italie, est un commerce avoué et toléré. Les courtisannes italiennes, ou bonas robas, comme on les appelle, font une espèce de profession dans leurs villes. Les mascarades, les jeux de cartes, les courses de chevaux non-montés, et les conversations ou assemblées, sont les principaux amusemens des Italiens, sans compter les cérémonies religieuses dans lesquelles ils mettent plus de pompe qu'aucune autre nation.

La religion des Italiens est la catholique-romaine. L'inquisition, dans ce pays, n'existe plus, et des gens de toutes religions y vivent sans être inquiétés, pourvu qu'ils n'insultent point ouvertement le culte établi. Le gouvernement ecclésiastique, qui réside à Rome, est composé d'un pape et de 70 cardinaux. Le règne d'un pape est rarement de longue durée; car, d'ordinaire,

on élève à cette dignité un homme déjà vieux. Le conclave est un théâtre où les cardinaux s'efforcent principalement de déployer tous leurs talens, et où il se passe maints traités qu'on peut difficilement attribuer à l'inspiration du Saint-Esprit. Durant l'élection d'un pape en 1721, les animosités montèrent à tel point que les cardinaux en vinrent aux mains, se battirent à coups de pieds, et se jettèrent leurs écritoires à la tête. L'élection du nouveau pape, Pie VII, qui a eu lieu en mars 1800, s'est faite à Venise, depuis les changemens politiques arrivés à Rome, et a duré plusieurs mois par les intrigues des cardinaux. Il y a en Italie 38 archevêchés et une foule d'évêchés.

La langue italienne a conservée presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des langues grecque et latine. Elle trouble et rompt à son gré l'ordre grammatical et naturel pour y substituer l'ordre musical; c'est-à-dire, ce désordre harmonieux de paroles, seul capable de faire entrer dans toutes les langues ces figures hardies, impétueuses et robustes, qui semblent moins naître de l'art que de la vivacité du sentiment et de la véhémence des passions. Abondante, riche, variée,

propre à toutes sortes de styles, la langue italienne se porte plus souvent et plus volontiers vers la tendresse et la douceur. La fréquence des voyelles dont elle est composée et par lesquelles sont terminés tous ses mots, semblent la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les mêmes élémens y subissent, font disparaître entièrement cette uniformité; elle est tout au plus sensible à l'œil, l'oreille ne la soupçonne même pas. Ce que cette langue a de plus propre, ou plutôt d'exclusif, c'est que bien qu'elle ait son caractère, elle se prête à celui de toutes les langues, et en prend la forme et les couleurs, sans violence et même sans contrainte. Presque tous les états de l'Italie ont chacun leur dialecte. Pour le présent, l'idiôme toscan est préféré pour le discours et l'écriture.

Depuis la renaissance des lettres, les Italiens se sont distingués dans les sciences. Les mathématiques et la philosophie naturelle doivent beaucoup à Galilée, Toricelli, Melpighi, Borelli et autres. Strada est un excellent historien, et l'histoire du concile de Trente, par Frapaolo, est un chef-d'œuvre. Guichardin, Bentivoglio et Davila ont été très-vantés, comme historiens, par leurs

divers admirateurs. Machiavel est également fameux comme historien et comme politique. Parmi les prosateurs que l'Italie a fournis, on compte Boccace au nombre des plus purs et des plus corrects à l'égard du style : il fut un peintre très-fidèle de la vie et des mœurs; mais ses écrits sont trop licencieux. Pétrarque, qui écrivit en italien et en latin, a fait revivre parmi les modernes l'esprit et le génie de l'ancienne littérature. Mais quant aux poëtes italiens, le Dante, l'Arioste et le Tasse sont les plus distingués. On dit qu'il y a plus de mille comédies dans la langue italienne, et de ce nombre il y en a très-peu de bonnes. Cependant Métastase s'est fait une grande réputation en écrivant des pièces dramatiques, qui ont été mises en musique.

L'art dramatique est encore dans son enfance parmi les Italiens, si l'on excepte l'opéra, pour lequel cette nation a toujours témoigné un goût particulier. La tragédie sur-tout paraît condamnée, par le caractère de la nation et par le génie de sa langue, à n'avoir jamais de succès bien marqué. On cite à la vérité quelques pièces, comme celles de Gian. Battista la Porta, de Gravina et du comte Panzati; mais un homme

qui sait apprécier les grands modèles, les trouvera difficilement supportables. Celles du comte Alfieri méritent cependant d'être distinguées ; on y trouve de grandes maximes, des caractères tragiques, l'observation des règles, et une connaissance étendue des effets du théâtre ; mais on peut leur reprocher le défaut d'action. Malgré leurs beautés, elles ne sont plus goûtées, et la seule espérance qui reste à la muse tragique en Italie, est dans le crédit que la langue et la littérature française obtiennent chaque jour de plus en plus. On commence à goûter les belles pièces de Voltaire, et une société d'amateurs vient de représenter à Bologne les tragédies de Zaïre et de Mahomet.

La comédie a fait plus de progrès, et surtout la comédie burlesque. Le célèbre Machiavel fut le premier qui donna quelques comédies régulières, mais il resta long-tems sans imitateurs ; et ce n'est qu'au commencement du dix-huitième siècle que la Porta composa quatre comédies, imitées de Plaute.

Liveri fut le premier qui bannit de la scène les bouffons, les dialectes provinciaux, et présenta dans ses pièces le tableau des mœurs de la bonne société. Ses rivaux con-

tinuèrent à égayer le peuple par des farces, et eurent toujours pour eux, si non la classe la plus éclairée, du moins la plus nombreuse.

Ce goût des farces s'est maintenu en Italie jusqu'à ce jour; et dans toutes les villes, grandes ou petites, on trouve des théâtres où Arlequin et Colombine, Lelio et Rosaura amusent le public par leurs bons mots et leurs scènes burlesques.

Après Liveri, l'Italie n'a eu que deux bons auteurs dramatiques, Frederici et Goldoni. Les pièces du dernier sont connues sur tous les théâtres de l'Europe.

Frederici, auteur et acteur à-la-fois, a été moins fécond que Goldoni; mais aussi ses ouvrages sont plus soignés; le Duca di Borgogna passe pour être son chef-d'œuvre. Dans le moment actuel, les pièces à spectacle sont les plus à la mode en Italie. A Venise, on a mis en scène toute l'histoire de Charles XII et de Pierre I. Les pièces de Goldoni sont à-peu-près oubliées; en revanche les traducteurs mettent à contribution toutes les autres nations, et souvent ils choisissent très-mal.

On voit, parce que nous avons dit, sur l'état actuel du théâtre en Italie, que le

bon goût y est encore, pour ainsi dire, à naître. Les meilleurs esprits en conviennent et rejettent la cause sur la passion exclusive que les classes les plus distinguées conservent pour l'opéra. A Florence, à Venise et à Naples, les gens d'un certain rang ne visitent la comédie que deux ou trois fois par an; tous les autres sont consacrés à l'opéra.

Les peintres, sculpteurs, architectes et musiciens de ce pays, ne peuvent être rivalisés, ni pour leur nombre, ni pour l'excellence de leur art. La renaissance des lettres, après le pillage de Constantinople par les Turcs, fit revivre le bon goût, et donna aux hommes le sentiment et l'amour de la vérité et de la beauté dans le dessin et le coloris. Raphaël, inspiré par son propre génie, et assisté des anciens, fit voir une nouvelle créature sortir de son pinceau, et il tient encore seul le premier rang parmi les peintres. Michel-Ange réunit, dans sa personne, la peinture, la sculpture et l'architecture. Le coloris du Titien n'a peut-être jamais été égalé. Bramante, le Bernin et plusieurs autres Italiens ont porté la sculpture et l'architecture à un point étonnant de perfection. Jules Romain, le Corrège, Car-

rache, Paul Véronèse et autres sont sans égaux dans leur genre. On en peut dire autant de Correlli, Pergolèse et autres pour la musique. Aujourd'hui l'Italie ne peut se vanter d'aucun génie supérieur dans les beaux-arts.

Il y a en Italie plusieurs écoles de peinture, qu'il est important de connaître pour avoir une idée du goût et de la manière qui leur sont propres, et pour pouvoir caractériser les peintres qui en sont sortis. On n'en distingue que quatre, qui sont l'école florentine, l'école romaine, l'école vénitienne et l'école lombarde. L'école florentine est la plus ancienne, mais la moins nombreuse de toutes. Elle reconnaît pour chefs Léonard de Vinci et le fameux Michel-Ange. Les artistes qu'elle a produits se sont rendus recommandables, à l'exemple de leurs fondateurs, par un goût de dessin fier et décidé, par une sublimité d'expression qui donne quelquefois dans le gigantesque, qui semble souvent outré et hors de nature, et qui, cependant, est toujours magnifique. Le coloris avait d'abord été négligé; mais, dans la suite, cette partie de la peinture s'y est perfectionnée, sans qu'on ait néanmoins abandonné le grand goût de dessin

et d'expression. L'école romaine est regardée comme la première, et la plus célèbre de toutes, et elle date son existence du tems de Raphaël qui est son fondateur. Les habiles maîtres de cette école se sont principalement formés sur l'étude de l'antique, et y ont puisé cette beauté de dessin, cette élégance des compositions, cette vérité d'expression, cette intelligence des attitudes, cette heureuse forme des draperies, en un mot, ce style poétique embelli par tout ce qu'une belle imagination peut inventer de grand, de pathétique et d'extraordinaire. Occupés de ces parties qui sont les plus essentielles, il n'est pas surprenant qu'ils aient un peu négligé le coloris. L'école vénitienne ne s'est pas beaucoup attaché au dessin. Son coloris est savant et enchanteur; on y remarque la plus grande intelligence du clair-obscur, une belle imagination, une ordonnance riche, les touches les plus gracieuses et les plus spirituelles, enfin une manière qui enchante sur-tout dans ses belles et savantes compositions du Titien et de Paul Véronèse. L'école lombarde doit sa naissance au Corrège, et elle compte parmi les peintres qui l'ont illustrée, le Parmésan, les Carraches, le Guide, le Guerchin, le Domi-

niquin et l'Albane. Tous ces grands artistes ont possédé les qualités qui forment la perfection de l'art de peindre. A un dessin coulant, nourri, moëlleux et formé sur l'étude de l'antique, ils ont joint les beautés vivantes et sensibles de la nature, une ordonnance riche, une belle expression, des couleurs fondues, un pinceau léger, une touche savante, noble et gracieuse.

Les Italiens aiment passionnément la musique de nuit. Dans les belles soirées d'été, ils se promènent avec leurs violons, leurs guitarres, leurs flûtes et leurs hautbois; ils s'arrêtent sous les fenêtres des jolies filles et des belles dames, qui sont toujours enchantées de ces marques d'attention de la part de leurs amis et de leurs amans, et répondent souvent à ces civilités, en envoyant aux joueurs des limonades, des glaces et des confitures. A Venise, c'est réellement un spectacle très-agréable, dans les nuits d'été, de faire en gondole le tour des lagunes, et d'entendre de diverses chaloupes mille petites symphonies délicieuses. Ces sérénades ne sont jamais interrompues par aucun désordre; c'est la seule musique dont les Italiens jouissent en silence, comme s'ils craignaient de troubler le calme et la tran-

quillité de la nuit. Les Italiens cultivent beaucoup la musique vocale, et en jouissent à un prix bien cher, en réduisant à un sexe neutre de jeunes garçons, dégradation à laquelle se prêtent sans remords des parens mercenaires.

Aussitôt après la renaissance des lettres, plusieurs académies se formèrent en Italie, et spécialement à Florence, ville justement célébrée pour avoir été pendant le seizième siècle, le siège de la littérature et fut surnommée l'Athènes de l'Italie. La plus remarquable de toutes est celle de la Crusca. Les membres de cette académie, sur la fin du seizième siècle, s'occupèrent de l'étude de leur propre langue, et l'estime qu'on avait alors pour elle, leur fit croire qu'il était nécessaire de donner un dictionnaire italien à la république des lettres. Cet ouvrage fut reçu des gens de lettres avec de grands applaudissemens, et regardé comme une précieuse acquisition. Les premières difficultés applanies, les académiciens qui suivirent, songèrent à donner à cet important ouvrage plus de perfection; ils retouchèrent nombre d'endroits, ils le firent réimprimer à plusieurs reprises et toujours avec des corrections et des addi-

tions. Après l'établissement de l'académie de la Crusca, on vit s'élever celle des Arcades de Rome. L'objet de cette académie fut de corriger, polir et perfectionner la poésie italienne, comme celui de la Crusca d'épurer, éclaircir et fixer la langue. La vie arcadienne, selon la fable, était l'innocence et la simplicité. Les habitans de cette contrée vivaient des productions de leurs terres et de leurs troupeaux, et ne cultivaient que les arts qui inspiraient le goût de la vie champêtre. Aussi pour être reçu dans cette académie, il fallait préalablement prendre un nom pastoral. Quiconque avait le penchant à la poésie, était transformé en berger et ne s'occupait plus qu'à composer des éloges, des idylles et d'autres poésies légères. Mais cette manie s'étant peu-à-peu ralentie, les Arcadiens tombèrent dans une telle défaveur que leur académie n'est plus composée que de petits abbés, qui récitent entr'eux quelques méchantes pièces de vers, et qui, la plupart, réussissent beaucoup mieux à nouer d'amoureuses intrigues qu'à se couronner des lauriers d'Apollon. L'académie de St.-Luc, à Rome, ne regarde que les peintres, les statuaires, les architectes et les graveurs; et, pour y être admis, il faut des talens sans

égards au pays ou à la religion. A Naples; il y a l'académie d'Herculanum pour l'explication des tableaux, des statues, des inscriptions et autres antiquités exhumées des ruines d'Herculanum. A Cortone, en Toscane, on trouve l'académie Etrusque, établie pour l'explication des antiquités etrusques qu'on découvre quelquefois en Toscane et dans les provinces voisines. A Turin, il y a une académie des sciences, qui est sous la protection du roi de Sardaigne. Outre ces académies, il y en a encore d'autres, que nous passerons sous silence, et qui toutes ont pour but la culture des lettres, des sciences et des arts.

Comme les états de l'Italie ne sont pas, ainsi que l'empire germanique, liés et cimentés par une confédération politique à laquelle chaque membre est comptable (car chaque état italien a une forme de gouvernement distincte, un genre de commerce et des intérêts particuliers) nous avons été obligés de les considérer chacun séparément pour aider le lecteur à se former une idée de l'ensemble, comme il peut le voir aux articles Piémontais, Génois, Lombards, Vénitiens, Romains, Toscans et Napolitains.

LES TURCS.

La Turquie d'Europe est la plus petite partie de l'empire turc. Elle est bornée au nord par la Hongrie et la Pologne ; à l'est, par la mer Noire et celle de Marmara, qui la sépare de l'Anatolie ; au sud, par l'Archipel, et à l'ouest par le golfe de Venise. Quoique l'air et le climat soient délicieux au suprême degré, et naturellement favorables à la constitution de l'homme, telle est cependant l'équité avec laquelle l'auteur de la nature a dispensé les biens et les maux, que la Turquie, tant d'Europe que d'Asie, est souvent attaquée de la peste, fléau terrible à l'espèce humaine, quelque part qu'il s'établisse, mais doublement destructeur dans ce pays, à cause de l'indolence naturelle des Turcs, et de leur croyance superstitieuse à la prédestination, croyance qui les empêche d'user des précautions propres à les garantir d'une pareille calamité.

Les Turcs sont généralement bien faits. Dans leur jeunesse, ils ont un beau teint,

et la physionomie agréable. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs ou bruns foncés. Les femmes jeunes sont communément belles, mais elles paraissent vieilles à 30 ans. Les Turcs, dans leur assiette ordinaire, sont hypocondriaques, graves, posés et passifs, mais colères, furieux et intraitables lorsque quelque passion les agite; pleins de dissimulation, jaloux, soupçonneux et vindicatifs au-delà de l'imagination. En matière de religion, ils sont opiniâtres, superstitieux, et fantasques. Quoique la plupart des Turcs semblent à peine capables de la moindre bienveillance, même d'humanité vis-à-vis des juifs, des chrétiens, et de tous les hommes d'une autre religion que la leur, ils sont loin d'être dépourvus des affections sociales envers ceux de leur religion. Mais leur intérêt propre est ce qui les domine; et toutes les fois qu'il se trouve en concurrence avec la religion, la parenté ou l'amitié, les liens de ces affections sont promptement rompus. Les Turcs sont hospitaliers pour les étrangers, et les vices d'avarice et d'inhumanité ne règnent guère que parmi les grands : on les dit également très-charitables entr'eux, et fidèles dans leurs affaires de négoce. L'esprit de charité, qui

les anime, paraît avec le plus d'éclat dans leurs caravensérails ou lieux de station sur les routes dépourvues de logemens, pour le rafraîchissement des pauvres voyageurs et pélerins. Dans la même intention louable, ils cherchent les meilleures sources et creusent des puits qui, dans ce pays, sont des rencontres précieuses pour le voyageur fatigué.

Les Turcs, jadis féroces et guerriers, paraissent enfin être revenus à cette humeur douce et tranquille qui distingue les nations de l'Asie, L'esprit de paix, qui défend aux bramines d'attenter à la vie des animaux, semblent inspirer également les habitans du Bosphore. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des soins qu'on prend à Constantinople des chiens et des chats, qui peuplent les rues de cette ville. Mais ces animaux ne sont pas les seuls qui aient droit aux libéralités des Turcs. Les oiseaux aquatiques, dont le canal est couvert, se détournent à peine quand la rame est prête à les frapper, et leurs nids sont respectés. Enfin, la confiance mutuelle, rétablie entre l'homme et les animaux, semble quelquefois ramener l'observateur à l'enfance de la nature; mais ce qui fait encore l'éloge

des Turcs, c'est leur respect pour les arbres. Le couper est un crime énorme, qui fait murmurer tout le voisinage; aussi n'est-il rien qu'on ne fasse pour l'éviter. Souvent on voit des boutiques, bâties autour d'un grand platane, qui sort par le toit et le couvre de son feuillage, ou des murs traversés par des branches qu'on n'a pu se résoudre à retrancher.

Un autre point sur lequel les Turcs semblent, au premier coup-d'œil, se rapprocher des autres nations de l'Orient, est leur goût pour le faste. Les promenades du grand-seigneur sur l'eau, sa marche à la Mecque, le départ de la caravanne de la Mosquée, sont autant de spectacles pompeux, qu'il suffit de nommer, pour réveiller l'idée de la magnificence. Mais il faut considérer que ce faste est plutôt à Constantinople d'étiquette que de goût. Leur maxime est qu'il faut jouir et non paraître jouir. De-là, cette philosophie si douce, qu'on ne retrouve que dans les écrits des orientaux, qui ne s'exprime point par des paradoxes brillans, mais par des apologues d'une vérité frappante, et paraît plutôt prête à s'épancher qu'à se répandre. La poésie n'y est employée qu'à ramener sans cesse à la nature,

par des objets de comparaison choisis entre ses plus belles productions. L'allégorie, inventée dans l'Orient pour mettre la pensée à l'abri des premières fureurs du despotisme, y reparaît sans cesse avec la richesse de la plante resemée sur son sol natal, et la morale, se cachant sous ses traits, n'y prêche que le mépris des grandeurs et sur-tout le repos; car l'apôtre du repos est toujours sûr de se faire écouter dans l'Orient; rien ne le prouve mieux que les environs de Constantinople. Le nom même de promenade y est inconnu; mais on y trouve une foule de reposoirs charmans. Ce sont de petites terrasses de maçonnerie, placées dans quelques sites heureux à l'ombre d'un immense platane. Tout auprès est une fontaine, un âtre à faire le café et un miohral, pour y dire la prière. Une inscription apprend qu'ils ont été construits par un charitable musulman, qui a voulu que son nom fût béni à l'avenir par ceux qui viendraient s'y reposer.

Les Turcs s'asseyent sur des nattes, les jambes croisées, non-seulement au repas, mais en compagnie. Leurs idées, excepté celles que leur inspire l'opium, sont simples et bornées, s'étendant rarement au-delà

des murs de leur maison, lorsqu'assis avec leurs femmes, ils conversent, boivent du café, fument du tabac ou mâchent de l'opium. Ils sont peu curieux de connaître les affaires de leur pays ou des pays voisins. Si un visir, un pacha ou un autre important personnage est destitué ou étranglé, tout ce qu'ils disent à cette occasion, c'est qu'il y aura un nouveau visir ou gouverneur : rarement s'informent-ils des motifs de la destitution. Ils sont parfaitement étrangers à l'esprit et à l'agrément de la conversation. Ils ont peu de livres imprimés, et ne lisent presque rien que le coran et ses commentaires. Il ne se négocie, en Turquie, aucune affaire sans l'intermédiaire des cadeaux, et communément la justice y est achetée et vendue.

Les Turcs dînent vers onze heures du matin, et soupent à cinq en hiver et six en été; ce dernier repas est le principal. Chez les grands, les plats sont servis un à un, mais les entrées se suivent avec rapidité. On mange sans couteaux ni fourchettes, et la religion défend l'usage des cuillers d'or et d'argent. Les plats sont toujours fortement assaisonnés et leurs viandes trop cuites. Ils sont dans l'usage de donner la soupe au dessert. Leurs ragoûts ne sont pas

moins variés que ceux des Français. Le repas finit par du café et des parfums. Le riz est la nourriture commune du peuple, et quelquefois on le fait cuire au jus; mais le plat principal est le pilau, qui est un morceau de mouton ou une volaille bouillie en charpie; et lorsque le riz est bouilli jusqu'à sec, on y verse un coulis très-assaisonné. Ces peuples boivent de l'eau, du sorbet et du café, et la seule débauche qu'ils se permettent, est l'opium, qui leur donne des sensations semblables à celles de l'ivresse. Quelquefois une esclave de la famille parfume la barbe des convives de distinction. Ils sont sobres et tempérés par principe de religion qui leur interdit l'usage du vin, quoique plusieurs d'entr'eux se permettent, dans le particulier, l'usage des liqueurs fortes. Leur salut ordinaire consiste en une inclination de tête, et la main droite posée sur la poitrine. Ils couchent sur des matelats avec des gilets et caleçons de toile, et ils se couvrent d'une courte-pointe. Très-peu des habitans de ce vaste empire (pour ne pas dire aucun), n'ont l'idée de la promenade à pied ou à cheval, pour la santé ou la récréation. Les plus religieux d'entr'eux, cependant, trouvent un exercice suffisant

dans la pratique des ablutions fréquentes, des prières et des cérémonies qui leur sont prescrites par Mahomet.

Leurs amusemens les plus actifs consistent à tirer au but, ou à joûter, à lancer des javelots, jeu auquel ils sont très-habiles. Quelques grands sont passionnés pour la chasse, et mènent des équipages nombreux, auxquels se joignent leurs inférieurs; mais ils font cela, souvent dans une vue politique, pour connaître la force de leurs vassaux. Dans l'intérieur, les échecs et le damier sont leurs amusemens habituels; et, s'ils jouent des jeux de hasard, ils n'y mettent point d'argent, le koran leur en faisant la défense.

Les hommes se rasent la tête, laissant un bouquet de cheveux sur le sommet, et ils portent la barbe longue. Ils se couvrent la tête d'un turban, et ne l'ôtent que pour se coucher. Leurs chemises n'ont ni col, ni poignets, et ils jettent par-dessus une longue veste, fixée par une ceinture; ils portent sur la veste une robe lâche, un peu plus courte. Leurs culottes ou caleçons ne font qu'une pièce avec les bas, et, au lieu de de souliers, ils ont des pantoufles, qu'ils ôtent en entrant dans une mosquée ou dans une maison. Ils ne souffrent point que les

chrétiens, ou autres personnes, portent des turbans blancs. L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes; seulement, elles ont des bonnets empesés, avec des cornes, à-peu-près semblables à celles d'une mître, et elles portent les cheveux pendans. Lorsqu'elles se montrent dehors, elles sont tellement enveloppées, que leurs plus proches parens ne sauraient les reconnaître. Les femmes vertueuses ne font point usage de fard pour relever leur beauté ou déguiser la couleur de leur teint; mais elles se teignent souvent les mains et les pieds avec de l'henna, qui leur donne une nuance jaune foncée. Les hommes emploient le même expédient pour colorer leur barbe.

Les mariages, dans ce pays, sont négociés particulièrement par les femmes. Quand les conditions sont fixées, le prétendu paie comptant une somme d'argent, ou lève une permission chez le cadi ou le magistrat du lieu, et les parties sont mariées. Le marché se conclut comme chez les autres nations, au milieu des ris et de l'allégresse; et l'argent est communément employé à meubler la maison du jeune couple. La loi n'accorde pas aux Turcs plus de quatre femmes, mais elle leur permet autant de concubines qu'ils

en peuvent entretenir. En conséquence, outre leurs femmes, les riches Turcs entretiennent une espèce de sérail : cependant cette grande liberté est encore insuffisante pour satisfaire à leurs appétits surnaturels. La cérémonie du mariage est assez singulière. On conduit la mariée à la mosquée, coîffée d'un bonnet large, et par-dessus un voile de soie rouge, qui lui couvre tout le corps jusqu'aux pieds. L'iman ou le prêtre demande au marié s'il consent à l'épouser telle qu'elle est, sourde ou aveugle? Lorsqu'il a répandu *oui*, on la ramène chez elle, accompagnée de tous les parens et amis des deux côtés, et on la place sur un coussin au coin du sopha; mais elle ne lève jamais son voile, pas même pour son mari. Chez les grands, la réception de la mariée se fait cérémonieusement au bain. Toutes les amies, parentes et connaissances des deux familles nouvellement liées s'y rendent aussi. Les femmes et les veuves se rangent autour des chambres sur des sophas de marbre; mais les filles se déshabillent entièrement, n'ayant plus d'autre ornement que leurs longs cheveux tressés de perles et de rubans. Deux de celles-ci s'avancent jusqu'à la porte, pour recevoir la mariée con-

duite par sa mère et une autre parente d'un certain âge. Alors la mariée ôte ses vêtemens et marche ainsi au milieu d'un groupe de nymphes. On allume des parfums dans des vases de vermeil et le cortège s'avance deux à deux. Les filles, qui sont à la tête, chantent une épithalame, auquel toutes répondent en chorus. On fait en cet ordre le tour des salles du bain. La marche étant finie, on présente la mariée à toutes les femmes, l'une après l'autre. Chacune, en la saluant, lui fait un compliment accompagné d'un présent de pierreries, d'étoffes, ou autres objets de cette nature, et la mariée pour tout remerciement, leur baise la main.

Les enterremens turcs se font décemment. Le corps est accompagné par les parens, qui chantent des passages du coran; et, après avoir été déposé dans une mosquée, il est enterré dans un champ par l'iman, qui prononce une oraison funèbre pendant la cérémonie. Les parens mâles expriment leur chagrin par des aumônes et des prières, les femmes en ornant de fleurs et de feuillages verds les tombeaux à de certains jours; et lorsqu'elles sont en deuil de leurs maris, elles portent une coëffure particulière, et renoncent pour un an à toute autre parure.

Les cimetières sont très-étendus, et presque toujours environnés de peupliers. Une pierre sépulchrale, une fois posée dans un endroit, n'en est jamais ôtée pour quelque motif que ce soit. Quelques-unes sont du plus beau marbre. On distingue celles des hommes par une colonne et un turban scuplté au sommet; et comme les turbans, par leurs différentes formes, marquent le rang ou la profession, l'usage de les graver sur les monumens revient à celui où sont d'autres peuples d'y mettre des armoiries. Outre cela, il y a ordinairement une épitaphe en lettres d'or. Les femmes n'ont qu'une colonne: on y ajoute une rose pour celles qui sont mortes vierges. Les sépulchres de famille sont environnés d'une balustrade, et entourés d'arbres. On fait brûler continuellement des lampes dans ceux des sultans et de quelques grands de l'empire.

La religion établie est la mahométane, ainsi nommée de Mahomet, son auteur. Les Turcs sont de la secte d'Omar, mais ils se subdivisent en autant d'autres sectes que leurs voisins les chrétiens. Il n'y a point d'ordination pour leur clergé: est prêtre quiconque en veut prendre l'habit et en remplir les fonctions, et il les quitte quand il

veut. Leur principal prêtre ou mufti paraît avoir un grand pouvoir dans l'Etat. Mahomet, en établissant son système, n'en borna point l'application aux naturels de son pays. Quoique grossier et enthousiaste, son esprit s'était développé en voyageant dans des pays éloignés, et il en avait étudié scrupuleusement les mœurs et les religions. Il avait eu soin d'adapter son système aux principes religieux et aux préjugés des nations environnantes, et il se proposa de le leur faire adopter. Plusieurs habitans des pays orientaux suivaient alors l'opinion d'Arius, qui niait que Jésus-Christ fût égal à Dieu, ainsi qu'il est établi dans le symbole d'Athanase. Un grand nombre de juifs étaient venus chercher en Egypte et en Arabie un asyle contre les persécutions de l'empereur Adrien, qui menaçait d'exterminer ce peuple. Les habitans de ces pays étaient païens ; mais ils tenaient peu à leur idolâtrie, alors grandement déchue, et même l'objet de la dérision. Comme tous les hommes qui se sont presqu'entièrement dérobés à l'influence des principes religieux, ils étaient adonnés aux plaisirs et aux voluptés ou à l'acquisition des richesses, qu'ils regardaient comme le meilleur moyen de

se procurer les jouissances des sens qui, avec la doctrine de la prédestination, composaient tous leurs principes de religion et de philosophie. Le système de Mahomet devait convenir à ces trois espèces d'hommes. Pour plaire aux deux premières, il déclara qu'il y avait un dieu qui avait créé le monde et le gouvernait ; qu'il avait envoyé sur la terre différens prophètes pour y annoncer sa volonté aux hommes ; que les plus fameux étaient Moïse et Jésus-Christ. Dieu lui avait ordonné non-seulement de publier ses lois, mais encore de subjuguer ceux qui refuseraient d'y croire ou d'y obéir, et, à cet effet, d'établir sur la terre un royaume qui propagerait les lois divines par toute la terre. Dieu, ajoutait-il., n'enverra que ruine et destruction à ceux qui refuseront de se soumettre à moi ; mais mes disciples fidèles auront, pour récompense dans cette vie, les dépouilles des infidèles et la possession de toute la terre ; dans l'autre, ils trouveront, dans un paradis, toutes les jouissances des sens, et surtout celles de l'amour. Ceux qui succomberont en propageant la foi, y trouveront des plaisirs plus exquis, et bien supérieurs à ceux dont jouira le reste des croyans. Tels sont en substance les principaux ar-

ticles de la croyance de Mahomet, si on y ajoute la doctrine de la prédestination, et la défense de boire des liqueurs fortes, défense qui ne se fait point sentir dans les pays chauds. A peine ce systême fut-il publié, que ses compatriotes l'embrassèrent avec une foi implicite. Les articles en furent rédigés par un prêtre nommé Sergius, et ils forment un livre qu'on appelle le koran ou alkoran, c'est-à-dire, le livre par excellence, comme nous disons la bible, pour désigner le livre de la loi.

Le premier précepte que les Imans enjoignent à leurs ouailles est d'observer rigoureusement leurs carêmes, qui dure au moins sept mois de l'année, et dont aucune nécessité, même la plus pressante, ne peut les dispenser. Le jeûne du ramadan, qui dure un mois, précède le bairam qui est, en Turquie, une fête aussi solemnelle que celle de Pâques dans la catholicité. Toute la nourriture des Turcs, pendant ce tems-là, doit être du pain, des légumes et des racines sans huile.

Les Dervis sont des moines qui se livrent à des actes religieux tout-à-fait bisarres. Ils peuvent se marier; mais ils sont astreints à porter un ridicule habillement; il consiste

en une pièce de gros drap qui leur enveloppe le corps, laissant les bras et les jambes nus. Tous les mardis et vendredis, ils s'assemblent dans une grande salle; ils y demeurent debout, les yeux fixés en terre, et les bras croisés, pendant que l'Iman, dans une chaire placée au milieu de la salle, lit quelques leçons du koran. Quand il a fini, huit ou dix d'entr'eux font un concert mélancolique avec leurs chalumeaux, instrumens qui, d'ailleurs, n'est pas absolument ingrat. L'Iman recommence à lire, et explique en peu de mots ce qu'il a lu; ils chantent ensuite et jouent de leur instrument, jusqu'à ce que leur supérieur, qui seul a droit d'être vêtu de verd, se lève et commence une danse solemnelle. Pendant que quelques-uns jouent, les autres serrent autour du corps leur robe, qui est fort large, et tournent en rond avec une vîtesse surprenante, mais en cadence, proportionnant toujours leurs mouvemens à la mesure de l'air que l'on joue. Cet exercice dure une heure, sans que la tête paraisse tourner à aucun d'eux. La danse finie, ils s'écrient tous ensemble : il n'y a point de Dieu, que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ils baisent ensuite la main de leur supérieur,

et se retirent avec la plus grande gravité.

Les musulmans ont un genre de munificence pour leurs principales mosquées. Toutes celles, dites impériales, qui ne se trouvent que dans les grandes villes de l'empire, comme Constantinople, qui en a quatorze de cet ordre, Brousse, Andrinople, le Caire etc, ont des établissemens fondés, soit d'instruction, soit de bienfaisance, tels que le comporte l'état de la civilisation du pays, mais qui ont tous leur sorte de magnificence. Chaque école a un nombre d'étudians nourris et logés aux frais de la mosquée. Celles de Bajazet, de Selim et de Soliman, contiennent plus de 400 jeunes-gens élevés gratuitement; et les mosquées d'Achmet, d'Osman et de Mustapha, en ont au moins le double. Nul ne peut exercer les fonctions ecclésiastiques, ou celles d'hommes de loi, sans avoir pris ses degrés dans ces écoles.

Les sectateurs de Mahomet datent l'ère mahométane de l'époque de la fuite de ce prophète, qui arriva 622 ans après Jésus-Christ; c'était la 54e de sa vie et la dixième de son ministère. L'ère des Mahométans s'appelle en Arabe hégire, c'est-à-dire, fuite. Les Turcs règlent l'année civile sur le mou-

vement de la lune. Cette année est plus courte de onze jours que l'année solaire.

Le gouvernement turc, ayant réformé les institutions chrétiennes pour l'intérêt de ses finances, elles sont tolérées par tout où elles sont profitables; mais les difficultés dont on entrave l'église grecque sont telles, qu'elles disposent ce peuple à favoriser toujours quelque révolution dans le gouvernement. Constantinople, Jérusalem, Alexandrie et Antioche ont des patriarches, et, en proportion de ce que payent ceux-ci pour leur privilèges, ils jouissent de l'autorité civile et ecclésiastique sur les chrétiens de leur juridiction. On peut dire la même chose des patriarches nestoriens et arméniens, et de toute grande ville qui peut payer le privilège à son archevêque ou évêque. Les chrétiens mâles payent aussi une capitation depuis 17 ans jusqu'à 60, suivant leurs divers états.

Les langues principales de ce pays sont l'esclavon, qui paraît avoir été la mère-langue des anciens Turcs; le Grec modernisé, qui conserve un rapport avec l'ancienne langue grecque; l'Arabe et le Syriac, dialecte qu'on parle encore. Les mahométans ne se servent dans leur culte que de